LA
LUSIADE
DE CAMOËNS

LA
LUSIADE
DE
CAMOËNS.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

TRADUCTION POÉTIQUE,

AVEC

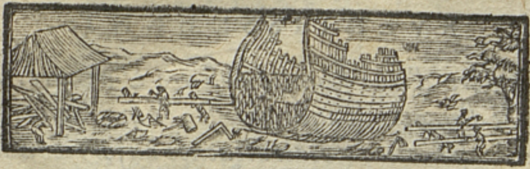
DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES, NÉCESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE DU POËME.

PAR

MR. DE LA HARPE.

LONDRES.

M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT.

CETTE nouvelle traduction de Camoëns, dont on peut en général garantir la fidélité, a été faite ſur une verſion littérale du texte Portugais ; verſion compoſée avec tout le ſoin & toute l'exactitude poſſibles, par un homme très verſé dans la langue de Camoëns. Le nouveau traducteur s'eſt propoſé d'animer du feu de la poéſie cette verſion ſcrupuleuſement fidèle ; il ne s'eſt permis d'autre liberté, que celle de reſſerrer quelques endroits un peu longs, mais rarement, & cette diminution du texte eſt très peu de choſe.

Il y a joint des notes hiſtoriques & critiques, néceſſaires pour l'intelligence du poëme, & nous a donné auſſi le morceau ſuivant ſur la vie & les ouvrages de Camoëns.

DE CAMOËNS.

Les Biographes ne s'accordent pas ſur le lieu de ſa naiſſance. Ce n'eſt pas qu'il ſoit comme

Homère d'une famille obſcure & pauvre. Il était d'une ancienne nobleſſe; ſa maiſon originaire de Galice s'était attachée au ſervice d'un Roi de Portugal en 1370; mais l'ayant quitté pour celui du Roi de Caſtille qui fut battu à la journée d'Albujarhte, cette maiſon perdit la plus grande partie de ſes biens. La branche cadette ſurtout fut la plus maltraitée, & c'eſt d'elle que deſcendait Camoëns.

Il naquit l'an 1517, ſelon les uns, à Coymbre, ſelon d'autres, à Santarein. Nous ſuivons l'opinion du licentié Manuel Corréa, l'un des hiſtoriens de ſa vie, & de ſes plus intimes amis, qui le fait naître à Lisbonne, de Simon Vas de Camoëns, & d'Anne de Macédo. Sa mère était auſſi de famille noble.

Il y a des hommes dont la malheureuſe deſtinée s'annonce dès les premiers momens de leur vie. Tel fut Camoëns. L'époque de ſa naiſſance fut marquée par une diſgrace qui prépara toutes les autres. Son père, Capitaine de vaiſſeau, fit nauffrage auprès de Goa, & périt avec tout ce qu'il poſſédait. Ainſi Camoëns naquit ſans fortune; malheur réel que le talent ne peut pas toujours réparer.

Il étudia dans l'univerſité de Coïmbre, c'eſt-à-dire, qu'il apprit la mauvaiſe philo-

ſophie de ces tems-là, capable de corrompre les meilleurs eſprits, & qui ne gâta pas le ſien. Le goût des belles lettres lui ſervit de préſervatif contre la ſcholaſtique. Son Talent poétique, qui ſe manifeſta de bonne heure, les agrémens de ſa phiſionomie & de ſa converſation le firent recevoir (*) à la Cour. L'amour lui inſpira ſes premiers vers, & cauſa ſes premières infortunes. Ses galanteries, qui offenſaient des hommes puiſſans, le firent exiler. On ſait combien l'amour couta cher au Taſſe. On croit qu'il cauſa en partie les malheurs d'Ovide. Cette fatale paſſion qui a fait tant de victimes illuſtres, eſt inſéparable d'une imagination ardente qu'un grand talent ſuppoſe toujours.

La guerre entre les Portugais & les Mau-

(*) Du Perron de Caſtera, qui nous a donné la ſeule traduction connue de la *Luſiade*, a tracé le portrait de Camoëns dans le goût de nos anciens romanciers, & préciſément comme s'il l'avait vu : „ Ses yeux, dit-il, „ étaient grands, vifs, & d'un regard qui ne reſpirait „ qu'amour & volupté ; il avait les cheveux blonds, le „ frond noble, le nez aquilin, la bouche bien meu- „ blée, les lèvres plus rouges que du corail, le viſage „ plein, le teint blanc & relevé d'un vermillon qui ré- „ pandait ſur ſa phiſionomie une fleur de ſanté char- „ mante, la taille moyenne, mais priſe avec juſteſſe, „ autant d'embonpoint qu'il en fallait pour n'être pas „ maigre, la démarche aiſée, l'abord riant & gracieux. „ tout cela faiſait un homme qui pouvait ſe préſenter „ ſans autres lettres de recommandation, que ſa bonne „ mine,

res fit naître dans l'eſprit de Camoëns le déſir de paſſer en Afrique, pour y combattre les ennemis de ſa patrie. Il s'y diſtingua par ſa bravoure, & on le compte parmi ceux qui ont joint les qualités guerrières aux talens de l'eſprit. Mais ſon malheur le ſuivait par-tout, & il fallait que la gloire qu'il aquit, fut expiée. Il perdit l'œil droit dans un combat naval. Ses ſervices lui obtinrent la permiſſion de retourner à la Cour. Mais de nouveaux chagrins l'en éloignèrent. Du Perron de Caſtera, remarque que la perte de ſon œil droit ne l'empêchait pas de faire des jaloux. *Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ſortit de Liſbonne dans le deſſein de n'y jamais revenir. On dit qu'en s'embarquant pour les Indes, il prononça les paroles que le grand Scipion fit mettre ſur ſon tombeau ;* Ingrate Patrie! tu n'auras pas même ma cendre (*).

Il fit la guerre dans les Indes, & y ſignala le même courage qu'il avait montré en Afrique. Il fut employé dans une expédition au Golphe de la Mecque, dont il parle dans une de ſes pièces. Il revint à Goa, où il vécut quelque tems paiſible. Mais cette inquiétude d'un eſprit aigri, que de longues traverſes portaient à la vengeance, ne lui

(*) *Ingrata patria! ne oſſa quidem habes.*

permit pas de diſſimuler quelques injures qu'il reçut de perſonnes aſſez conſidérables pour eſpérer l'impunité. Il les livra au ridicule dans des chanſons ſatyriques. Le Vice-roi de Goa l'envoya en exil à Macao, où les Portugais avaient un comptoir. Il ne laiſſa pas d'y trouver de la protection, puiſqu'il fut revêtu de la charge de Commiſſaire-Major. Il y amaſſa même quelque bien. C'eſt là qu'il acheva ſa Luſiade, *commencée en Portugal quelques années auparavant. Le Vice-roi, qui l'avait exilé, venait d'être remplacé. Camoëns ſe flattant d'être favorablement reçu du nouveau Gouverneur Conſtantin de Bragance, & voulant jouir du fruit de ſon travail dans la capitale des établiſſemens Portugais, monta ſur un vaiſſeau qui retournait à Goa. Une tempête l'aſſaillit à la hauteur des côtes de Cambaye. Il ſemblait que la deſtinée, qui avait fait périr ſon père dans ces climats, y attendît ſon fils pour conſommer ſes diſgraces. Le vaiſſeau fut ſubmergé. Camoëns perdit tout, excepté ſon Poëme. Il ſe ſauva, le tenant à la main, comme on dit que Céſar tenait ſes mémoires. On à prétendu avec raiſon qu'il était difficile de tenir des papiers en nageant dans la mer. Quoiqu'il en ſoit, il conſerva ſa* Luſiade, *& puiſqu'il était Poëte, il avait*

dérobé au naufrage ce qu'il avait de plus précieux. Il fait mention de cette aventure d'une manière très intéressante dans son dixième chant. Il fut assez bien traité par Constantin de Bragance ; mais le successeur de ce Vice-roi prêta l'oreille aux calomnies des ennemis de Camoëns, qui l'accusaient de malversation dans son emploi de Commissaire. Il fut mis en prison. Il se disculpa cependant ; mais lorsque son innocence reconnue allait lui rendre la liberté, il fut retenu pour dettes.

Sorti de prison, il rencontra un de ces grands qui sont persuadés qu'un homme de talens est trop heureux de les amuser, & bien payé quand il a pu leur plaire. Cet homme qui se nommoit Barréto, & qui était gouverneur de la forteresse de Sofala, engagea l'Auteur de la Lusiade à le suivre. Mais quand il l'eut mené en Afrique, il ne lui tint aucune des promesses qu'il lui avait faites. Camoëns rebuté de ces mauvais traitemens allait reprendre la route du Portugal, avec plusieurs jeunes seigneurs qui l'avaient pressé d'être le compagnon de leur voyage. Barréto prétendit le retenir, & exigea d'eux deux cent écus que Camoëns lui devait, disait-il, pour sa traversée. Il menaçait même de le mettre en prison. Il y a peu d'exem-

ples d'une pareille baſſeſſe. Ceux qui voulaient emmener Camoëns, furent obligés de payer pour lui.

De retour à Lisbonne, il trouva ſur le trône le jeune D. Sébaſtien, qui, ſenſible aux talens, comme tous les princes nés pour la gloire, l'accueillit avec les plus grandes marques d'honneur, & lui donna une penſion de 4000 Réales, à condition qu'il ne quitterait plus la Cour. C'était mettre bien de la grace dans un bienfait, & c'eſt ainſi qu'il eſt ſi facile aux Princes d'ajouter un prix ineſtimable à tous les dons qu'ils accordent.

Mais la fortune ne pouvait pas être fidèle à Camoëns. D. Sébaſtien périt dans ſa funeſte expédition d'Afrique. Le trouble & la déſolation du Portugal après ſa mort, ne permirent pas que l'on s'occupat de l'Auteur de la Luſiade. Sa penſion ceſſa d'être payée. Il fallait qu'une vieilleſſe indigente & une mort déplorable terminaſſent une vie orageuſe & perſécutée. Il mourut dans un hôpital en reprochant à ſes concitoyens leur ingratitude. Il etait agé de 62 ans. Il fut enterré à la porte de l'Egliſe de Ste. Anne. On mit ſur ſon tombeau cette inſcription. Cy git Louis Camoëns, Prince des Poëtes de ſon tems. Il vêcut pauvre & malheureux & mourut de même. *Cette*

épitaphe d'un homme appellé le Prince des Poëtes, *montre quel ſort doivent attendre ceux qui ſacrifient tout à la gloire des talens. Mais tel eſt le prix de cette gloire aux yeux de ceux qui peuvent la ſentir & la mériter, qu'il n'y en a pas un peut-être qui ne voulût, aux mêmes conditions que Camoëns, avoir le même titre ſur ſon tombeau.*

On dit qu'il était d'une ſociété douce & aimable, que ſon courage d'eſprit égalait celui qu'il fit voir dans les combats, & qu'il ſupporta les malheurs, comme il avait bravé les dangers.

Il était, comme on l'a vu, enclin au plaiſir & à l'amour, plus libéral qu'il ne convient de l'être lorſqu'on n'a qu'une fortune précaire, porté à la raillerie & à la ſatyre qu'on ne pardonne jamais moins qu'à ceux qui ont une ſuperiorité réelle.

Il nous reſte à dire un mot de ſes ouvrages.

DE LA LUSIADE.

C'était ſans doute un beau ſujet de Poëme que l'expédition de Gama, quoiqu'il fût moins heureux que celui de la découverte de l'Amérique qui offrait des ſcénes plus nouvelles, & un champ plus vaſte à la

fiction. Cependant les Indes jusqu'alors inconnues aux peuples de l'Europe, & les dangers d'une navigation dont il n'y avait point d'exemple, & à laquelle rien ne pouvait être comparé, semblaient élever assez l'ame & l'imagination du Poëte, pour le soutenir dans la longue carrière de l'épopée. Mais Camoëns est bien loin de la remplir. Il n'y dans son Poëme ni action ni caractéres, & par conséquent point d'intêret. C'est toute l'histoire du Portugal amenée en épisodes qui se succèdent ennuyeusement, & qui souvent sont mal fondés. Il n'y a ni d'assez grands dangers, ni des situations assez attachantes, ni des personnages assez héroiques pour former la fable d'un Poëme. Il manque de l'imagination qui invente, mais il a l'imagination qui peint, & c'est parlà qu'il est Poëte. Son style est orné d'images & animé d'une éloquence naturelle fort éloignée de la déclamation Espagnole & de l'afféterie Italienne. Quelques morceaux frappans épars dans la Lusiade, tels que l'apparition du génie de l'Océan près du Cap de Bonne-Esperance, & l'épisode d'Inés surtout, des détails heureux semés dans tous les chants de son Poëme, voilà ses titres dans la posterité; voilà les beautés qui ont fait vivre son ouvrage. J'avoue

que je préfère ce ſeul morceau d'Inés à tout ce qu'on peut admirer dans le paradis perdu de Milton, qui, à quelques endroits près, me parait un ouvrage extravagant, & digne d'un ſiècle de barbarie.

Un défaut bien palpable de la Luſiade, c'eſt, que le Poëme eſt fini au ſeptiéme chant, quand Gama eſt arrivé à Calicut, & cette faute n'eſt pas réparée à beaucoup près par les récits hiſtoriques qui rempliſſent les derniers livres.

On peut obſerver que Camoëns finit tous ſes chants par des morceaux de morale, comme les Tragiques Anglais finiſſent tous leurs actes par des ſentences. Ces morceaux de morale ſont quelquefois relatifs à l'auteur lui-même. Alors ils acquièrent plus d'interêt. Les retours que fait le chantre de Gama ſur les malheurs & ſur l'ingratitude de ſa patrie, ſont très touchans. C'eſt aux grands talens qu'il appartient de parler d'eux mêmes avec interêt & nobleſſe. L'égoïſme des écrivains vulgaires n'eſt jamais que la vanité.

Camoëns a laiſſé des Poëſies diverſes qui ne ſont pas dignes de ſa réputation, & qui ne méritent pas d'être traduites. A l'égard de ſa Luſiade, nous en avons une traduction par du Perron de Caſtera, qui n'eſt

qu'une paraphrase froidement ampoulée, & prolixement périodique. Tout l'esprit poétique de Camoëns y est absolument évaporé.

Du Perron de Castera, Rhéteur sans goût, dénature à tout moment son original, en se croyant fait pour l'embellir. On ose assûrer que cette nouvelle version est infiniment plus raprochée du texte, & plus analogue à la simplicité élégante & sagement ornée que l'auteur de la Lusiade semble vouloir imiter des anciens, quoiqu'il n'ait ni la richesse d'Homère, ni les mouvemens & le patétique de Virgile. Du Perron a surchargé son ouvrage d'une foule de notes inutiles, le plus souvent employées à développer de prétendues allégories de la Lusiade qui ne sont que des rêveries du traducteur, exposées avec un ton de persuasion quelquefois très-plaisant. Le lecteur en peut prendre une idée dans les deux exemples suivans. Il s'agit dans le premier de Bacchus qui joue un fort grand rôle dans la Lusiade, & dans le second, du jugement de Paris dont on nous donne une explication absolument neuve.

» Bacchus joue dans tout le Poëme le „ rôle du démon, qui s'oppose au voyage „ des Portugais, prévoyant que leur arri- „ vée dans les Indes lui sera funeste, &

„ *qu'ils détruiront le culte que les Orien-*
„ *taux lui rendent. On trouvera peut-être*
„ *mauvais que le démon paraiſſe dans une*
„ *aſſemblée des Dieux. Le Camoëns n'a*
„ *pourtant fait en cela que ſuivre l'exem-*
„ *ple de l'Écriture, comme on le voit dans*
„ *ces paroles du premier chapitre de Job.*
„ Quadam autem die cum veniſſent &c.
„ *Un jour que les enfans du Seigneur s'é-*
„ *taient aſſemblés devant ſon trône, ſatan*
„ *y vint auſſi. Au reſte, ſi l'on demande*
„ *pourquoi le Camoëns préfère Bacchus à*
„ *toutes les autres divinités de la fable*
„ *pour repréſenter le démon, je répons que*
„ *pluſieurs raiſons de convenance l'y ont*
„ *obligé, & que cette fiction n'eſt pas*
„ *le fruit d'un vain caprice. L'idée de*
„ *Bacchus ſimpathiſe beaucoup avec celle*
„ *du démon; le démon obſcurcit les lu-*
„ *mières de l'ame en la ſéduiſant par les*
„ *attraits du plaiſir, Bacchus en fait au-*
„ *tant par la douceur du vin: l'yvreſſe*
„ *de l'un & de l'autre mêne droit au cri-*
„ *me. On peignait Bacchus avec des cor-*
„ *nes; nous en peignons auſſi ſur la tête*
„ *du démon. Le démon fut créé dans le*
„ *ciel dont les ſphéres ſortirent du néant*
„ *au ſon de la voix du créateur; Bacchus*
„ *naquit dans Thèbes, dont les murailles*

„ *s'élevèrent d'elles mêmes aux accords*
„ *de la lyre d'Amphion. Enfin je ne dois*
„ *pas taire qu'Orphée, S. Clément d'Ale-*
„ *xandrie, & plusieurs mythologues an-*
„ *ciens ont assûré que Bacchus était le*
„ *Dieu des enfers.*

» *Paris, comme chacun sait, fut fils de*
„ *Priam Roi de Troye. Il passa les pre-*
„ *mières années de sa vie à la campagne,*
„ *où il faisait le métier de berger. Pen-*
„ *dant ce tems là Junon, Minerve & Vé-*
„ *nus se disputèrent la pomme d'or, qui*
„ *était destinée pour la plus belle de tou-*
„ *tes les Déesses. Il s'agissait de choisir*
„ *un juge: Paris fut élu; son équité lui*
„ *mérita cet honneur. Il les considéra*
„ *toutes nuës dans sa solitude, & peu tou-*
„ *ché des richesses & des sciences que Ju-*
„ *non & Minerve lui promettaient, il dé-*
„ *cida en faveur de Vénus qui de son côté*
„ *lui promettait la plus belle femme de*
„ *de l'univers. Cette fable est un trait de*
„ *lumière que la philosophie payenne nous*
„ *a laissé pour nous conduire dans le mon-*
„ *de. Paris représente un homme studieux,*
„ *qui, à l'ombre du silence & de la retraite,*
„ *cherche l'objet le plus capable de faire*
„ *son bonheur. Junon est l'émblême des*
„ *richesses & des dignités; Minerve est*

„ *celui des ſciences purement humaines, &*
„ *Vénus celui de la religion, qui embraſſe*
„ *les ſciences divines & humaines ; la*
„ *charmante femme qu'elle promet au ber-*
„ *ger Troyen, c'eſt la ſageſſe, c'eſt la tran-*
„ *quilité du cœur. Il n'eſt pas étonnant*
„ *que Paris ſoit tenté d'acquerir un bien ſi*
„ *doux ; tout juge raiſonnable doit donner*
„ *la pomme d'or à ce prix.*

LA

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Les Dieux tiennent conſeil dans l'Olympe. Bacchus ſe déclare contre la Nation Portugaiſe. Vénus & Mars la favoriſent. Les Portugais jettent l'ancre à Mozambique. Attaqués par les Maures, ils les mettent en fuite & détruiſent la Ville. Ils reprennent la route de l'Orient & arrivent à Montbaſſa.



LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT PREMIER.

JE vais chanter (1) & confier à la Renommée, ſi mon génie ne trompe point mes efforts, les exploits de ces Hommes fameux qui, partis des rives de la Luſitanie & des bords de l'Occident, s'avancèrent au-delà de Taprobane * dans des mers immenſes, que nulle flotte n'avait encore ſillonnées (2); & qui, bravant la guerre & les dangers avec un courage au-deſſus de l'humain, fondèrent chez des Nations lointaines un nouvel Empire, que leurs victoires ont rendu à jamais célèbre. Je chanterai la gloire immortelle de ces Princes qui renversèrent le Trône des Deſpotes barbares d'Afrique & d'Aſie, & ſur ſes ruines établirent le regne de la Foi. Qu'on ne parle plus des courſes du ſage Ulyſſe & du pieux Enée, ni de la gloire d'Alexandre & de Trajan portée ſur

* L'île de Ceilan.

les bords du Gange. Je chante la grandeur d'un Peuple qui vit Mars & Neptune aſſervis à ſes loix. Tout ce qu'ont vanté les Muſes antiques, céde aux exploits qui ſont l'objet de mes chants.

Et vous, dont je ſens l'inſpiration, Muſes du Tage, ſi jamais j'ai célébré vos ondes par des vers dignes de vous, donnez aujourd'hui à ma voix un ton plus ſublime; que les ſons bruyans de la trompette guerrière remplacent les douces modulations de la flûte champêtre; que mon ame s'élève juſqu'à la gloire de la Nation que vous protégez & que Mars favoriſe; que mes chants la faſſent connaître dans toutes les contrées de l'univers, s'il eſt poſſible qu'elle doive à l'art des vers cette immortalité, la première des récompenſes. O Muſes! ainſi puiſſent déſormais vos ondes, au gré d'Apollon, ne le céder en rien aux flots de l'Hyppocrêne!

Et vous (3), l'honneur & l'eſpoir de ma Patrie; vous terreur des Muſulmans & prodige de nos jours; vous par qui Dieu veut ramener à lui les Nations égarées, Roi puiſſant, qui voyez le ſoleil naître & mourir dans les bornes de votre Empire; vous, deſtiné à ſoumettre les enfans d'Iſmaël, l'Ottoman féroce & l'Idolâtre qui profane encore les eaux du Jourdain, jouiſſez d'avance des préſages de votre grandeur. Jettez un regard de bonté ſur le Poëte qui vous les préſente. Ecoutez la gloire de vos Sujets, & vous jugerez s'il vaut mieux leur commander que d'être le Roi du monde. Ecoutez, & vous n'entendrez pas de vaines fables & des récits fantaſtiques. Vous verrez une grandeur réelle, ſupérieure à toutes ces fictions, & des exploits qui l'emportent ſur

ceux de Roger & de Rolland. A la place de ces Héros chimériques, vous verrez le brave Pachéco (4), les deux Almeydes que le Portugal pleure encore, le terrible Albukerque, l'intrépide Caſtro, & tant d'autres échappés à l'oubli de la tombe. Pendant que je chante tous ces grands Hommes, & que le ſentiment de ma faibleſſe m'oblige à garder le ſilence ſur vous, Monarque auguſte, prenez les rênes de votre Empire, & fourniſſez matière à des chants tels qu'on n'en a jamais entendus. L'ame de vos illuſtres Aïeux reſpire en vous. Ils vous regardent du haut des Cieux; & tandis que vous avancez trop lentement pour nos vœux vers l'époque fortunée où vous occuperez leur place, daignez favoriſer ma hardieſſe & mes vers; ſuivez des yeux vos Argonautes ſur les flots; qu'ils ſachent que vous ètes le témoin de leurs exploits, & accoutumez-vous dès à préſent à être invoqué *.

Déja les enfans de Luſus (5) voguaient ſur le vaſte Océan: le vent favorable enflait les voiles: la rame fendait les eaux écumantes où ſe jouaient les troupeaux de Prothée; lorſque dans le lumineux Olympe, d'où partent les arrêts qui règlent les deſtinées humaines, les Dieux tinrent conſeil ſur le ſort à venir des Peuples de l'Orient. Convoqués par le fils de Maïa, au nom du Dieu du tonnerre, ils ſe rendent près de lui par la voie lactée, en foulant aux pieds un ciel de criſtal. Ils abandonnent les ſept cieux où ils exerçaient un pouvoir, émanation de la puiſſance première, qui régit par la penſée les cieux, la

* *Et votis jam nunc aſſueſce vocari.* Virg.

terre & les mers. Là ſe trouvent raſſemblés ceux qui regnent ſur les glaces du Pôle Arctique (6), ceux qui gouvernent le Midi, & les Dieux protecteurs des climats où naît l'aurore, & les Gardiens des contrées où le Soleil finit ſon cours. Là s'élevait dans ſa majeſté ſévère, ſur un trône brillant d'étoiles, le Dieu ſouverain qui lance la foudre. De ſa bouche s'exhalait un ſouffle divin, capable de communiquer la divinité aux êtres mortels qui l'auraient reſſenti. Sa couronne & ſon ſceptre étaient d'une matière plus précieuſe que le diamant. Au-deſſous de lui, & ſuivant l'ordre des rangs, étaient aſſis les autres Dieux ſur des ſièges reſplendiſſans d'or & de perles. Alors le grand Jupiter élevant ſa voix impérieuſe dans l'Aſſemblée immortelle, leur parla ainſi: „ Eternels Habitans de l'Empirée, ſi l'étonnante „ valeur des Peuples de la Luſitanie eſt préſente „ à votre ſouvenir, vous devez voir qu'il leur eſt „ donné par les Deſtins d'effacer les exploits des „ anciennes Nations conquérantes. Vous vous „ rappellez qu'avec peu de forces ils enlevèrent „ à la puiſſante domination des Maures ces belles „ contrées qu'arroſe le Tage. La protection du „ Ciel les a maintenus contre le Caſtillan redou- „ table, & depuis long-tems leur Trône s'élève „ ſur des trophées. Je ne vous parle point des af- „ fronts que firent jadis à l'orgueil de Rome les „ victoires de Viriatus. Je ne dirai rien de la ré- „ putation qu'ils ſe ſont acquiſe ſous les enſeignes „ de ce fameux proſcrit * qui bravait la tyran- „ nie de Sylla. Ils tentent aujourd'hui de plus

* Sertorius.

„ grandes choſes. Ils affrontent ſur un bois fra-
„ gile tous les haſards d'une mer inconnue Ils
„ ſe fraient des routes nouvelles dans l'étendue
„ de l'immenſe Océan. Peu ſatisfaits d'avoir vu
„ l'Afrique & les régions que le ſoleil rencontre
„ au milieu de ſon cours, ils veulent recon-
„ naître celles qu'il éclaire de ſes premiers feux.
„ Les décrets des Deſtins, dont l'exécution eſt
„ infaillible, annoncent que les Portugais doi-
„ vent être long-tems les dominateurs de ces
„ mers que le ſoleil rougit de ſes clartés naiſſan-
„ tes. Ils ont flotté pendant l'hiver ſur le ſein de
„ Thétis. Il eſt tems de leur montrer la route
„ qu'ils deſirent. Ils ont eſſuyé aſſez de fatigues,
„ bravé aſſez de dangers, aſſez eſſuyé la fureur
„ des vents & les influences des climats. Je veux
„ qu'ils trouvent des ſecours ſur les côtes de
„ l'Afrique, & qu'après avoir réparé leur flotte,
„ ils reprennent leur route triomphante „.

Après que Jupiter eut prononcé ces mots, les Dieux ſe partagèrent en différens avis qu'ils appuyèrent de raiſons diverſes. Bacchus s'oppoſait ouvertement aux entrepriſes des Portugais. Il craignait, s'ils arrivaient en Orient, d'y voir ſes hauts faits ſurpaſſés par leurs triomphes. Les livres des deſtins lui avaient appris qu'un Peuple belliqueux venu d'Eſpagne par la grande mer, devait ſoumettre les Indes & effacer la gloire de leurs premiers conquérans. Il tremblait de voir obſcurcir l'éclat de ſes trophées, dont Nyſa garde encore la mémoire. Il ſe rappelle que jamais les élèves du Dieu du Permeſſe n'ont conſacré ſes exploits dans leurs chants. Privé de cette précieuſe faveur de la fortune, il craint, ſi

les Portugais entrent dans le champ de ſes victoires, que le ſouvenir n'en ſoit effacé par un injurieux oubli. Mais Bacchus était contredit par la belle Vénus. Vénus chériſſait les Portugais : elle croyait voir revivre en eux ces anciens Romains qu'elle avait tant aimés. Elle ſe rappelle leurs ſuccès dans la Tingitane, autrefois ſoumiſe par les Romains. Elle croit retrouver dans leur langue celle des Maîtres du Capitole. Un motif plus puiſſant l'anime encore : elle ſait que le règne de cette Nation ſera le ſien, & que Vénus ſera honorée par-tout où les Portugais ſeront vainqueurs. Ainſi Bacchus & la Déeſſe, excités tous deux, l'un par la crainte des affronts qu'il prévoit, l'autre par l'eſpérance des nouveaux honneurs qu'on lui promet, ſoutiennent leur avis avec opiniâtreté, & chacun d'eux eſt appuyé par les Dieux de ſon parti. Quand la fureur impétueuſe de Borée, déchaînée dans la ſombre épaiſſeur d'une forêt, déracine les arbres & ſeme au loin leurs branches arrachées ; un bruit affreux ſe fait entendre, toute la montagne retentit, & les cavernes voiſines pouſſent un long murmure. C'eſt ainſi que le tumulte de la diſcorde s'élevait dans l'Olympe. Mars qui ſoutenait l'avis de Vénus, ſoit que l'amour qu'il eut jadis pour elle ne fût pas encore éteint, ſoit que la valeur des Portugais lui fût chère, Mars ſe lève de ſon ſiège, & paraît debout au milieu des Dieux : fier & courroucé, il rejette derrière ſon dos ſon bouclier formidable, & levant la viſière de ſon caſque de diamant, il va ſe placer devant Jupiter, prêt à donner ſon avis. Il frappe du bout de ſa lance le parquet de l'Olympe. Tout le Ciel en trem-

bla, & Apollon vit s'obſcurcir un moment les rayons qui environnaient ſa tête. Adreſſant enſuite la parole à Jupiter, il lui dit: "Père des „ Dieux & des Hommes, à qui ſeul eſt ſoumis „ tout ce qui eſt créé, ſi tu ne veux pas qu'une „ Nation que tu chéris depuis long-tems, & qui „ va chercher de nouvelles contrées, devienne „ l'objet du mépris, réſiſte à la voix de l'envie „ qui s'élève contre elle. Bacchus, ſans cette „ envie ſecrette qui l'anime, ſerait le premier à „ défendre les deſcendans de Luſus, qui fut jadis „ ſon ami. Tu ne dois aucun égard à ſon oppo- „ ſition jalouſe. Il ne faut pas que les paſſions „ raviſſent à la vertu les récompenſes qui lui ſont „ deſtinées. Ce que tu as arrêté, Dieu puiſſant, „ ne doit pas éprouver un moment de retard. „ Ordonne, & que Mercure, plus léger que les „ vents, vole au ſecours des Portugais, leur „ montre le pays où la Renommée pourra les in- „ ſtruire de tout ce qui regarde les Indes, & dans „ lequel ils pourront trouver de quoi ſubvenir à „ leurs beſoins „.

Quand Mars eut ceſſé de parler, le Monarque de l'Olympe ſouſcrivit d'un ſigne de tête à ce qu'il avait dit, & chacun des Dieux alla ſe rendre au ſéjour qui lui était aſſigné.

Pendant que ce Conſeil ſe tenait dans le magnifique palais des Cieux, les nouveaux Argonautes dirigeaient leur route vers les côtes d'Ethiopie & de Madagaſcar (7). Le ſoleil s'aprochait alors des Dieux qui jadis épouvantés par le géant Tiphée ſe changèrent en poiſſons (8). L'air était ſerein; l'horiſon n'était obſcurci par aucun nuage, & l'on ſentait à la douceur des

vents qui soufflaient qu'ils étaient envoyés par les Dieux. On avait déja passé le promontoire Prasso, lorsque l'on vit de nouvelles îles s'élever du sein de la mer. Comme elles paraissaient désertes, l'intrépide Gama, le favori de la fortune, était résolu de ne s'y pas arrêter. Il allait les ranger dans sa route; mais il fut trompé dans son attente & dans ses projets. On vit de la plus proche de ces îles des bateaux s'avancer à pleines voiles. Tout l'équipage Portugais est transporté de joie. Leurs regards se tournent avidement sur cet objet. Quels sont ces hommes? disaient-ils. Quelles sont leurs mœurs, leurs loix? Quel est leur Souverain? Les barques étaient légères, étroites & longues. Les voiles qu'elles déployaient étaient des feuilles de palmiers artistement tissues. Les hommes qui les montaient, avaient la couleur à jamais imprimée aux Habitans des régions que Phaéton avait brûlées, lorsqu'il tomba du haut des Cieux dans l'Eridan. (9) Leurs vêtemens étaient des étoffes de coton blanc rayé de différentes couleurs, qui tombaient aux uns jusqu'aux genoux & que d'autres retroussaient sous le bras. Ils étaient nuds de la ceinture en haut. Leur tête était couverte d'un turban. Pour armes ils avaient des dagues & des cimeterres, & ils naviguaient au son des trompettes. Ils faisaient signe de loin aux Portugais par des gestes de la main, ou avec des morceaux d'étoffes, & les invitaient à les attendre. Mais déja les proues des vaisseaux étaient dirigées vers ces îles. L'Equipage travaillait avec autant d'ardeur que s'il eût cru voir le terme de ses travaux. On plie les voiles; on amène la

grande vergue, & les eaux de la mer frappées par l'ancre jailliſſent en écumant. A peine les vaiſſeaux ſont-ils arrêtés, que les Inſulaires montent par les cordages, & arrivent d'un air joyeux. L'Amiral les reçoit avec humanité. On fait à l'inſtant dreſſer des tables; on remplit des verres de la liqueur de Bacchus : enfin l'on n'épargne rien de tout ce qui peut plaire aux Habitans de cette zône brûlante. Pendant le repas, ces Inſulaires demandaient aux Portugais en langue Arabe d'où ils venaient, quelle était leur patrie, ce qu'ils cherchaient, & quels endroits de la mer ils avaient parcourus. Ceux ci répondirent avec ſimplicité. " Nous ſommes Portugais : venus des terres occidentales, nous allons chercher les contrées de l'Orient. Nous avons traverſé en partie cette grande mer qui s'étend vers le pôle Antarctique. Nous avons ſuivi juſqu'ici les côtes d'Afrique. Nous avons vu de nouveaux cieux & de nouvelles terres, & tel eſt l'amour que nous portons au Roi puiſſant qui nous envoie, que pour lui nous affronterions avec joie non-ſeulement ces vaſtes mers, mais les ondes infernales de l'Achéron, C'eſt par l'ordre de ce Prince que nous cherchons les terres que baigne l'Indus, & que nous nous emparons par une navigation hardie de ces mers éloignées, dont les deſtins ennemis nous avaient juſqu'ici refuſé l'accès. Il eſt juſte à préſent, ſi l'on aime la vérité parmi vous, que vous nous diſiez qui vous êtes, quel eſt le pays que vous habitez, & ſi vous avez quelque connaiſſance des Indes " ? " Nous ſommes, leur répondit un

„ des Insulaires, étrangers nous-mêmes en ce
„ pays. Nous suivons une loi fort différente de
„ celle de ses Habitans, qui sont des hommes
„ encore sauvages & grossiers. La nôtre a été
„ apportée sur la terre par ce descendant * d'A-
„ braham, adoré aujourd'hui dans tout le
„ monde, & qui naquit d'une mère Juive &
„ d'un père Idolâtre. Cette petite île que nous
„ habitons est un abri & un entrepôt sûr pour
„ tous tant que nous sommes de Sectateurs de
„ Mahomet qui fréquentons les mers de Quil-
„ loa, de Monbassa, de Sofala. Nous y éta-
„ blissons notre demeure parmi les Naturels du
„ pays. Cette île s'appelle *Mozambique*. Puis-
„ que vous avez déja fait une si longue route
„ pour chercher les bords de l'Hydaspe & la
„ terre du Soleil, vous ferez sagement de vous
„ rafraîchir dans ce port. Vous trouverez ici un
„ savant Pilote qui dirigera votre navigation
„ vers l'Orient. Vous verrez le Souverain du
„ pays, & vous en recevrez tous les secours
„ qui vous seront néceſſaires „.

Après cette conversation, le Maure & les siens retournèrent sur leurs bateaux, & laissèrent le Commandant Portugais très-satisfait de leur politesse. En ce moment Phébus plongait son char dans le sein des mers, laissant à sa sœur le soin d'eclairer le monde, pendant qu'il se reposerait. On passa la nuit sur la flotte dans une joie inexprimable, que nulle inquiétude ne troublait. On avait acquis les lumières que l'on cherchait depuis si long-tems sur cette lointaine contrée

* Mahomet.

des Indes. Chacun réfléchiſſait en lui-même ſur l'établiſſement des Maures en ces parages, & ſur les progrès de la Secte de Mahomet, répandue par toute la terre. Les rayons de Phébé ſe réfléchiſſaient dans les ondes qui ſemblaient de couleur argentine. Les cieux parſemés d'étoiles reſſemblaient à des champs émaillés de fleurs. Les vents repoſaient en ſilence dans leurs antres profonds. On veillait ſur la flotte Portugaiſe ſuivant la coutume. Mais dès que l'Aurore eut déployé dans les cieux les treſſes de ſa blonde chevelure & ouvert la barrière au céleſte Hypérion *, on arbore de tous côtés les pavillons ornés de banderolles, en ſigne de joie, & pour faire honneur au Gouverneur des îles qui venait viſiter la flotte & apporter des rafraîchiſſemens. Il croyait que ces Etrangers étaient de ces Peuples inhumains qui ſortis des bords de la mer Caſpienne, étaient venus, ſuivant les ordres du deſtin, conquerir les terres Aſiatiques & enlever l'Empire aux ſucceſſeurs de Conſtantin (10). Le Commandant Portugais reçoit avec joie le Maure & toute ſa ſuite. Il lui fait préſent de riches étoffes qu'il avait apportées d'Europe à ce deſſein. Il lui donne des fruits de l'Occident, & de cette liqueur brûlante inconnue dans les climats du Midi & de l'Orient, & qui rend la force & la gaieté aux Habitans du Nord. Le Maure reçoit avec plaiſir les préſens, les mêts & les breuvages qu'on lui offre. Les Portugais ne ſe laſſent point d'admirer les manières & les ſinguliers uſages de ces Inſulaires & leur langage dur & barbare (11).

* Nom poétique du Soleil.

Le Maure n'eſt pas moins étonné de la couleur & de l'habillement des Deſcendans de Luſus & de leurs puiſſans vaiſſeaux. Il interroge le Commandant ſur tous ces objets. Il lui demande s'il ne vient pas de la Turquie. Il témoigne un extrême deſir de voir les livres des Portugais pour juger ſi leur croyance eſt conforme à la ſienne, s'ils ſont Chrétiens ou Mahométans. Il veut tout voir, tout obſerver. Il prie ſur-tout qu'on lui montre les armes dont les Portugais ſe ſervent pour combattre leurs ennemis.

Le valeureux Gama, inſtruit dans la langue Arabe, répondit à ces queſtions. " Je vais Sei-
„ gneur, dit-il au Maure, vous ſatisfaire ſur
„ ce qui regarde ma perſonne, la loi que je pro-
„ feſſe, & les armes que je porte. Je ne ſuis ni
„ du pays, ni de la race des Peuples odieux de la
„ Turquie; mais de la puiſſante & belliqueuſe
„ Europe, & je cherche le fameux pays des In-
„ des. La loi que je ſuis a été donnée au monde
„ par celui qui a tout fait & à qui tout obéit;
„ qui a été deshonoré & outragé par ſes créatu-
„ res, & qui deſcendu des Cieux pour y faire
„ monter les humains, a ſouffert une mort cru-
„ elle & injuſte. Je n'apporte point les livres
„ que tu me demandes, dictés par cet Homme-
„ Dieu. Je n'ai pas beſoin de lire ſur du papier
„ ce qui eſt gravé dans mon cœur. Quant à mes
„ armes, ſi tu es curieux de les voir, tu vas être
„ ſatisfait; tu les verras comme ami, & je ſou-
„ haite du fond du cœur que jamais tu ne les
„ voies comme ennemi „. Auſſi-tôt il fait ſigne à ſes Officiers, & l'on étala les armures, les cuiraſſes luiſantes, les cottes de maille, les lames

de fine trempe, les boucliers peints de diverſes couleurs, les piques, les arquebuſes de pur acier, les arcs, les carquois garnis de flèches, les lances pointues, & les dards acérés. On fait voir auſſi au Maure ces bombes terribles, & ces pots-à-feu remplis de ſouffre qui portent la mort. Mais on défend aux miniſtres de Vulcain de mettre le feu à ces formidables machines. Les hommes généreux ne montrent pas leur force devant l'impuiſſante faibleſſe, & le lion ne rugit pas devant de timides troupeaux. Le Maure regarde tout d'un œil attentif, & tout ce qu'il voit fait naître en lui la haine, la défiance & la jalouſie. Mais il ſe garde bien de laiſſer entrevoir ſes ſentimens. Il ſe contraint juſqu'à montrer un air affable & doux, & attend le moment de ſe faire mieux connaître. Cependant Gama lui demande un Pilote qui puiſſe le conduire aux Indes, offrant de donner une récompenſe conſidérable. Le Maure le promet; mais au fond de ſon cœur il déſirait de donner la mort aux Portugais plutôt qu'un Pilote.

Telle fut la haine que conçurent pour nous ces cruels Inſulaires, dès qu'ils apprirent que nous ſuivions la loi du Fils de David. O décrets éternels qu'aucun jugement ne peut pénétrer! faut-il que les amis de Dieu trouvent par-tout des ennemis! L'artificieux Maure quitte les vaiſſeaux avec ſa ſuite, & prend congé des Portugais, affecte de les combler de careſſes & s'efforce de les tromper par les témoignages d'une ſincère amitié. Il eut bientôt franchi le court eſpace qui le ſéparait de ſon île. Il fut reçu par les ſiens ſur le rivage, & ſe retira chez lui.

Le Dieu que l'on adorait dans Thèbes & à Niza, fixait alors ses regards du haut des cieux sur la flotte Portugaise. Il lit dans le cœur du Maure. Il voit que ces Etrangers lui sont en horreur. Il conçoit le projet de leur perte, & la méditant dans son ame, il se parle ainsi : " Il est donc
„ décidé par les Destins que les Portugais triom-
„ pheront dans les Indes ; & moi qui suis le
„ fils de Jupiter, je souffrirai qu'il favorise ceux
„ qui vont ternir ma gloire ! Les Dieux ont
„ déja permis que le fils de Philippe dominât
„ dans ces contrées, réduites sous son joug par
„ le secours de Mars. Souffrirai-je encore qu'une
„ poignée d'Européens y fasse de plus grandes
„ conquêtes, & que le Héros de Macédoine,
„ les Romains & moi nous soyons vaincus par
„ le Peuple de Lusitanie ? Non, il n'en sera
„ pas ainsi. Leur Capitaine tombera dans le
„ piège & ne verra jamais les régions de l'Orient.
„ Je descendrai à terre ; je soufflerai la fureur
„ dans le cœur des Maures. Ils saisiront l'occa-
„ sion favorable & détruiront mes ennemis. "

En disant ces mots, animé de colère, il descend sur le rivage d'Afrique, & caché sous une forme humaine, il se rend au Prasso. Là pour mieux conduire son dessein, il prend l'air & les traits d'un Vieillard Maure, connu par sa sagesse dans Mozambique, & ami du Gouverneur. Il va trouver celui-ci, & lui peint les Portugais comme des Pirates (12), qui sous les apparences de la paix viennent piller des Nations maritimes. " Je sais, ajoute-t-il, que ces Chrétiens
„ sanguinaires ont désolé toutes ces côtes &
„ ont tout réduit en cendres ; que depuis long-
„ tems

„ tems ils ont formé des projets contre nous,
„ & qu'ils ne ſe propoſent rien moins que de
„ nous maſſacrer & d'emmener en captivité nos
„ femmes & nos enfans. Bientôt leur Comman-
„ dant doit venir à terre, accompagné des ſiens;
„ car la crainte ſuit toujours la perfidie. Arme
„ toi, arme ton Peuple. Vas l'attendre dans
„ quelque embuſcade; il y donnera facilement.
„ S'ils n'y ſuccombent pas tous, il ſe préſente
„ un autre moyen pour les perdre. Donne leur
„ un Pilote déterminé à ſervir tes deſſeins, qui
„ les conduiſe ſur des écueils où ils puiſſent
„ trouver la mort. „

A peine eut-il achevé ces mots, que le Maure, toujours prêt à la perfidie, l'embraſſa avec tranſport, & lui rendit graces de ſon conſeil. Au même inſtant il ſe prépare à la guerre, & brûle de verſer le ſang des Portugais. Il cherche un Pilote inſtruit dans l'art de tromper, & le charge de conduire les Luſitaniens ſur des côtes où la deſtruction de la flotte ſoit inévitable. Déja les rayons du jour naiſſant doraient les montagnes Nabathéennes (13). Gama ſe diſpoſait à deſcendre à terre bien armé, pour y faire ſes proviſions d'eau. Les Portugais entrent dans les bateaux avec autant de précaution que s'ils euſſent déja été inſtruits du piége qu'on leur tendait. En effet ils ſoupçonnaient déja la perfidie, & pluſieurs indices avaient confirmé leurs preſſentimens. Lorſque Gama avait envoyé à terre demander le Pilote dont il avait beſoin & qu'on lui avait promis, un bruit de guerre s'était fait entendre. Saiſi de juſtes alarmes, le Héros qui connaît tous les dangers d'une aveu-

gle confiance, ſe tient ſur ſes gardes autant qu'il le peut, & diſpoſe ſes Soldats dans les trois bateaux qui les portaient. Les Maures étaient ſur la plage, armés les uns de boucliers & de zagaies, les autres d'arcs recourbés & de fleches empoiſonnées. Ils attendaient que Gama deſcendît avec ſa ſuite. Le plus grand nombre ſe tenait en embuſcade, & le reſte prêt à s'oppoſer au débarquement ne devait faire qu'une faible réſiſtance propre à attirer les Portugais dans le piège. Les Maures ſe préſentent donc ſur le ſable du rivage, le bouclier dans une main, & le dard dans l'autre, en défiant leurs adverſaires. Les Portugais, irrités par le péril, s'élancent à terre d'un tranſport ſi unanime, qu'il eſt impoſſible de dire lequel y a touché le premier. Les machines d'airain, dont les bateaux ſont chargés, tonnent contre la rive. Une grêle de plomb tombe ſur les Maures. L'air frappé retentit, & les échos répètent le cri de l'épouvante. Les Maures perdent courage. La crainte fait fuir ceux qui ſe tenaient cachés dans l'embuſcade, & ceux qui oſent combattre, tombent ſous les coups du vainqueur. Ainſi dans nos fêtes guerrières l'amant intrépide, animé par la vue de ſa maîtreſſe, cherche le taureau menaçant, ſe préſente devant lui avec de grands cris, ſaute, bondit, le harcele & l'irrite. Le terrible animal mugit & les cornes baiſſées, les yeux fermés, s'avance avec fureur, & terraſſe & foule ſous ſes pieds le téméraire aſſaillant.

L'ardeur des Portugais ne ſe rallentit pas; ils pourſuivent leur victoire. Ils marchent à la Ville qu'ils trouvent ſans muraille & ſans dé-

fenſe. Les maiſons ſont livrées aux flammes & les Habitans au tranchant de l'épée. Le Maure ſe repent de ſa funeſte entrepriſe, & maudit la guerre après l'avoir cherchée. Il lance ſes fleches en fuyant. Il abandonne l'île, & franchiſſant le bras de mer qui l'entoure, il cherche à gagner le continent. On voit les barques chargées de fuyards, d'autres ſe ſauvant à la nage, ou périſſant dans les flots. Les globes d'airain lancés des bateaux Portugais briſent & coulent à fond ces faibles almadies (14), ces impuiſſans canots, groſſieres inventions de ces Peuples ; & le Portugais vainqueur eſt pleinement vengé de leur lâche perfidie. Il retourne à la flotte, chargé de riches dépouilles. On ne trouve plus ni obſtacles ni réſiſtance. Mais la haine des Maures s'accroît par leur défaite, & ne pouvant vaincre leurs ennemis, ils cherchent du moins à les tromper. Le Gouverneur feignant de ſe repentir de ſa faute, fait propoſer la paix, & envoie le Pilote que les Portugais avaient demandé. Ce témoignage de ſoumiſſion diſſipa leurs défiances. Gama, que les vents favorables invitaient à reprendre ſa route, preſſé d'aller chercher les Indes, premier objet de ſes déſirs, reçut le Pilote avec joie, le combla de careſſes, fit remercier celui qui l'envoyait, & mit à la voile. La flotte part & les filles de Nérée, fendant les ondes autour des vaiſſeaux Portugais, leur forment un cortège triomphal. Gama qui ne ſe méfiait pas de l'affreuſe trahiſon que méditait le Pilote, lui faiſait à tout moment de nouvelles queſtions ſur les Indes & ſur les côtes devant leſquelles on paſſait. Le

Maure que Mercure lui-même, ennemi des Portugais, inſtruiſait au menſonge & à l'artifice, cachait avec art les pernicieux deſſeins qui l'occupaient. Il ſatisfaiſait avec tranquilité à toutes les demandes, & entretenait la confiance des Portugais. Synon ne mit pas autrefois plus d'adreſſe à tromper les Phrygiens. Près d'ici, dit-il à Gama, eſt une île habitée de tout tems par un Peuple Chrétien. Le Héros ſe réjouit à cette nouvelle, fait de nouveaux préſens au Pilote, & veut être conduit à cette île. C'était Quiloa (15), île renommée, ſupérieure en forces & en puiſſance à Mozambique, mais habitée de même par les Diſciples de Mahomet. Le Maure impoſteur ſe flattait que les Portugais y trouveraient leur perte. La flotte voguait avec joie. Mais la Déeſſe adorée dans Cythère, voyant le Peuple qu'elle protège quitter une route certaine pour aller chercher des périls qu'il ne ſoupçonnait pas, ne veut point qu'il aille périr dans cette terre ennemie. Elle ordonne aux vents de les en éloigner. Le fourbe Pilote, trompé dans ſes deſſeins, ne laiſſe pas d'y perſiſter. " Puiſque les „ courans nous emportent en avant malgré nous, „ dit-il à Gama, vous trouverez près d'ici une „ autre île, dont les Habitans ſont en partie „ Mahométans, en partie Chrétiens. " C'était encore une impoſture. Dans cette île nommée *Monbaſſa*, la Secte de Mahomet était dominante, & l'on n'y connaiſſait nul Diſciple du Chriſt. Le Commandant qui croyait en tout le Pilote, fit tourner la proue vers l'île. Mais la Déeſſe qui veille ſur lui empêche qu'il n'entre dans le port. Il mouille à la rade. L'île n'était ſéparée

du continent que par un petit détroit. La Ville du côté de la mer offrait à la vue de très-beaux édifices. Elle était gouvernée par un vieux Roi. Gama qui s'attend à voir des Chrétiens, ſur la parole du Pilote impoſteur, vit avec joie des bateaux venir de terre avec un meſſage du Roi de la contrée. Ce Roi ſavait déja quels étaient ces Etrangers. Mercure, ſous la figure d'un Maure, était venu l'en inſtruire. Les infidèles s'approchent comme amis, mais ils cachent dans leur cœur le poiſon de la haine, qui bientôt ſe manifeſta. O pénible carrière de la vie humaine! ô dangers toujours renaiſſans! trompeuſe illuſion des eſpérances. Eſt-ce donc là ce que les hommes vont chercher? Quoi! ſur mer tant de tourmens & tant de maux; la mort toujours préſente de tous côtés! Sur terre, la guerre, l'artifice & la pauvreté ſi redoutée! Faibles humains! où ſe refugier? où mettre en ſûreté ce rapide inſtant de l'exiſtence? Eſt-ce donc contre l'enfant de la pouſſière que le Ciel arme ſa puiſſance & ſon courroux?

Fin du Chant premier.

NOTES
SUR LE PREMIER CHANT.

Note 1.

DANS l'Essai sur la Poésie Epique, M. de Voltaire, qui embellit tout ce qu'il touche, a imité ainsi l'exorde de ce premier Chant : " Je chante ces Hommes au-dessus du vulgaire, qui des rives occidentales de la Lusitanie, portés sur des mers qui n'avaient point encore vu de vaisseaux, allèrent étonner la Trapobane de leur audace : eux dont le courage patient à souffrir des travaux au-delà des forces humaines, établit un nouvel Empire sous un ciel inconnu & sous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du fameux Troyen qui porta ses Dieux en Italie ; ni ceux du sage Grec qui revit Itaque après vingt ans d'absence ; ni ceux d'*Alexandre*, cet impétueux Conquérant. Disparaissez drapeaux que *Trajan* déployait sur les frontières de l'Inde : voici un homme à qui *Neptune* a abandonné son trident : voici des travaux qui surpassent tous les vôtres. „

" Et vous, Nymphes du Tage, si jamais vous m'avez inspiré des sons doux & touchants, si j'ai chanté les rives de votre aimable fleuve ; donnez-moi aujourd'hui des accens fiers & hardis, qu'ils aient la force & la clarté de votre cours, qu'ils soient purs comme vos ondes, & que désormais le Dieu des vers préfère vos eaux à celles de la fontaine sacrée. „

Traduire ainsi, c'est refaire & faire mieux. Mais cette imitation très-libre ne peut pas servir de modèle pour une traduction.

Note 2.

Des mers immenſes que nulle flotte n'avait encore ſillonnées. On a remarqué que cette expreſſion n'eſt pas entièrement conforme à la vérité hiſtorique. On ſait que les Phéniciens franchirent d'un côté le détroit de Gibraltar, & de l'autre s'ouvrirent le commerce d'Afrique & d'Aſie par la mer Rouge. Les Pilotes d'Hyram, Roi de Tyr, enſeignèrent la navigation aux Hébreux, & commandèrent les flottes qu'avait Salomon dans les ports d'Elath & d'Eſiongaber. Les Tyriens allèrent dans le pays d'Ophir, & en rapportèrent des richeſſes conſidérables en or, en bois précieux & en pierreries. Il paſſe pour certain que Hannon, Amiral Carthaginois, fit le tour de l'Afrique depuis Gibraltar juſqu'au Golfe Arabique. Il n'eſt donc pas vrai que les vaiſſeaux Portugais fuſſent les premiers qui euſſent entré dans ces mers. Mais il ſuffit pour la juſtification de Camoëns que la flotte de Vaſco de Gama fût la première flotte Européenne qui eût navigué dans la mer du Sud au-delà des tropiques; & c'eſt une vérité que l'on ne ſaurait conteſter.

Note 3.

Et vous l'honneur & l'eſpoir de ma Patrie. C'eſt au Roi Sébaſtien, encore très-jeune, que le Poëte s'adreſſe ici. La Luſiade commencée long-tems auparavant en Portugal & achevée dans le voyage de Camoëns aux Indes orientales, ne fut publiée que ſous le règne de ce Prince. Le Poëte lui préſage ici les plus belles deſtinées. Mais il prouva que les Poëtes, appellés *Prophètes* par les Anciens, ne l'étaient pas toujours. La vie de Sébaſtien fut courte & ſa fin malheureuſe. On ſait qu'il périt à vingt-cinq ans dans ſa funeſte expédition d'Afrique, à la bataille d'Alkazer, donnée contre les Maures en 1578.

Note 4.

Pachéco, *les deux Almeydes*, *Albukerque*, *Castro*, &c. Ce sont les noms des Héros Portugais qui assujettirent les Indes & fondèrent cette prodigieuse puissance dont il ne subsiste aujourd'hui que de faibles restes. Almeyde fut le premier Portugais qui ait porté dans l'Inde le titre de Vice-Roi. Le nom d'Albukerque est fameux dans cette contrée. C'est lui qui prit Goa & Ormuz. Castro, célèbre par la défense de Diu contre les Turcs, laissa une renommée encore supérieure à celle d'Albukerque, s'il est vrai que la réputation d'un Commandant vertueux, humain & incorruptible soit au-dessus du titre de Conquérant.

Note 5.

Déja les enfans de Lusus. Lusus ou Lysas est le nom d'un compagnon de Bacchus, dont on fait descendre les Portugais, parce qu'autrefois ils s'appellaient Lusitaniens (*Lusitani*). Le Poëte adopte cette vieille tradition, aussi incertaine que beaucoup d'autres.

Note 6.

Là se trouvent rassemblés ceux qui règnent sur les glaces du pôle Arctique, ceux qui gouvernent le Midi, & les Dieux protecteurs des climats où naît l'Aurore, & les Gardiens des contrées où le Soleil finit son cours. On a censuré avec raison cet emploi des Divinités du Paganisme dans un Poëme dont le sujet, comme l'Auteur l'annonce lui-même dans son exorde, est principalement le triomphe & l'établissement de la Religion Chrétienne dans des contrées idolâtres. Il est étrange sans doute de voir Bacchus & Mars disputer devant Jupiter pour savoir si un Capitaine Chrétien ira porter la foi de Jésus-Christ aux Sectateurs de Mahomet & aux Adorateurs de Brama. Il est encore plus étonnant qu'un Traducteur de Camoëns ait voulu justifier cette absur-

dité monſtrueuſe. Le Taſſe, à qui on a reproché ſa magie, a été beaucoup plus conſéquent. Il arme les Démons contre les Anges, & ces agens ſecondaires ſont reçus dans la Foi chrétienne. Le Magicien Iſmen & l'Enchantereſſe Armide n'avaient rien qui répugnât aux notions religieuſes du ſeizième ſiécle. Tout ce qu'on peut dire ſur cette faute de Camoëns, c'eſt qu'il eſt bien difficile de ſe paſſer de fictions dans un Poëme. Il a ſenti cette difficulté; mais il ne s'en eſt pas tiré heureuſement. Le Taſſe & M. de Voltaire ont ſubſtitué aux fables anciennes, l'un les ſortilèges & la magie, dont il a peut-être abuſé; l'autre des êtres allégoriques, tels que la Diſcorde, le Fanatiſme, &c. dont l'action n'eſt peut-être pas aſſez forte ni aſſez variée. Mais quoi qu'il en ſoit, ces fictions ſont fort ſupérieures aux imitations mal-adroites des fables d'Homère & de Virgile, qu'on trouve dans Camoëns.

Note 7.

Madagaſcar. L'une des plus grandes îles de l'Aſie & du monde entier. Elle eſt ſituée dans l'Océan Ethiopique. Les Portugais lui donnent le Nom de Saint-Laurent, parce qu'ils la découvrirent le jour de la fête de ce Saint.

Note 8.

Le Soleil s'approchait alors des Dieux qui jadis épouvantés par le Géant Tiphée ſe changèrent en poiſſons. Cette phraſe poétique, qui ſignifie que le Soleil entrait alors dans le ſigne des Poiſſons, eſt encore fondée ſur la Mythologie. Dans le tems de la guerre des Dieux contre les Géans, Vénus & ſon Fils pourſuivis par Tiphée, fils de la Terre, ſe jettèrent dans l'Euphrate & ſe métamorphoſèrent en poiſſons. En mémoire de cette aventure, ils mirent au nombre des ſignes céleſtes deux des poiſſons dont ils avaient emprunté la forme.

Note 9.

Les hommes qui les montaient avaient la couleur à jamais imprimée aux Habitans des régions que Phaëton avait brûlées, lorſqu'il tomba du haut des cieux dans l'Eridan. Cette tradition mythologique, dont les Poëtes ſe ſont ſervi pour expliquer la couleur des Peuples voiſins de la ligne, prouve qu'en général les Anciens attribuaient cette couleur à l'ardeur du ſoleil. On ſait que les Naturaliſtes modernes croient en avoir la véritable cauſe dans le tiſſu réticulaire, attribut ſpécifique des races Négres.

Note 10.

Il croyait que ces Etrangers étaient de ces Peuples inhumains qui, ſortis des bords de la mer Caſpienne, étaient venus, ſuivant les ordres du Deſtin, conquérir les Terres Aſiatiques & enlever l'Empire aux Succeſſeurs de Conſtantin. Non ſeulement les Maures, à qui Gama parle ici, étaient venus par la mer Rouge s'établir ſur les côtes orientales d'Afrique & commercer dans les ports de l'Inde; mais les Turcs mêmes commençaient à faire connaître leur puiſſance dans ces mers. Ils étaient les maîtres de l'Arabie & d'Aden, l'une des clefs de la mer Rouge. Mais le peu d'induſtrie de cette Nation l'a empêchée de profiter pour le commerce des avantages qu'elle pourrait tirer de l'étendue de ſes poſſeſſions, de leur ſituation heureuſe, & des ports qu'elle a ſur toutes les mers.

Note 11.

Les Portugais ne ſe laſſent point d'admirer les manières & les ſinguliers uſages de ces Inſulaires, & leur langage dur & barbare. Il était très-naturel que les Maures de Mozambique & les Portugais fuſſent les uns pour les autres un objet d'étonnement. Mais on ne voit

pas pourquoi Camoëns parle de la lange Arabe, qu'assûrement il ne savait pas, comme d'un idiôme *dur & barbare.* Sans recourir à l'autorité des Savans en Arabe, qui en parlent comme d'une langue riche & harmonieuse, il n'est point du tout probable qu'une langue que parlait de toute antiquité une Nation puissante, lettrée & victorieuse, fût un jargon *dur & barbare.* Cependant il étoit possible que les Maures de Mozambique se fussent composé un langage mêlé d'Arabe & d'Indien, qui ne fût qu'une corruption des deux langues.

Note 12.

Il va trouver celui-ci & peint les Portugais comme des pirates. C'est en effet le titre que les Négocians Maures donnaient aux Portugais, lorsqu'ils s'efforcèrent de soulever contre eux les Monarques de l'Inde ; & il faut avouer que les brigandages & la tyrannie que ces Conquérans Européens exercèrent sur les bords du Gange, ne justifièrent que trop les imputations des Maures.

Note 13.

Déja les rayons du jour naissant doraient les montagnes Nabathéennes. Montagnes d'Arabie, ainsi nommées des Nabathéens que l'on fait descendre de Nabath, fils ainé d'Ismaël.

Note 14.

Almadies. C'est ainsi que les Indiens appellaient leurs barques légères, dont un seul vaisseau Portugais foudroyait une multitude.

Note 15.

Quiloa. Mozambique, Quiloa, Monbaſſa, Mélinde, étaient à l'arrivée des Portugais autant de petits Royaumes Africains, & forment ce qu'on appelle la côte de Zanguebar.

Fin des Notes du premier Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Complot du Roi de Monbaſſa contre l'Amiral Portugais. Vénus deſcend ſur la mer & prend la flotte ſous ſa protection. Elle remonte dans l'Olympe & s'adreſſe à Jupiter qui lui révèle les ſecrets des Deſtinées. Apparition de Mercure à Gama. La flotte aborde à Mélinde, & le Roi du Pays la reçoit avec joie dans ſon port.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT SECOND.

DÉJA l'aſtre qui dans ſa marche meſurée diſtingue les heures du jour, dérobait ſa lumière aux mortels, & le palais de Thétis s'ouvrait pour le recevoir, quand les Envoyés du Roi de Monbaſſa vinrent à bord des vaiſſeaux Portugais qui avaient à peine jetté l'ancre. Le Chef des Infidèles, miniſtre & confident des trahiſons de ſon Roi, parla ainſi : " Brave Ca-
„ pitaine qui as ſillonné les plaines liquides &
„ franchi létendue des mers, mon Maître inſ-
„ truit de ton arrivée, brûle d'impatience de
„ te voir. L'admiration que tu lui inſpires te
„ répond de ſa bienveillance. Il eſt prêt à te
„ donner tous les ſecours dont tu peux avoir
„ beſoin. Entre ſans crainte dans le port avec
„ toute ta flotte, & donne à tes Compagnons
„ épuiſés par de longs travaux, le tems de ſe
„ remettre de leurs fatigues & de réparer leurs
„ forces. Si le déſir d'enlever les riches produc-
„ tions de l'Orient eſt le motif qui t'a conduit
„ ici, ſi tu cherches la canelle, le gérofle, les
„ épices brûlantes, les plantes ſalutaires, l'étin-

„ celant rubis, le diamant auſſi brillant que ſo-
„ lide, & les pierres précieuſes, ces tréſors te
„ ſeront prodigués ici avec tant d'abondance,
„ que tu n'auras plus de déſirs à former."

L'Amiral répond à l'Envoyé, en le remerciant des offres du Roi, que le jour prêt à finir ne lui permet pas d'entrer dans le port, qu'il s'y préſentera avec confiance dès que la lumière renaiſſante lui montrera la route qu'il peut prendre, & les écueils qu'il doit éviter. Il demande enſuite à l'Envoyé s'il y a des Chrétiens dans le pays, comme le Pilote le lui avait dit. Le Maure ruſé qui ne cherche qu'à diſſiper toute ombre de ſoupçon, répond que la plupart des Habitans ſont adorateurs de Jéſus. Il y avait ſur la flotte quelques hommes condamnés pour leurs crimes, que l'on avait embarqués pour les employer aux découvertes périlleuſes. Gama en fait partir deux des plus intelligens, avec ordre de reconnaître la ville & la puiſſance des Maures, & ſur-tout de voir les Chrétiens qu'il ſouhaite ſi ardemment de rencontrer. Il les charge de préſens pour le Roi, ne ſoupçonnant pas encore d'artifice dans les aſſûrances d'amitié qu'il en avait reçues. Les Infidèles s'éloignent, & les deux Portugais ſont reçus à terre avec de feintes careſſes & des témoignages d'une joie trompeuſe. Après avoir paru à l'audience du Roi, & lui avoir remis les préſens qu'ils apportaient, ils parcoururent la ville avec un œil obſervateur. Mais les Maures qui les accompagnaient ſe gardèrent bien de leur donner aucunes lumières. Ils croyaient que le cœur des Portugais recelait autant de méchanceté qu'eux-mêmes en avaient dans l'ame.

Cependant le Dieu * qui porte ſur le viſage une immortelle jeuneſſe, le fils de Sémélé continuait à dreſſer des embûches aux Compagnons de Gama. Caché dans une maiſon de la ville ſous la figure d'un homme & ſous les vêtemens d'un chrêtien, il avait élevé un autel ſuperbe, où il adreſſait de fauſſes adorations. Il avait peint ſur un tableau la Colombe adorable qui repréſente l'Eſprit-Divin : elle planait au-deſſus de la Vierge pure (1). Là était peinte auſſi l'aſſemblée des Apôtres, avec cet air d'inſpiration qu'ils devaient avoir quand l'Eſprit céleſte ſe répandit ſur eux en ſillons de feu. Les deux Portugais conduits devant cet autel fléchirent les genoux devant le Créateur du monde. Bacchus, pour mieux les abuſer, brûlait à côté d'eux les différens parfums que produit l'odoriférante Arabie ; & c'eſt ainſi que le Dieu de l'erreur adorait le Dieu de la vérité. Ainſi careſſés & ſéduits par ces trompeuſes apparences, les deux Chrétiens retournèrent à leur flotte avec les Maures, dès que l'épouſe de Titon eut élevé ſon front de pourpre ſur l'horiſon vermeil. Ils dirent à Gama qu'ils avaient vu des autels ſacrés, un ſaint Pontife ; qu'ils n'avaient remarqué dans le Roi & ſes Sujets que de l'empreſſement & de l'allégreſſe, & qu'il n'était pas poſſible de ſoupçonner la fidélité de ces témoignages. Raſſûré par un tel rapport & flatté de ces douces eſpérances, l'Amiral accueillait avec joie les Maures qui venaient du rivage. Quel eſprit ne ſe laiſſe pas tromper par

* Bacchus.

ſes apparences de la bonne-foi? Le vaiſſeau ſe rempliſſait de ces hommes perfides qui abordaient de tous côtés ſur des barques, & pleins d'une allégreſſe cruelle jettaient des yeux avides ſur une proie qui ſemblait ne devoir pas leur échapper. Pendant ce tems tout ſe préparait dans le port pour aſſaillir les vaiſſeaux Portugais, dès qu'ils y auraient jetté l'ancre, & déja l'on ſe promettait que leur ſang allait expier les ravages commis à Mozambique. Les Portugais lèvent l'ancre en pouſſant des cris & dirigent la proue vers le rivage.

Mais la belle Erycine qui ne détournait plus ſes yeux vigilans du Peuple qu'elle chériſſait, voit le piège horrible où il va tomber. Emportée dans les airs avec la rapidité d'une fleche, elle deſcend vers l'Empire de Neptune, elle appelle les filles charmantes de Nérée, & toutes les Divinités du domaine d'Amphitrite, toujours prêtes à obéir à la fille de la mer. Elle leur expoſe le deſſein qui l'amène, & les exhorte à ſe joindre à elle, pour empêcher que la flotte Portugaiſe n'entre dans ce port funeſte, dont elle ne ſortirait plus. A ſa voix cette troupe divine nage avec légéreté, & l'onde écume ſous les queues argentées des Tritons. Dotho repouſſe les vagues avec ſa poitrine, & s'avance plus agile qu'on ne l'avait encore vue. Niſe & Nérine bondiſſent & s'élancent ſur la ſurface des flots. La mer obéiſſante ouvre un paſſage aux Néréides. Un Triton porte avec orgueil ſur ſon dos écaillé la belle Diônée, dont les yeux quoiqu'enflammés de colère n'ont rien perdu de leurs

charmes. Il ſe courbe avec joie ſous ce glorieux fardeau. Le poids eſt ſi léger qu'il ne le ſent pas. Enfin les Déeſſes arrivent près de l'endroit où les vents enflaient les voiles Portugaiſes. Là elles ſe ſéparent, & toujours inviſibles, elles entourent la flotte. Vénus ſe place devant la proue du vaiſſeau Amiral, & de concert avec les Néréïdes, elle s'efforce de lui fermer l'entrée du port (2), & lutte contre les vents qui l'y pouſſent. Elles preſſent de leur gorge d'ivoire le bois dur de la proue, & obligent le navire à reculer : d'autres répandues autour le ſoulèvent & le détournent du rivage. Telles on voit les fourmis diligentes, prévoyant l'hiver ennemi, traîner avec effort dans leurs demeures ſouterraines le peſant butin qu'elles ont enlevé, n'épargner ni travaux ni fatigues, & ſuppléer à la faibleſſe par la patience & le courage. Ainſi les Nymphes faiſaient leurs efforts pour ſeconder Vénus & ſauver les Portugais. Le vaiſſeau de Gama eſt contraint de retourner en arrière. L'Equipage pouſſe des cris de douleur. On s'agite, on s'empreſſe. Le gouvernail tourne ſous les mains qui le tourmentent. Le Pilote qui voit devant lui dans la mer un rocher qui le menace, crie en vain de la poupe que le vaiſſeau va s'y briſer. Les Matelots ne répondent que par des clameurs confuſes. A la vue de ce déſordre, les Maures ſaiſis de terreur croient que leurs projets ſont découverts & qu'ils vont être punis. Les uns s'élancent avec précipitation dans les batteaux qui les avaient apportés. D'autres ſe précipitent dans la mer, & tâchant de ſe ſauver à la nage,

aiment mieux expoſer leur vie dans les flots, que de la perdre par des mains ennemies. Ainſi ces inſectes aquatiques qui furent jadis des habitans de la (3) Licie avant que la vengeance de Latone les eût transformés, ſi par haſard, au moment où ils repoſent près d'un marécage, ils entendent un bruit qui les alarme, bondiſſent çà & là en croaſſant d'effroi, ſe replongent dans le marais qui retentit ſous leur chûte, & leur tête reparait encore au-deſſus de leur humide retraite. C'eſt ainſi que fuyaient les Maures, & plus coupable qu'eux encore, le Pilote qui avait conduit dans le piège les vaiſſeaux Portugais, ſe dérobe auſſi par la fuite (4) à la punition qui l'attend, & ſe jette à la merci des flots. Alors Gama pour ne pas ſe briſer contre l'écueil qu'il apperçoit près de lui, fait jetter l'ancre, & le reſte de la flotte amène les voiles & ſe range autour de lui. A la vue de cette fuite inopinée des Maures & du Pilote, Gama comprit le danger qu'il venait de courir & la trahiſon que préparaient ces barbares. Il avait vu ſon vaiſſeau s'arrêter tout-à-coup, ſans que les vents contraires ni les courans rapides miſſent aucun obſtacle à ſa route. « O ſurpriſe ! ô miracle ! s'écria-t-il. Trahiſon déteſtable & inattendue ! » ennemis fourbes & perfides ! O Dieu ! quelle » ſageſſe humaine peut ſe paſſer de tes ſecours ? » Quelle force n'eſt pas faible ſans toi ? Comment percer la nuit des complots criminels, ſi » l'on n'eſt éclairé par ta lumière ? Il n'y a » point pour nous de ſûreté dans ces ports. » De tous côtés les pièges nous environnent.

„ Comment n'y pas tomber, ſi tu ne prens ſoin
„ de nous les montrer toi-même ? Les hommes
„ nous trompent, c'eſt à toi de nous conduire.
„ Nous voguons par tes ordres & pour ton ſer-
„ vice. Toi ſeul déſormais es le guide & le pi-
„ lote qui doit marquer notre route. „

Vénus entendit cette prière & en fut attendrie. Elle quitte les Nymphes conſternées de ſon départ, & s'élève dans les airs. Elle franchit l'eſpace où les aſtres décrivent leurs éternelles révolutions. Elle paſſe dans la troiſième ſphère, qui eſt la ſienne, & montant au ſixième ciel, elle paraît devant le trône du Maître de la Nature. La rapidité de ſon vol & l'émotion qu'elle reſſentait avaient donné plus d'éclat aux couleurs de ſon viſage. Sa beauté naturelle en était encore relevée. A ſon aſpect les Habitans de tous les mondes & de tous les cieux reſſentirent l'amour (5). Les feux qui ſortaient de ſes yeux enflammèrent les glaces du pôle. Pour plaire à Jupiter, elle ſe préſenta devant lui telle qu'elle parut autrefois devant le Berger Troyen ſur le mont Ida. Si le Chaſſeur infortuné qui, pour avoir vu Diane dans l'onde, fut privé de la forme humaine, avait vu la belle Diônée, telle qu'elle était en ce moment, ſa fin n'aurait pas été ſi cruelle : il ne ſerait mort que d'amour & de déſir. La chevelure de la Déeſſe tombait en boucles ondoyantes ſur un col d'albâtre. Elle s'avançait dans l'Olympe, & dans ſa démarche agile on voyait palpiter une gorge enchantereſſe. L'Amour, qui folâtrait à l'entour, en précipitait les mouvemens : il en approchait ſes fleches, & c'eſt de-là qu'elles partaient pour

allumer dans les ames des feux que rien ne peut éteindre. Les déſirs s'attachent à ſes jambes d'ivoire & les couvrent de baiſers. Sa ceinture voile ſes charmes & ne les cache pas. L'œil les entrevoit, & l'imagination ardente y ajoute encore. C'eſt en cet état qu'elle s'offre aux regards de la Cour céleſte. L'amour ſe réveille dans le cœur de Mars, & le malheureux Vulcain ſent qu'il ſera toujours jaloux. La Déeſſe tempère par les graces de ſon ſourire la triſteſſe qu'elle porte ſur ſon viſage, ſemblable à la femme ſenſible qui preſſée par un amant que le déſir anime, mêle de tems en tems à ſes plaintes & à ſes reproches un ſourire aimable qui lui défend de les croire. Vénus, que nulle autre n'égale dans l'art de ſéduire, ne laiſſe voir dans ſes traits qu'une douce langueur, & s'adreſſe en ces mots au Souverain des Cieux.

“ O Dieu tout-puiſſant ! ô mon Père ! j'ai „ cru juſqu'ici que Vénus vous était aſſez chère „ pour que votre bonté daignât ſouſcrire aux „ vœux qu'elle pouvait former. J'ai cru que „ vous préféreriez votre fille à ſes ennemis. Mais „ puiſque je vous vois irrité contre moi, ſans „ que je l'aie mérité, ni que je ſache quelle faute „ j'ai commiſe, vous voulez ſans doute céder „ aux déſirs de Bacchus. C'eſt à moi de me ſou„ mettre. Je reconnais combien je m'étais trom„ pée, quand j'ai compté ſur votre tendreſſe. Je „ vois que ma protection, loin d'être utile à un „ Peuple qui m'eſt dévoué, lui devient funeſte. „ C'eſt pour lui un crime à vos yeux d'être aimé „ de Vénus. Mes larmes ſont inutiles. Je cède,

„ & puiſque je le ſers ſi mal auprès de vous, il
„ faut enfin l'abandonner ; il faut conſentir qu'il
„ périſſe par les mains des Nations Barbares.
„ Peut-être ſera-t-il mieux traité de vous, quand
„ je n'y prendrai plus aucun intérêt, puiſque
„ c'eſt moi ſeule. . . . . „ Ici la douleur ar-
rête ſa voix, & ſon viſage ſe couvre de pleurs.
Elle ſe tait un moment, comme malgré elle, &
s'efforce de pourſuivre. Mais Jupiter la prévient :
il ne peut réſiſter au pouvoir ſéduiſant de Vénus,
à ſa douleur touchante. Jamais la Déeſſe n'avait
paru plus belle. L'incarnat de ſes joues baignées
de larmes reſſemblait au coloris de la roſe em-
bellie par les pleurs de l'Aurore. Son Père lui ſou-
rit avec douceur, & jette ſur elle un de ces re-
gards qui rendent la ſérénité au Ciel, quand les
orages l'ont obſcurci. Il eſſuie les larmes de ſa
fille. Il l'embraſſe avec tendreſſe & preſſe ſon vi-
ſage contre le ſien. La Déeſſe redouble ſes ſan-
glots, ſemblable à un enfant qui pleure dans les
bras de ſa mère & paraît s'affliger encore davan-
tage au milieu des baiſers & des careſſes qu'on lui
prodigue. Jupiter pour la conſoler, lui dévoile
les ſecrets de l'avenir. Il ouvre à ſes yeux le
livre des deſtins, & lui parle en ces termes :

“ Ceſſe, ma chère fille de te livrer aux crain-
„ tes qui t'affligent. Ne crois pas que perſonne
„ ait ſur moi plus de pouvoir que toi. Tes
„ yeux règnent, quand ils répandent des lar-
„ mes. Sois tranquile ſur le ſort de tes Luſita-
„ niens. Les exploits de cette heureuſe Nation
„ dans les contrées de l'Orient l'emporteront
„ ſur ceux de la Grèce & de Rome. Que l'adroit

„ & éloquent Ulyſſe, échappé des chaînes de „ Calypſo, ait retrouvé ſon Itaque ; que le cou- „ rageux Anténor ait pénétré dans l'Illyrie, juſ- „ qu'aux ſources du Timave ; que le pieux „ Enée ait affronté les gouffres de Carybde & „ de Scylla ; tout ce qu'ont fait ces grands „ Hommes s'évanouit devant les entrepriſes du „ Peuple que tu protèges. Il fera connaître à „ l'ancien monde des mondes nouveaux. De „ puiſſantes fortereſſes, des murs imprenables „ s'éleveront ſous ſes mains. Les Turcs belli- „ queux & infatigables au travail céderont à ſes „ efforts. Les Monarques de l'Inde, aujourd'hui „ fiers & paiſibles, tomberont ſous le joug. „ Tu verras le Héros du Tage qui va chercher „ les rives de l'Indus à travers tant de dangers, „ régner ſur le vaſte Empire de Neptune. O pro- „ dige inouï ! ô mortels ſupérieurs à la nature & „ maîtres des élémens ! Tu verras la mer trem- „ bler & s'agiter dans le ſilence des vents, & „ les flots treſſaillir ſous leurs puiſſans domina- „ teurs (6). Tu verras ce pays qui aujourd'hui „ leur refuſe de l'eau, devenir pour eux un port „ commode & un abri ſûr & tranquille, où les „ Navigateurs venus d'Occident oublieront leurs „ fatigues & leurs travaux, & répareront leurs „ navires. Enfin toute cette côte, où l'on trame „ aujourd'hui leur perte, ſera bientôt réduite à „ la ſoumiſſion, & ſes Peuples reconnaiſſant „ qu'il eſt impoſſible de réſiſter aux Deſcendans „ de Luſus, conſentiront à payer le tribut à „ leurs vainqueurs.

„ Tu verras la mer Rouge captive, & le ſu-

„ perbe Ormus aſſujetti. Tu verras les remparts
„ de Diu, défendus deux fois par tes invincibles
„ Portugais, braver toutes les attaques du Mau-
„ re. C'eſt là que Mars lui-même ſera jaloux de
„ leur valeur, & que l'Infidèle expirant vomira
„ les imprécations de ſa rage impuiſſante
„ contre ſon Prophète qui l'aura trompé.

„ Tu verras Goa (7), enlevée aux Maures,
„ devenir le boulevard des Portugais & la ſou-
„ veraine de l'Orient. Célèbre par ſes triom-
„ phes, elle mettra un frein aux entrepriſes des
„ Nations Idolâtres. Tu verras Cananor défen-
„ due par un petit nombre de Luſitaniens, & la
„ puiſſante Calicut recevoir leur joug. Tu ver-
„ ras dans Cochin un Héros magnanime ſe ſigna-
„ ler par des actions telles que la voix des en-
„ fans d'Apollon n'en aura jamais célébrées de
„ plus glorieuſes. Jamais Mars n'aura verſé
„ plus de ſang & allumé plus de fureurs, non
„ pas même quand les torches ſanglantes de Bel-
„ lone embraſaient Leucate, le jour que l'heu-
„ reux Octave vainquit près d'Actium ce fameux
„ Romain, qui chargé des dépouilles de l'Eu-
„ phrate & du Nil s'était rendu l'eſclave d'une
„ femme perfide d'une beauté deshonorée. Tu
„ verras les flottes de l'Inde conſumées par les
„ feux lancés des vaiſſeaux Portugais, & la ſur-
„ face des mers éclairée au loin par les flammes
„ de ce vaſte incendie.

„ Tu verras la Cherſonèze d'Or (8) ſoumiſe
„ à la Couronne de Portugal, les Guerriers de
„ ce Pays pénétrer juſqu'à la Chine & juſqu'aux
„ extrémités les plus reculées de l'Archipel,

„ oriental, & régner enfin dans toute l'étendue
„ de l'Océan. Ainſi, ma chère fille, telle ſera
„ la gloire de tes Portugais, que depuis le
„ Gange juſqu'aux Colonnes d'Hercule, & de-
„ puis la mer du Nord juſqu'au Détroit de Ca-
„ dix, nul ne pourra leur diſputer la palme du
„ courage, quand même tous les Héros des ſiè-
„ cles paſſés, ſortant de leur tombe, réuni-
„ raient tous leurs triomphes pour les oppoſer
„ à la gloire du Portugal „.

A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il donne ordre au fils de Maïa de deſcendre ſur la terre, & de procurer aux Portugais un port ſûr & paiſible où leur flotte puiſſe entrer ſans crainte & ſe repoſer ſans dangers. Il défend que leur brave Capitaine reſte plus long-tems expoſé aux embûches des Habitans de Monbaſſa, & Mercure eſt chargé de lui indiquer en ſonge l'endroit où il pourra trouver plus de ſûreté. Mercure obéit. Il part d'un vol rapide, portant dans ſa main la baguette puiſſante (9) qui endort la paupière appeſantie des mortels fatigués, évoque les mânes de l'Erèbe & commande aux Tyrans des airs. Il arrive à Mélinde. La Renommée le ſuit, la Renommée qui prône les vertus & les exploits, & fait aimer ceux dont elle publie les louanges. Sa voix ſe fait entendre dans Mélinde, & inſpire aux Habitans le déſir de voir & de connaître ces hommes extraordinaires, dont elle a raconté les merveilles. De Mélinde, Mercure vole à Monbaſſa. Les Portugais s'arrêtaient encore ſur ces côtes dangereuſes, ſe confiant trop en leur courage, & ignorant que la bravoure doit toujours

craindre la perfidie. Le char étoilé de la Nuit avait déja parcouru la moitié de ſa carrière. L'Amiral épuiſé de veilles & d'inquiétudes goûtait la douceur paſſagère d'un moment de ſommeil. Mercure lui apparaît en ſonge : " Fuis, Luſita-
„ nien, lui dit-il, fuis les pièges qui t'environ-
„ nent. Les vents & le ciel te favoriſent. L'air
„ eſt ſerein, la mer tranquile. Tu trouveras ail-
„ leurs un Peuple plus hoſpitalier & un Roi
„ plus généreux. Ici l'hoſpitalité que tu trouve-
„ rais ſerait ſemblable à celle du cruel Diomède,
„ qui faiſait ſervir ſes malheureux hôtes de pâ-
„ ture à ſes monſtres domeſtiques, ou à celle de
„ l'infame Buſiris qui verſait leur ſang ſur des au-
„ tels impies. Hâte-toi; fuis des hommes perfides
„ & barbares. Tu trouveras plus loin, en ſui-
„ vant la côte, une terre plus favorable & des
„ hommes de meilleure foi. Tu recevras des ſe-
„ cours de leur Prince, & ſous les auſpices du
„ guide qu'il te donnera, tu pourras t'ouvrir la
„ route des Indes „.

Ainſi parla Mercure. Frappé de ce ſonge, Gama ſe réveille, & voit un rayon de lumière divine briller dans l'obſcurité. Il reconnaît la voix du Ciel qui l'avertit de ſes dangers. Il ſe prépare à obéir, & s'adreſſant au Pilote : " Livre, lui dit-
„ il, livre toutes tes voiles aux vents qui nous
„ appellent. Partons; c'eſt Dieu qui l'ordonne.
„ J'ai vu dans la nuit un Meſſager céleſte, & ſa
„ lumière marchera devant nous „. A ces mots tout ſe met en mouvement. Au même inſtant où on levait l'ancre, les Maures, cachés dans l'obſcurité, étaient venus couper les cables qui atta-

chaient les vaiſſeaux, ſe flattant de les voir bientôt ſe briſer contre les rochers qui bordaient la côte. Le départ des Portugais trompa leurs eſpérances. Un vent favorable pouſſe la flotte, qui d'un mouvement doux & ſûr fend les plaines humides. Les Matelots s'entretiennent de leurs travaux paſſés : car notre mémoire nous repréſente ſouvent les dangers que nous avons courus & dont nous ſommes échappés.

Le Soleil depuis le départ des Portugais recommençait pour la ſeconde fois ſa carrière, lorſque l'on apperçut deux vaiſſeaux qui venaient à pleines voiles. L'Amiral ne doutant pas qu'ils ne fuſſent montés par des Maures, fait tourner la proue vers eux. L'un des deux navires prend la fuite & va échouer ſur la côte. L'autre tombe entre les mains des Luſitaniens. Il était mal armé & ſon équipage peu nombreux. Il ſe rend ſans réſiſtance, & ſe confie à la clémence des Vainqueurs. Gama croyait y trouver le Pilote dont il avait beſoin. Mais aucun de ces Maures ne peut lui dire ſous quelle partie des cieux étaient ſituées les Indes. Tout ce qu'ils lui apprennent, c'eſt qu'il eſt proche de Mélinde, où il ne manquera pas de bons Pilotes. Ils vantent la généroſité du Monarque de cette contrée, ſa bonne-foi, ſa magnificence, ſon humanité. Gama les en croit d'autant plus volontiers, que leur récit s'accorde avec les avis de Mercure. Il pourſuit ſa route. On était alors dans la ſaiſon riante où le char de Phébus entre dans la conſtellation du raviſſeur d'Europe*,

* Le Taureau.

tandis que Flore renverse la corne d'Amalthée sur la terre embellie. C'était le jour qui rappelle la mémoire de ce jour où l'Auteur de la Nature se reposa du travail de la création. La flotte ornée de banderolles, en signe de réjouissance, était déja à la hauteur d'où l'on découvrait Mélinde. La bannière de pourpre déployée dans les airs, s'agite sous le souffle des vents. Les tambours, les timballes, les instrumens guerriers retentissent au loin. Les Portugais entrent dans la rade avec une pompe guerrière & l'appareil d'un triomphe. Toute la plage se couvre d'un Peuple qui porte sur le visage plus de douceur & d'humanité que ceux qu'on avait rencontrés jusqu'alors. La flotte mouille en leur présence. On attache les ancres & l'on dépèche au Roi un des Maures qu'on avait faits prisonniers. Ce prince déja prévenu en faveur des magnanimes Portugais, les presse d'entrer dans son port & de descendre à terre. Il leur offre tout ce que ses Etats peuvent fournir, & bientôt ses procédés généreux prouvent la candeur de ses paroles. Il fait porter sur la flotte ce qu'il y avait de plus beau dans ces contrées en fruits & en troupeaux. Gama, sensible à cette libéralité, lui envoie à son tour des présens de son Pays, des étoffes d'écarlate, & des ouvrages du plus beau corail, de cette plante merveilleuse, qui molle & flexible sous les eaux s'endurcit sous l'impression de l'air (10). L'Amiral ordonne à l'Envoyé chargé de ces présens de proposer au Roi de Mélinde un traité de paix, & fait prier ce Prince de l'excuser, s'il ne sort pas à l'instant de ses vaisseaux. L'Envoyé part sur

le champ, & admis à l'audience du Roi, il prononce cette harangue que Minerve lui inſpire.

« Puiſſant Monarque, qui règne par la juſtice
„ ſur un Peuple puiſſant, toi qui fais craindre
„ ton pouvoir & chérir tes loix, nous venons
„ avec confiance dans ton port, dont la force &
„ la ſûreté ſont connues de tout l'Orient, &
„ nous cherchons auprès de toi tous les ſecours
„ que nous devons attendre de ta bonté. Nous
„ ne ſommes point des brigands (11) avides de
„ pillage, qui cherchent à s'emparer par ſurpriſe
„ des pays faibles & ſans défenſe, y portent le
„ fer & le feu, & enlèvent les dépouilles des
„ Habitans. Nous venons de la ſuperbe Europe,
„ & nous allons par l'ordre de notre illuſtre Sou-
„ verain chercher les magnifiques contrées de
„ l'Inde. Quels ſont les hommes aſſez durs &
„ aſſez barbares (12), quelle eſt la race inhoſpi-
„ talière & ſauvage qui nous refuſerait un abri
„ dans ſes ports, & nous défendrait de toucher
„ le ſable de ſon rivage ? Quel crime avons-nous
„ commis ? quels complots pernicieux avons
„ nous formés ? que peut-on craindre de notre
„ petit nombre ? & pourquoi nous tendrait-on
„ des embûches pour nous détruire ? Nous eſ-
„ pérons, ô Roi clément ! trouver en toi des
„ diſpoſitions plus favorables & plus humaines.
„ Tu nous accueilleras comme Alcinoüs accueil-
„ lit le malheureux Ulyſſe. C'eſt par un ordre
„ exprès d'un Meſſager des Cieux que nous ſom-
„ mes venus ſur cette plage ; & puiſqu'il nous
„ envoie vers toi, ſon ordre eſt un témoignage

„ de tes vertus. Ne penſe pas, ô grand Roi! ſi
„ notre brave Capitaine n'eſt pas encore deſcen-
„ du ſur la rive pour ſe préſenter devant ton
„ Trône, qu'il entre aucune défiance dans ſon
„ cœur, ni qu'il te croie capable de le tromper
„ ou de vouloir lui nuire. Il ſe conforme en tout
„ aux ordres de ſon Souverain, qui lui a défen-
„ du de quitter ſes vaiſſeaux. Tu connais l'obéiſ-
„ ſance qu'un Sujet doit à ſon Maître, & puiſ-
„ que le Ciel t'a fait aſſeoir ſur le Trône, tu
„ n'exigeras pas que l'on bleſſe le reſpect dû à
„ la ſouveraine Puiſſance. Dans toute autre
„ choſe tu peux diſpoſer de lui & des ſiens,
„ & tant que les fleuves iront porter à l'Océan
„ le tribut de leurs ondes, la reconnaiſſance
„ de tes bienfaits reſtera gravée dans notre
„ ame. „

Tel fut le diſcours de l'Envoyé des Luſita-niens. Tous ceux qui entouraient le Roi de Mé-linde admirent la conſtance & le courage de ces hommes qui ont traverſé tant de mers. Le reſ-pect qu'ils ont pour les ordres de leur Prince & le zèle qu'ils font paraître pour ſon ſervice donnent à ces Peuples une haute idée de la puiſ-ſance & de la ſageſſe du Roi de Luſitanie. Celui de Mélinde jetta ſur l'Envoyé & ſur les ſiens un regard plein d'affection : „ Eloignez, dit-il, tou-
„ te défiance & toute crainte. Vos actions vous
„ aſſûrent l'eſtime de tous les juſtes apprécia-
„ teurs du mérite, & il ſuffit de ſuivre les loix
„ de l'équité pour s'abſtenir envers vous de tous
„ mauvais traitemens. Je ſuis fâché ſans doute
„ que votre Chef ne vienne pas avec tous les

„ ſiens s'aſſûrer par lui-même de la bonne vo-
„ lonté de mes Sujets & de la mienne. Mais je
„ ne puis qu'approuver les motifs de ſa con-
„ duite, & je n'exige pas qu'il contrevienne
„ aux ordres de ſon Roi pour ſatisfaire mes dé-
„ ſirs. Demain au retour de l'Aurore, j'irai ſur
„ mes almadies viſiter ſa flotte, que je ſuis im-
„ patient de voir; & ſi elle a ſouffert d'une lon-
„ gue navigation ou de la violence des vents,
„ on vous donnera ici tous les moyens de la
„ réparer, des pilotes, des munitions & des
„ vivres. „

Ainſi parla le Roi de Mélinde, & le jour étant ſur ſon déclin, l'Envoyé partit très-ſatisfait de ſon ambaſſade & rejoignit ſa flotte. A ſon retour tous les cœurs s'ouvrent à la joie. On veut célébrer dans la nuit même cet heureux événement. Le ſalpêtre enflammé lance dans les airs des rayons artificiels, dont la clarté fugitive imite la lumière tremblante des comètes. Le ciel, la terre & les ondes retentiſſent de l'éclat des bombes. Les Soldats mêlent leur voix au ſon des inſtrumens guerriers. On répond du rivage par les mêmes témoignages d'allégreſſe (13). Tout l'horiſon paraît en feu. Des roues embraſées tournent dans les airs, & la même fête eſt célébrée à la fois ſur les vaiſſeaux & ſur la rive.

Le jour naiſſant rappellait les hommes aux travaux. La mere de Memnon faiſait tomber de leurs paupières entr'ouvertes les pavots du ſommeil. Les ténèbres en ſe diſſipant ſemblaient ſe réſoudre en vapeurs humides qui ſe répandaient ſur les fleurs, lorſque le Roi de Mélinde monta

ſur

ſur une barque pour aller voir la flotte de Luſitanie. La côte était couverte d'une foule de Spectateurs qu'attirait la curioſité. Le cortège du Roi de Mélinde paraît tout brillant de pourpre, d'or & de ſoie. Au lieu de leurs zagayes & de leurs arcs recourbés, ils portent les branches du palmier dont on couronne les Vainqueurs. Une longue barque couverte d'étoffes de diverſes couleurs porte le Souverain accompagné des Nobles de ſa Cour. Le tiſſu de ſon turban de ſoie eſt entremêlé de fil d'or. Son manteau eſt d'un damas pourpre. Son cou eſt entouré d'un carcan d'or, dont le travail ſurpaſſe la matière. A ſa ceinture étincelle une dague enrichie de diamans, & le velours de ſa chauſſure eſt recouvert de perles éclatantes. Au-deſſus de ſa tête s'élève au bout d'une pique dorée un voile de ſoie porté par un des Seigneurs de ſa Cour, & qui le garantit des ardeurs du ſoleil. Des inſtrumens placés ſur la proue font entendre une muſique gaie, vive & biſarre.

Gama part de ſon côté ſur des barques pour aller recevoir le Roi de Mélinde, & ſon brillant cortège ne le cède en rien à celui du Monarque. L'éclat de l'or relève ſon habillement Eſpagnol. Un panache ſuperbe flotte ſur ſa tête. Les Chefs de ſa ſuite étalaient ſur leurs vêtemens une variété de couleurs qui reſſemblait à l'écharpe lumineuſe de la céleſte Iris. L'air retentiſſait du ſon des trompettes. Les banderolles flottaient dans les airs. Les cris d'allégreſſe pouſſés de tous côtés ſe confondaient avec le bruit des machines

guerrières. Le Roi de Mélinde entra dans la barque de l'Amiral & l'embraſſa. Le Portugais répondait à ſes civilités avec le reſpect dû à la dignité Royale. Le Prince l'obſervait avec une ſurpriſe mêlée de ſatisfaction, & ſemblait charmé de voir des Etrangers venus de ſi loin. Il lui renouvelle les offres généreuſes de tout ce que ſes Etats peuvent fournir. Il ajoute que la Renommée lui a déja fait connaître la Nation Portugaiſe, qu'il a entendu parler des guerres qu'elle a ſoutenues, & que l'Afrique a retenti du bruit des exploits de ce Peuple triomphant, lorſqu'il a conquis le Royaume des Heſpérides. Il s'étend même ſur les victoires des Portugais, & n'oublie rien de tout ce qu'il en a appris.

„ Généreux Monarque, répond Gama, toi „ qui daignes avoir pitié d'un Peuple accablé de „ maux & de fatigues, que le Tout-Puiſſant paie „ les bienfaits que nous recevons de toi, puiſ- „ qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de t'en offrir „ un autre prix. De tous les Princes de cette „ contrée tu es le ſeul qui ait daigné nous faire „ un accueil favorable. C'eſt chez toi ſeul que „ nous avons trouvé un aſyle & des ſecours, & „ tant que le ſoleil éclairera le monde, par-tout „ où je porterai mes pas, je publierai ta gloire „ & tes vertus. „

Pendant qu'il parlait, les Maures portés ſur leurs barques s'approchent des vaiſſeaux, en font le tour & les conſidèrent d'un regard curieux & ſurpris. Les foudres d'airain dont la flotte était armée, tonnaient à l'approche du Roi de Mélinde. Mais ce Prince fatigué d'un bruit au-

quel ſes oreilles n'étaient point accoutumées, & ne pouvant ſe défendre d'une ſorte de terreur, demanda qu'on le fît ceſſer. Il fit mettre ſon bateau à l'ancre pour s'entretenir plus à loiſir avec le brave Gama. Il ſe plaiſait à converſer avec lui, & l'interrogeait ſur les guerres du Portugal avec les Diſciples de Mahomet, ſur les Habitans du pays des Heſpérides, ſur leurs voiſins, ſur leur navigation. „ Enfin, dit-il, valeureux Ca-„ pitaine, expoſe-moi avec clarté quel eſt le „ climat de ton pays & la région du monde que „ tu habites. Raconte-moi l'origine de ta Nation „ & celle de ce puiſſant Royaume, & le ſuccès „ des guerres qu'il a eu à ſoutenir dans ſes „ commencemens. Inſtruis-moi des longs dé-„ tours que tu as parcourus ſur la mer, & qui „ t'ont mis à portée de connaître les mœurs „ des Nations de l'Afrique. Parle, & ne me „ refuſe pas le récit que je déſire. Le char de „ l'Aurore nous ramène une nouvelle journée. „ Le vent dort, les ondes ſont calmes. Le ſo-„ leil ne nous voit pas d'un regard ſi peu com-„ plaiſant (14), & nous n'avons pas un cœur „ ſi groſſier que tu puiſſe nous croire inſenſi-„ bles aux grandes actions. Si l'on ſe ſouvient „ avec étonnement de la guerre que les Géants „ déclarèrent aux Habitans de l'Olympe, & de „ l'audace de Théſée & de Pyrithoüs qui affron-„ tèrent le Royaume de la Nuit, on ne doit „ pas être moins étonné de votre courage, & „ l'Empire de Neptune n'eſt pas moins redou-„ table que l'Olympe & les Enfers. Eroſtrate „ eſt connu dans le monde pour avoir embraſé

„ le Temple de Diane, ouvrage du célèbre Cté-
„ ſiphon, & ſi des attentats inſenſés donnent
„ un nom fameux, l'immortalité appartient à
„ bien plus juſte titre aux grandes actions &
„ aux vertus. „

Fin du ſecond Chant.

NOTES

SUR LE SECOND CHANT.

Note 1.

IL *avait peint ſur un tableau la Colombe adorable qui repréſente l'Eſprit Divin. Elle plânait au-deſſus de la Vierge pure.* Cette fiction a un fondement hiſtorique. Les Portugais trouvèrent en effet dans l'ile de Montbaſſa quelques Chrétiens Abiſſins, dont la Religion était un mélange du Rit Grec & du Judaïſme, & qui avaient dans leurs maiſons un Autel & des Images Chrétiennes.

Note 2.

Vénus ſe place devant la proue du vaiſſeau Amiral. Le Traducteur de Camoëns, dont nous avons parlé, prétend que Vénus & les Néréïdes ſont des Vertus divines & humaines. Ce qu'on peut remarquer avec plus de fondement, c'eſt qu'en paſſant à l'Auteur ce mélange d'inventions mythologiques avec un ſujet Chrétien, on ne peut s'empêcher de trouver un morceau plein d'une imagination poétique.

Note 3.

Ainſi ces inſectes aquatiques qui furent jadis des Habitans de la Licie. Ce ſont des grenouilles. On ſait que ſelon la Fable une troupe de Payſans Liciens inſulta Latone qui voulait boire de l'eau dans un étang où ils coupaient du jonc. Ils lui dirent des injures & trou-

blèrent l'eau avec leurs pieds. La Déeſſe les changea en grenouilles. Au reſte, cette comparaiſon eſt une imitation de deux endroits du Dante que Camoëns a réunis.

Come le ranne innanzi a la nemica
Biſcia por l'acqua ſi deleguan'tutte
Fin che a la terra ciaſcuna s'abbica.

CHANT IX.

. . . .

E come a l'orlo de l'acqua d'un foſſo
Stan'li ranocchi pur col muſo fuori,
Si che celano i piedi, l'altro groſſo.

CHANT XXII.

Note 4.

Le Pilote qui avait conduit dans le piège les vaiſſeaux Portugais ſe dérobe auſſi par la fuite. Tout ceci eſt conforme à l'hiſtoire. Deux Pilotes envoyés de Monbaſſa, & qui étaient du complot avec le Roi de cette île pour faire périr les vaiſſeaux Portugais, ſe jettèrent dans la mer & regagnèrent le bord à la nage. Gama étonné fit mettre à la torture deux autres Maures qui étaient reſtés ſur la flotte, & ils avouèrent la trahiſon que méditaient les deux Pilotes qui n'avaient pris la fuite que dans la crainte d'être découverts.

Note 5.

A ſon aſpect les habitans de tous les mondes & de tous les cieux reſſentirent l'amour. Ce tableau charmant, plein de grace & de volupté, eſt digne du pinceau d'un grand Maître, & ce ſont ſans doute de pareilles beautés qui ont fait vivre l'Ouvrage dans la mémoire des hommes, malgré les défauts du plan & le peu d'art & d'intérêt du Poëme dont le ſujet ſemble heureux & fécond. Au ſur-

plus on a pu remarquer que le Poëte a fait du troisième ciel la demeure de Vénus, & du sixième, celle de Jupiter, par analogie avec le rang qu'occupent les noms de ces deux Divinités dans le systême planétaire.

Note 6.

Tu verras la mer trembler & s'agiter dans le silence des vents, & les flots tressaillir sous leurs puissans dominateurs. C'est une tradution historique, rapportée dans dans la troisième Décade de Barros. Lorsque Gama alla pour la seconde fois aux Indes avec le titre d'Amiral, il fut surpris par un calme près des côtes de Cambaye : puis tout-à-coup & sans aucune apparence de changement de tems, la mer parut agitée d'un mouvement extraordinaire, causé sans doute par un tremblement de terre. Gama vit les Matelots saisis de surprise & de frayeur. *Qu'appréhendez-vous*, leur dit-il, *ne voyez-vous pas que la mer tremble sous ses maîtres? elle reconnaît notre souveraineté.* C'est ainsi que dans tous les tems les hommes habiles ont tiré parti de l'ignorance du vulgaire. Les Portugais très-portés à croire aux prodiges, adoptèrent celui-ci d'autant plus avidement qu'il intéressait leur gloire, & un Historien qui l'aurait révoqué en doute, aurait été fort mal venu de ses Concitoyens.

Note 7.

Tu verras Goa enlevée aux Maures. C'est aujourd'hui, comme on le sait, le centre de la domination Portugaise, & le faible reste de cette vaste puissance qu'ils ont eue dans les Indes pendant un siécle.

Note 8.

La Chersonnèze d'or. C'est la presqu'île de Malaca, dans l'Océan oriental : elle est riche en mines d'or, & c'est-là l'origine de son surnom. Albukerque s'en rendit

maître l'an 1511. Les Hollandais l'ont enlevée aux Portugais en 1640. Au ſurplus ce diſcours de Vénus à Jupiter pour implorer ſon ſecours en faveur des Portugais, & la réponſe du Dieu qui prédit leur grandeur future, ſont des imitations de Virgile. Vénus, dans le premier Livre de l'Enéïde, fait la même démarche en faveur des Troyens, & Jupiter lui répond de même, en lui faiſant voir dans l'avenir leur puiſſance & leurs exploits.

Note 9.

Mercure obéit. Il part d'un vol rapide, portant dans ſa main la baguette puiſſante. Autre imitation de Virgile. Mercure va de même diſpoſer la Reine de Carthage en faveur des Troyens. Les détails ſont empruntés du quatrième Livre de l'Enéïde.

> *Tum virgam capit : hâc animas ille evocat Orco*
> *Pallentes, alias ſub triſtia tartara mittit ;*
> *Dat ſomnos adimitque, & lumina morte reſignat.*
>
> VIRG.

Note 10.

Du Corail, plante merveilleuſe qui, molle & flexible ſous les eaux, s'endurcit ſous l'impreſſion de l'air. Cette obſervation des Naturaliſtes eſt exprimée dans ces deux vers d'Ovide.

> *Sic & coralium, quo primum contigit auras,*
> *Tempore dureſcit, mollis fuit herba ſub undis.*

Note 11.

Nous ne ſommes point des brigands avides de pillage.

> *Non nos aut ferro Libycos populare Penates.*
> *Venimus, aut raptas ad littora vertere prædas.*
>
> VIRG.

Note 12.

Quels sont les hommes assez durs & assez barbares?

Quod genus hoc hominum? quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? Hospitio prohibemur arenæ:
Bella cient, primâque vetant consistere terrâ.

VIRG.

Note 13.

On répond du rivage par les mêmes témoignages d'allégresse. Il paraît que les Maures & les Indiens, ainsi que les Chinois, ont connu de bonne heure l'usage de la poudre inflammable, mais ne s'en servaient que dans des fêtes & dans des réjouissances publiques. Ce que dit ici Camoëns, servirait à confirmer cette opinion. On voit que les Peuples de Mélinde imitent les feux d'artifices des Portugais, & que leur Roi paraît surpris & épouvanté du bruit du canon. Quoi qu'il en soit, on voit dans les Historiens Portugais que peu de tems après l'arrivée des Européens dans les Indes, les Peuples de Malabar avaient de l'artillerie dans leurs armées. Mais ils s'en servaient si mal, qu'ils préféraient l'usage des fleches, & c'est la principale cause de l'étonnante supériorité d'un petit nombre de Portugais sur des multitudes d'Indiens. En général, la science meurtrière de l'artillerie n'a été perfectionnée que dans notre Occident, parce qu'elle tient à des connaissances mathématiques beaucoup plus cultivées parmi nous que chez les Orientaux. D'ailleurs les guerres continuelles entre des Peuples à-peu-près égaux en lumières & en puissance, ont dû produire beaucoup d'émulation & de progrès dans les études militaires. L'activité Européenne a dû les avancer beaucoup, & l'indolence Asiatique les a retardées. Quand le Mogol combattit avec un million d'hommes contre Thamas-Koulikan, il traînait à sa suite une prodigieuse quantité de canons énormes qui le défendirent fort-mal. Les Turcs, plus voisins de nous & accoutu-

més à nous combattre, n'ont fait que des progrès très-lents dans cette partie de l'Art Militaire. Ils ont été très-long-tems à se servir de très-grosses pièces d'artillerie, & de boulets de pierre d'une pesanteur excessive qui n'avaient aucun effet. Il a fallu que des Canonniers & des Ingénieurs d'Europe leur donnassent quelques leçons dont ils commencent à profiter.

Note 14.

Le Soleil ne nous voit pas d'un regard si peu complaisant, & nous n'avons pas un cœur si grossier.

Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni ;
Nec tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe.

VIRG.

FIN des Notes du second Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Gama commence son récit devant le Roi de Mélinde. Description de l'Europe. Origine des Rois de Portugal. Leur accroissement & leurs conquêtes sur les Maures. Apparition de Jésus-Christ au Roi Alphonse. Aventure de la malheureuse Inès.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT TROISIEME.

REDIS-MOI maintenant, ô Calliope! les grandes choſes que l'illûſtre Amiral raconta devant le Roi de Mélinde. Daigne mettre dans la bouche d'un mortel qui t'aime, les accens de ta voix divine faits pour l'immortalité. Qu'ainſi le Père du jour & des beaux arts ne te donne jamais de rivale, & que jamais Daphné, Clitie ou Leucothoé n'effacent de ſon cœur, ô belle Déeſſe! l'amour qu'il a pour toi. Sois-moi propice, ô Nymphe! en faveur de la Nation Luſitanienne. Fais voir à l'univers que les eaux d'Aganippe peuvent découler des ſources du Tage. Abandonne les ſommets du Pinde pour le fleuve ſacré de Lisbonne: car Apollon vient y baigner quelquefois ſa chevelure dorée. Exauce-moi, Muſe, ou je croirai que tu as quelque crainte que les chants du fils de tes amours, de ton cher Orphée, ne ſoient ſurpaſſés par les miens.

On attendait en ſilence que Gama commençât ſon récit. Il prit la parole avec une contenance

assûrée. Vous m'ordonnez, dit-il, puissant Roi, de vous raconter l'origine de ma Nation ; vous voulez que je parle de la gloire de ma Patrie. C'est flatter le cœur d'un Citoyen. Je ne crains pas que mon intérêt me rende suspect à vos yeux, & je veux vous obéir en tout. Je ne dirai rien qui ne soit appuyé sur des témoignages irréprochables ; content si le récit que j'ai à faire ne lasse point votre attention, & ne blesse en rien la vérité. Mais avant de vous entretenir de nos guerres, je dois vous faire connaître la partie du monde que nous habitons.

Entre les feux de ce Tropique, à qui l'étoile du Cancer a donné son nom, & les glaces de la Zône Boréale, s'étend sous un ciel tempéré la superbe Europe, qu'environne au Couchant & au Nord l'orageux Océan, & que borne au Midi la mer qui baigne les colonnes d'Alcide. Du côté où le soleil se lève, elle confine à l'Asie, dont elle est séparée par le tortueux Tanaïs, qui descendu des monts Riphées, va se perdre dans les Palus Méotides, & par la mer soumise autrefois aux Grecs, où le Navigateur cherche en vain sur les côtes les restes de la fameuse Troye. Du côté le plus voisin du Pôle, s'élèvent les montagnes Hyperboréennes, où la nature languit sous l'empire destructeur des Enfans d'Eole. C'est là que viennent expirer les rayons du jour sur des sommets couverts de neige & sur une mer glacée. Là sont situées la froide Laponie, la Norvège inculte & l'île guerrière de Scandinavie, encore enorgueillie des victoires que ses enfans remportèrent autrefois dans les campagnes Italiques. Là, tant que le souffle des hi-

vers n'enchaîne pas le cours des ondes, le Pruſſien, le Suédois, le Danois, naviguent ſur un bras de l'Océan Sarmatique. Entre cette mer & le Tanaïs, habitent pluſieurs grandes Nations, telles que les Ruſſes, les Peuples de Moſcou, les Livoniens, nommés autrefois Sarmates. Là les Marcomans vivent dans les forêts d'Ercinie; & les Bohémiens, les Saxons, les Pannoniens, tous ſoumis à l'Aigle Germanique, cultivent les contrées qu'arroſent le Rhin, le Danube, l'Ems & l'Elbe. Entre l'Iſter & le détroit d'Hellé ſont les robuſtes & courageux Habitans de la Thrace, pays cher à Mars, où l'Ottoman impérieux domine ſur le Rodope & ſur l'Hémus, & foule dans Byſance le Trône de Conſtantin. Vous trouvez auprès la Macédoine baignée par les froides eaux de l'Axius, la contrée à jamais célèbre, la patrie de l'éloquence, de la liberté & du génie, le berceau des Arts, la Grèce vénérable, auſſi renommée dans le monde par les monumens de l'eſprit que par les trophées militaires! Viennent enſuite les Dalmates; & dans le Golfe où pénétra Anténor, échappé des ruines de Troye, naît du milieu des eaux l'orgueilleuſe Veniſe, ſi faible dans ſa naiſſance & devenue ſi puiſſante. Une langue de terre s'avance dans les flots; c'eſt l'Italie qui a porté les Vainqueurs du monde & produit tant de Héros. D'un côté le Royaume de Neptune lui ſert de rempart, & de l'autre, elle eſt coupée vers le milieu par les monts Appennins. Autrefois théatre des fureurs de Bellone, elle eſt aujourd'hui ſoumiſe au Sceptre pacifique du Pontife & du Père des Chrétiens. A l'Italie touche la Gaule qui garde encore le ſouvenir

des triomphes de Céſar ; la Gaule arroſée par la Seine & le Rhône, & où la Garonne & le Rhin ſe creuſent un lit profond. Près de-là s'élèvent les montagnes où la Nymphe Pirène (1) fut enſevelie par Hercule ; montagnes autrefois embraſées, d'où coulaient, ſi l'on en croit des traditions antiques, des rivières d'or & d'argent. C'eſt de-là que l'on découvre la Noble Eſpagne qui ſemble la Capitale de l'Europe. Sa gloire & ſa puiſſance ont éprouvé des nombreuſes révolutions ; mais jamais la fortune ne pourra la renverſer, à moins qu'elle n'arrache la valeur & la hardieſſe des cœurs guerriers que produit cette contrée. L'Eſpagne s'avançant en pointe vers l'Afrique Tingitane, ſemble vouloir fermer le détroit qui fut le dernier travail d'Alcide. Elle nourrit dans ſon ſein pluſieurs Nations voiſines de l'Océan, toutes rivales en nobleſſe & en valeur, & qui toutes produiſent leurs titres de préférence. On y trouve le Tarragonais qui s'eſt illuſtré par la conquête de l'inquiète Parténope (2) ; le Navarrais & l'Aſturien qui réſiſtèrent aux efforts & à la puiſſance des Maures ; le Galicien ruſé, le reſpectable Caſtillan reſtaurateur & maître de l'Eſpagne, les Peuples de la Bétique, de Léon & de Grenade. Enfin paraît, comme le ſommet de l'Europe, le Royaume Luſitanien, où la terre finit & la mer commence, & qui voit le Soleil deſcendre dans l'Océan. Le Ciel a permis qu'il ait chaſſé de ſon ſein le Maure oppreſſeur, & depuis il a porté ſa vengeance ſur les rives brûlantes de l'Afrique. C'eſt là mon heureuſe & chère Patrie. Là j'eſpère finir mes jours, s'il m'eſt donné par les décrets du Ciel

de

de la revoir encore après avoir consommé le grand ouvrage que j'ai entrepris pour elle. Cette contrée chérie tire son nom de Lusus ou Lisas, enfant ou compagnon de l'ancien Bacchus, & l'un des premiers Habitans du pays. Elle donna le jour à ce Pasteur mémorable (3), à ce grand Viriatus qui justifia son nom par sa force & son courage, & dont la renommée durera autant que la mémoire de Rome qu'il combattit. Je dois vous dîre maintenant comment le Tems & la Victoire ont fait de la Lusitanie un Royaume puissant & illustre.

Un Roi d'Espagne nommé Alphonse, redoutable ennemi des Maures, s'était rendu fameux par les triomphes qu'il avait remportés sur ces perfides ennemis. Sa main victorieuse en avait moissonné une multitude, & avait arraché à leur domination une grande étendue de pays. Sa renommée s'étendait depuis les rochers de Calpé jusqu'au sommet du Taurus. Une foule de jeunes Guerriers encore plus enflammés du zèle de la Religion que de l'amour de la gloire, & brûlans de se signaler sous les enseignes de ce Héros, abandonnèrent leur patrie pour venir sous ses ordres faire l'apprentissage de la guerre. Ils partagèrent l'honneur de ses exploits, & le Monarque reconnaissant voulut leur donner une digne récompense de leurs services. Parmi eux était Henri (4), second fils d'un Roi de Hongrie. Alphonse le créa Comte de Portugal, pays qui n'avait pas encore dans le monde l'éclat qu'il s'est acquis dans la suite. Le Roi d'Espagne joignit à ce don la main de la Princesse Thérese sa fille, & le Comte Henri prit avec elle possession de ses

nouveaux Domaines. Il l'aggrandit par ses victoires sur les Peuples descendans d'Ismaël. Dieu couronna ses exploits en lui donnant un fils capable de les égaler. Henri revenait des bords du Jourdain, où il avait suivi les drapeaux du magnanime Godefroi devant les remparts de Jérusalem, lorsque la mort étendit sur lui sa faux inéxorable. Son fils n'était pas encore sorti de l'enfance, & la cruelle marâtre, avide de son héritage, & formant les nœuds coupables d'un second hyménée, s'empara de la souveraineté d'un Pays qu'elle prétendait être sa dot, & deshérita le malheureux Orphelin. Cependant le jeune Alphonse (car il avait pris le nom de son illustre aïeul) dépouillé par sa mère & persécuté par un tyran, nourrissait dans son cœur des projets de vengeance. Le moment arriva de les exécuter. Les champs de Guimaraëns furent le théatre de la guerre civile, de cette guerre impie où une mère dénaturée voulait ravir l'héritage de son fils. En vain l'amour maternel, en vain la voix de Dieu & de la Justice soulèvent les remords dans son cœur. Malheureuse ! l'ambition l'emporte, & une passion impure l'égare & l'entraîne. Cruelle Progné, perfide épouse de Jason, qui avez trempé vos mains dans le sang de vos enfans ; & toi, Scylla, qui as plongé la tienne dans le sein de ton père, vous trouvez dans Thèrèse une rivale barbare, une imitatrice de vos forfaits ! Mais enfin l'innocence triomphe. Le Prince est vainqueur, & le Portugal se range sous son obéissance. Hélas ! aveuglé par la colère, il charge sa mère de liens ; il usurpe sur Dieu le droit de la punir, & Dieu ne tarde pas à la venger, tant il prend soin

de conserver les droits que les parens, quoiqu'ils aient fait, conservent sur ceux qui leur doivent le jour. Le Roi de Castille prend les armes pour défendre la Princesse sa fille (5). Le Lusitanien, quoiqu'inférieur en forces, triomphe de la multitude, & le Castillan vaincu se hâte de réparer sa défaite. Bientôt une nombreuse armée revient assiéger Henri dans Guimaraëns. Le courage devient inutile contre la puissance, & le Prince était perdu, s'il ne s'était trouvé un sujet dont la fidélité le sauva. Egaz-Moniz voyant qu'il ne reste plus à son Souverain aucun moyen de défense, va trouver le Monarque Castillan, & lui promet que s'il veut lever le siège, le Comte Henri se reconnaîtra son vassal. Sur sa parole, le Castillan s'éloigne. Henri est délivré. Mais lorsqu'il apprend à quel prix, sa fierté n'y peut consentir. Le terme prescrit arrive, où le Roi de Castille doit recevoir son hommage & ses sermens. Egaz ne peut supporter le reproche & la honte d'en avoir imposé au Castillan qui se fiait à sa parole. Il se résout à donner sa vie en expiation. Il part avec sa femme & ses enfans pour s'offrir avec eux en sacrifice. Ils se présentent pieds nuds devant le Monarque Castillan, & dans un état plus fait pour exciter la pitié que la colère. " Vengez-vous, lui dit Egaz, punissez-
„ moi de ma téméraire confiance. Je vous ap-
„ porte ma tête. Ma femme & mes enfans n'ont
„ point partagé ma faute. Mais vous pouvez
„ disposer de leur vie, s'il est possible que le
„ sang de ces victimes vous tienne lieu de ce que
„ je vous ai promis, & si la mort de l'innocent
„ est un tribut qui puisse plaire à un grand

„ cœur „. Semblable à un criminel condamné, qui la tête ſur le billot, ſemble avoir à moitié perdu la vie, & ſous le glaive de l'Exécuteur attend le coup fatal qui doit achever ſa mort, Egaz, prêt à ſubir ſon ſort, attendait que le Prince l'eût prononcé. Mais ſon courage & ſa généroſité touchèrent le Monarque, & le courroux fit place à la clémence. Fidélité vraiment admirable, & digne d'être comparée à ce prodige de l'antiquité, au zèle de ce magnanime Zopire (7), de qui Darius diſait qu'un ſeul Sujet tel que lui, valait mieux pour ſon Maître que vingt Babylones.

Cependant le Prince Alphonſe délivré du danger tourne ſes armes contre les Maures qui habitaient au-delà du Tage. Ses drapeaux ſont déployés dans la plaine d'Origue; il y aſſied ſon camp faible & peu nombreux, mais défendu par des Héros. Sa confiance eſt dans le Dieu qu'il ſert & qui le conduit. Il ne ſe cache pas le danger. Il voit la diſproportion des forces, & cent Maures contre un Chrétien. Les ennemis ſont commandés par cinq Rois. Iſmar eſt le plus puiſſant; mais tous ont une grande expérience de la guerre. Ils mènent ſur leurs pas de belliqueuſes Amazones (8), dignes rivales des Guerrières du Termodon, & de cette courageuſe Penthéſilée, qui vint combattre les Grecs ſur les rives du Scamandre. La lumière du jour faiſait pâlir les étoiles, lorſque le divin Fils de Marie ſe montra tout-à-coup aux yeux d'Alphonſe, ſur la croix dont l'image brillait au milieu des étendarts du Portugal. Le Prince embraſé d'un feu céleſte, adore l'Homme-Dieu qui

lui apparaît, & s'écrie : Montrez-vous, Seigneur, montrez-vous aux Infidèles. C'eſt à eux qu'il faut vous manifeſter & non à moi qui crois tout ce que vous pouvez. A la vue de ce miracle (9), les troupes Portugaiſes enflammées d'ardeur proclament Alphonſe pour leur Roi, & couronnent en lui l'objet de leur amour & de leur admiration. Leurs cris ſe font entendre de l'armée ennemie, & mille voix élevées juſqu'aux cieux répétent : *Vive*, *vive*, *Alphonſe*, *le grand Alphonſe*, *Roi de Portugal* !

Tel qu'un dogue furieux excité par les cris des chaſſeurs, & lancé ſur une montagne contre un taureau ſauvage qui ſe confie dans la force de ſes cornes redoutables, l'attaque, le preſſe, le mord, & s'attache tantôt à ſon oreille, tantôt à ſon flanc, montrant plus de légèreté que de vigueur, juſqu'à ce qu'enfin l'animal féroce tombe le cou briſé & perde la vie avec ſon ſang : tel le nouveau Roi de Luſitanie, plein d'amour pour ſon Peuple & de confiance dans ſon Dieu, fond avec les ſiens ſur les Barbares qui ne l'attendaient pas. L'air retentit de cris confus. On ſonne la charge. Les Maures ſe mettent en mouvement, ſaiſiſſent leurs arcs & leurs lances. Le ſon des trompettes & des inſtrumens de guerres imite le bruit de la foudre. Quand le feu pétillant qui brûle les chaumes d'une campagne aride eſt porté par le ſouffle de Borée ſur une antique forêt qu'il dévore à grand bruit, une famille ruſtique qui goûtait dans ſa cabane un ſommeil paiſible, réveillée par l'embraſement, s'enfuit épouvantée, emportant au prochain village les meubles de ſon indigence. Ainſi le Maure éton-

né d'une attaque imprévue, s'avance aveuglément au combat. Les lances Portugaiſes enfoncent ſa cavalerie & la renverſent; les uns tombent demi-morts, les autres invoquent leur Prophète. Les courſiers belliqueux courent de tous côtés. On ſe porte des coups terribles. On ſe pouſſe, on ſe preſſe au milieu des horreurs du carnage. Le Luſitanien d'un bras vigoureux perce les cuiraſſes, fend les caſques, briſe les cottes de maille. Les têtes ſéparées de leur tronc couvrent la plaine enſanglantée. On marche ſur les membres mutilés & palpitans. La terre eſt jonchée de cadavres, & la mort pâle & hideuſe ſe montre & ſe multiplie ſous toutes les formes. Les Infidèles cèdent enfin & prennent la fuite. Ils tombent de toutes parts dans des ruiſſeaux de ſang. Le Portugais vainqueur amaſſe des richeſſes immenſes, & élève des trophées ſur le champ de bataille. Alphonſe y demeura trois jours, & voulant éterniſer la mémoire de ſon triomphe, il fit graver ſur l'argent de ſes armes cinq écuſſons d'azur, emblême des cinq Rois vaincus. Bientôt il ſaiſit les fruits de ſa victoire. Il s'empare de Liria, d'Arronchez & de Santarein, où le Tage ſe plaît à rouler ſes eaux. Il joint à ces conquêtes Mafra, & cette ville charmante, ſituée ſur la montagne de la Lune (10), Sintra, qui voit les Naïades chercher dans la fraîcheur de ſes fontaines un remède aux ardeurs de l'amour. Et toi, Liſbonne, ſouveraine du monde, ouvrage immortel de l'éloquent Ulyſſe (11), toi à qui la mer obéit, tu te rends toi-même aux armes Portugaiſes. Le Ciel envoie contre toi au ſecours des Luſitaniens une flotte

puiſſante partie des régions boréales pour aller combattre les Sarrazins. Les Guerriers d'Albion & de la Bretagne conduits dans l'embouchure du Tage, ſe joignent au grand Alphonſe, dont la réputation eſt parvenue juſqu'à eux, & mettent le ſiège devant la Ville d'Ulyſſe. La lune a renouvellé cinq fois ſon cercle lumineux, depuis que Lisbonne réſiſte à ces fiers Aſſiégeans, & oppoſe à une attaque terrible une défenſe intrépide. Elle ſuccombe enfin, & emportée d'aſſaut, elle devient la proie des Vainqueurs. Elle ſuccombe cette Ville indomptable, qui n'avait pas été renverſée par le torrent impétueux de ces Barbares du Nord, qui donnèrent des noms Vandales aux terres arroſées par le Bétis (12). Quand Lisbonne a cédé, quels remparts réſiſteront à la valeur d'Alphonſe? Bientôt toute l'Eſtramadure eſt rangée ſous ſes loix. Ils ſoumettent Obidos, Torrès, Védras, Alenquer renommée par la fraîcheur de ſes ſources murmurantes qui jailliſſent entre des rochers & roulent leurs eaux ſur un lit de cailloux. Et vous campagnes fertiles arroſées par le Tage, déſormais vos moiſſons augmenteront les richeſſes d'Alphonſe. Les Villes qui vous couvrent lui ont déja ouvert leurs portes & préſenté leurs clefs. Tu n'enleveras plus, ô Maure! les tréſors de ces belles contrées. Elvès, Serpa, Moura, Alcazer, ſe rendent au Vainqueur. Le vaillant Giralde ſoumet au pouvoir de ſon Roi cette Ville antique, autrefois l'aſyle de Sertorius, Evora, qui conſerve encore de pompeux monumens de l'induſtrie romaine (13). C'eſt là que des eaux argentines, conduites ſous cent arcades, s'élèvent dans les airs, & roulant ſur le marbre & le por-

phyre, viennent abreuver les Habitans. L'infatigable Alphonſe, ennemi du repos, & amoureux de la gloire qui étend notre durée au-delà des bornes de notre vie, ſe venge de la perte de Francoſe ſur la Ville de Béja, qu'il livre à la fureur du Soldat victorieux. Palmella & la poiſſonneuſe Cyzimbre tombent en ſa puiſſance. C'eſt auprès de Cyzimbre que la fortune, qui ne ceſſe de le ſeconder, amène une puiſſante armée des enfans d'Agar, qui ſe flattant de ſecourir la Ville, payèrent chèrement leur inutile entrepriſe. C'était le puiſſant Roi de Badajox qui marchait à la tête d'une multitude de Soldats aguerris & couverts d'or. Il paſſait plein de confiance au pied des montagnes, ſe croyant encore loin de tout danger. Mais tel qu'un taureau jaloux, dès qu'il entend marcher dans les pâturages dont il eſt maître, s'élance ſur l'imprudent Voyageur qui ne s'en défie pas; tel Alphonſe paraiſſant tout-à-coup, fond ſur les troupes ennemies, y porte le déſordre & l'épouvante, frappe, tue tout ce qu'il rencontre. Le Roi Maure s'enfuit, trop heureux de ſauver ſa vie aux dépens de ſa gloire, & toute ſon armée ſaiſie d'une terreur aveugle accompagne ſa fuite. Un eſcadron de ſoixante hommes, (qui le croirait!) remporte cette grande victoire. Alphonſe ne veut pas en perdre le fruit. Il conduit devant Badajox ſes troupes encouragées par tant de ſuccès & devenues invincibles ſous ſes ordres. L'art & la valeur dirigent le ſiège, & bientôt la Ville eſt au nombre de ſes conquêtes.

La bonté du Tout-puiſſant diffère quelquefois la punition d'une faute, ſoit pour laiſſer au coupable le tems du repentir, ſoit par des vues ſe-

crettes qu'il n'eſt pas permis à l'homme de pénétrer. Il avait garanti juſqu'alors le magnanime Alphonſe des dangers où il s'expoſait. Mais enfin les cris de ſa mère (14), toujours retenue dans les fers par les ordres de ſon fils, montèrent juſqu'au Trône de Dieu, & la malédiction qu'elle avait prononcée devait avoir ſon effet. Il eſt aſſiégé dans Badajox par les Peuples de Léon qui réclament leurs droits ſur cette conquête; & ſortant des remparts pour aller combattre, il eſt pouſſé par la fougue de ſon courſier contre les ferrures dont les portes ſont armées. Il ſe briſe une jambe; & ſon ardeur n'en eſt pas rallentie. Mais le Ciel ne le protégeait plus. Il tombe entre les mains de ſes ennemis. O Pompée! ſi l'impitoyable Néméſis ordonne que ton beau-père emporte ſur toi une indigne victoire, ſi les lauriers que tu as cueillis ſur les bords du Phaſe & dans les campagnes brûlantes de Syéne, ſi tes aigles victorieuſes portées dans l'opulente Arabie, dans la fabuleuſe Colchide, dans la Judée adoratrice d'un ſeul Dieu, chez les féroces Habitans de Cilicie & dans les vaſtes campagnes que baignent le Tigre & l'Euphrate, ſi tant de victoires qui ont fait voler ton nom du mont Atlas aux rochers de la Scythie, n'ont pu détourner de toi le revers qui t'attendait à Pharſale; ne rougis plus de ta défaite: ſi tu es vaincu par ton beau-père, l'invincible Alphonſe eſt vaincu par ſon gendre. Regarde ſa diſgrace, & pardonne la tienne aux deſtins.

Cependant la Juſtice Divine met des bornes au châtiment. Le Roi qu'elle a puni retourne dans ſes Etats. Il repouſſe dans Santarein les attaques

impuiſſantes du Maure. Il charge ſon digne fils, le jeune Sanche, de les pourſuivre dans leurs poſſeſſions au-delà du Tage. Plein d'ardeur & de courage, le Prince rougit du ſang infidèle les eaux du fleuve qui lave les murs de Séville. Il court à une autre victoire & les Sarrazins mordent la pouſſière ſous les remparts de Béja. Indignés de tant de pertes, ils raſſemblent leurs forces pour aſſûrer leur vengeance, Le Miramolin appelle ſous ſes enſeignes les Habitans du mont Atlas qui ſoutient la voûte des cieux, ceux du promontoire d'Ampéluſe (15) & les Peuples de Tanger qui fut jadis la demeure d'Antée (16). Ceux d'Abyla quittent leurs rochers au ſon de la trompette Maure qui retentit dans toute l'étendue de l'ancien Empire de Juba. Suivi de cette multitude & ſecondé de treize Rois ſes Vaſſaux, le Miramolin fond ſur le Portugal, portant le ravage & la mort partout où il ne trouve point de réſiſtance. Il aſſiège le jeune Sanche dans les murs de Santarein. Il multiplie les attaques & les aſſauts. Tous les ſtratagêmes de guerre ſont employés; toutes les machines de Bellone ſont miſes en œuvre. L'horrible baliſte ébranle les murs. L'impétueux bélier les ſappe, les mines en préparent la chûte. L'intrépide Sanche réſiſte à tout. Son père, que les travaux & les années enchaînaient dans un repos involontaire, était alors dans la Ville de Conimbre, entourée de vertes prairies qu'arroſe le Mondégo. La Renommée lui apprend le danger où eſt ſon fils. A cette nouvelle ſa vieilleſſe ſe ranime encore. Il marche au ſecours du Prince. Sous deux Chefs ſi grands, la valeur des Portugais ne trouve plus rien qui l'arrête. Les Maures ſont mis en

déroute, & la campagne eſt couverte au loin de turbans, de chevaux, de tous les débris de la puiſſance infidèle, devenus le butin des Portugais. La Luſitanie eſt délivrée de tant d'ennemis. Mais le Miramolin ne peut les ſuivre. La mort l'arrête, & les Deſtins avaient décidé que ſes cendres demeureraient parmi nous. Le Portugal élève au Ciel un cantique d'allégreſſe & de reconnoiſſance : car la gloire de tant de triomphes ne pouvait appartenir qu'au Dieu des Armées.

Le grand âge vainquit enfin celui qui avait tant de fois vaincu. La pâle maladie toucha de ſes mains glacées le corps affaibli du grand Alphonſe. Il ſuccomba au poids de ſes années, & les cheveux blancs de ſa vieilleſſe glorieuſe deſcendirent au tombeau. Le cri de la douleur s'entendit ſur les montagnes. Les promontoires ſe couvrirent de deuil. Les larmes groſſirent les ſources qui fécondaient les campagnes, & le nom d'Alphonſe fut répété par un écho lamentable juſqu'aux extrêmités de la Luſitanie.

Sanche, qui marchant ſur les traces de ſon père, avait fait plus d'une fois ſentir ſa valeur aux enfans d'Iſmaël, & ſur les bords du Bétis, & ſous les remparts de Béja, Sanche ne parut que plus animé à ſuivre ſes exemples, lorſqu'il eut hérité de ſa couronne. Il alla mettre le ſiège devant Sylves, ſecondé des troupes d'une flotte Germanique (17) qu'il ſemblait que le Ciel envoyât à ſon ſecours. Sous les ordres de Frédéric, elle portait une puiſſante armée qui devait ſecourir la Ville Sainte & venger la défaite de Luſignan, de ce Héros malheureux que le Ciel parut abandonner, lorſque preſſé par la ſoif il fut obligé de ſe remet-

tre au pouvoir de Saladin. Frédéric avait été poussé par les vents contraires sur les côtes de Lusitanie, & il employa au service de Sanche des armes destinées contre les Infidèles. Sylves fut prise comme l'avait été Lisbonne, & c'est ainsi que les Portugais triomphèrent deux fois par les secours des Germains.

En humiliant d'une main les Sectateurs de Mahomet, il terrassait de l'autre les Peuples de Léon, toujours rivaux de sa puissance. Il réduisait sous le joug la superbe Tuy. Mais au milieu de ces conquêtes, la mort l'enleva avant le tems. Son fils Alphonse Second se couvrit de gloire en réunissant à sa Couronne Alcazer, reprise peu auparavant par les Sarrazins. Sanche lui succéda, Prince indolent & efféminé, dont les Favoris gouvernaient à leur gré la faiblesse. Cet indigne Roi fut privé du Trône, non qu'il eût imité les débauches abominables & les caprices inhumains de Néron, ni les voluptés de Sardanapale, ni les cruautés recherchées de Phalaris. Mais un Royaume accoutumé à n'avoir que des Héros pour Maîtres, ne voulait obéir qu'à un Monarque supérieur aux autres Rois. Le Comte de Boulogne fut choisi pour gouverner à sa place, & fut proclamé Roi, lorsque Sanche eut terminé une vie consacrée à l'oisiveté. Ce prince, qui régna sous le nom d'Alphonse III, ne songea qu'à s'agrandir. Son courage se trouvait gêné dans ses étroites possessions. Il chasse les Maures du pays des Algarves qui lui avait été donné en dot. C'est par lui que la Lusitanie délivrée de ses éternels ennemis, se vit enfin libre & indépendante. L'Infidèle n'habita plus dans son sein, & cessa de

partager l'héritage des Descendans de Lusus.

Après lui vient Dionis, digne rejeton d'Alphonse, & noble imitateur de la libéralité d'Alexandre. La paix est établie dans son Royaume. Il y fait fleurir les Loix, les Mœurs & les Arts. Conimbre devient le sanctuaire de Minerve, & les Nymphes de l'Hélicon viennent fouler l'herbe fertile du Mondégo. Le Portugal orne sa tête des couronnes de la Grèce, & Apollon y distribue le laurier & le baccharis (18). Sous les auspices du Monarque s'élèvent de tous côtés de majestueux édifices, & le Royaume est défendu par de nombreuses forteresses. Son Successeur Alphonse IV brava toujours l'orgueil des Castillans malgré la supériorité de leurs forces, & eut la générosité de les secourir contre l'Infidèle Africain. Jamais Sémiramis ne compta tant de Guerriers sous ses drapeaux, jamais le ministre des vengeances célestes, Attila, ne mena au pillage une si prodigieuse multitude de brigands, qu'il se rassembla de Sarrasins de Grenade & d'Afrique dans les campagnes de Tarteze. A la vue de tant d'ennemis, l'on craint que l'Espagne ne soit réduite une seconde fois sous le joug des Maures. Le Roi de Castille implore le secours du Lusitanien son beau-père. Il envoie pour le fléchir la charmante Marie. Elle entre dans le palais de ses aïeux, sa beauté attire tous les regards; mais la tristesse est peinte sur son visage. Ses yeux baissés sont remplis de larmes. Ses cheveux flottent en désordre sur ses épaules d'ivoire. Elle arrive devant le trône de son Père & lui adresse ces paroles de supplication: " L'Empereur de Maroc (19) est " descendu sur nos côtes, suivi de tous les Peu-

„ ples que l'Afrique nourrit dans ſon vaſte ſein.
„ Il vient avec ces hommes cruels & barbares
„ pour ſubjuguer l'Eſpagne, & jamais Conqué-
„ rant n'a mené avec lui des forces ſi nombreu-
„ ſes. Les ravages qu'exerce ſa fureur, épouvan-
„ tent nos Provinces, & troublent le repos des
„ morts. Celui que vous m'avez donné pour
„ époux, eſt expoſé à la furie des Infidèles, & le
„ peu de Soldats qu'il a pu raſſembler ne peut
„ ſuffire à ſa défenſe. Si vous ne le ſecourez, il
„ va perdre la couronne & la vie; & moi, veuve
„ infortunée, je traînerai une vie obſcure, ſans
„ époux & ſans états. Vous ſeul, ô grand Roi!
„ vous qui êtes la terreur des Peuples de Mulu-
„ ca (20), pouvez ſauver les triſtes Habitans
„ de la Caſtille. Si la pitié que je lis dans vos re-
„ gards m'annonce les ſentimens d'un père, ve-
„ nez, ne tardez pas. Si vous ne hâtez vos ſe-
„ cours, ils viendront trop tard pour prévenir
„ notre perte. „

Ainſi parla la timide Marie. Telle autrefois la triſte Vénus implorait Jupiter en faveur d'Enée ſon fils, tourmenté ſur la mer orageuſe. Le Père des Dieux en fut ému. La foudre redoutable tomba de ſes mains, & il exauça les prières de ſa fille.

Bientôt les plaines d'Evora ſont couvertes d'eſcadrons. Les lances & les épées brillent ſous les rayons du Soleil. Les chevaux henniſſent, la trompette ſonne, & les échos répètent dans le creux des rochers ſes ſons menaçans qui inſpirent la fureur de la guerre. Au milieu de ſes Soldats, précédé de ſon étendart royal, s'avance le valeureux Alphonſe; ſa tête s'élève au-deſſus

de toutes les autres. La confiance qu'il porte ſur ſon front & dans ſes regards, raſſûre les cœurs les plus timides. C'eſt dans cet appareil qu'il entre ſur les Terres d'Eſpagne, ſuivi de ſa fille, & marchant au ſecours de ſon gendre. Les deux Alphonſes ſe réuniſſent dans les champs de Tariſe. Ils ſont bientôt en préſence de l'Armée Africaine. Les plaines & les montagnes ne ſuffiſent pas pour porter cette multitude. Les Barbares regardent avec un rire de mépris la faible armée des Chrétiens. Ils ſe partagent d'avance leurs dépouilles. Tel fut autrefois l'orgueil de cet énorme Géant, qui fit trembler Saül dans la vallée de Térébinte. Fier de ſa taille & de ſa force, il mépriſa le jeune Berger qui s'avançait vers lui, armé de ſa fronde & de ſon courage, & il le défiait encore avec des paroles outrageantes, lorſqu'il tomba ſous ſes coups. Telle eſt la confiance aveugle des Maures; ils mépriſent le petit nombre des Chrétiens, ne ſongeant pas qu'ils ont pour appui la force toute-puiſſante, à laquelle l'enfer même ſe ſoumet. C'eſt avec ce ſecours que le Caſtillan attaque le Tyran de Maroc, pendant que le Portugais marche contre le Roi de Grenade. Les armures fracaſſées retentiſſent ſous les coups des lances & des épées. Le ſaint Nom du Fils de Dieu, le nom ſacrilège du Prophète de la Mecque ſont invoqués dans le carnage. Les plaintes des bleſſés, les cris des mourans forment un murmure lamentable. On nage, on meurt dans le ſang. Enfin le Luſitanien l'emporte. Les cuiraſſes d'acier ne peuvent réſiſter à ſes coups. Il voit fuir les Guerriers de Grenade, & vole auſſi-tôt au ſecours du Caſtillan qui com-

battait encore contre le Roi de Maroc. Le Soleil allait defcendre dans la demeure de Thétis & mettre fin à cette journée mémorable, quand la déroute des Infidèles devint générale. Alors tomba toute la puiffance de ces deux Rois qui avaient caufé tant d'épouvante. Jamais victoire ne fut fignalée par un fi grand nombre de victimes. Jamais Bellone n'avait vu répandre tant de fang. Marius n'avait pas immolé une fi grande multitude de Barbares, quand il fit boire à fon armée, preffée de la foif, des eaux teintes du fang de leurs ennemis. Le Carthaginois fi fatal à Rome, Annibal n'avoit pas fait tomber tant de Romains dans les plaines de Cannes, lorfqu'il envoya au Sénat de Carthage les anneaux d'or, dépouilles des Défenfeurs du Capitole. Toi feul, ô Titus! as pu envoyer autant d'ames au royaume des morts, lorfque ton bras, conduit par le Tout-Puiffant, enleva la Ville Sainte au Peuple malheureux qui la défendait envain, & accomplit fans le favoir les oracles des Prophètes.

De retour dans fes Etats, l'heureux Alphonfe ne penfait plus qu'à goûter les douceurs d'une paix embellie par la victoire. Mais fa tranquillité devait être troublée par un événement déplorable, qui ne mourra pas dans la mémoire des hommes. Ce défaftre fut ton ouvrage, cruel Amour, toi, qui traite tes adorateurs comme on traite des ennemis. O tyran! les larmes que tu fais répandre ne font pas un tribut qui te fuffife (21). Tu veux que tes autels foient baignés de fang. La belle Inès goûtait tranquillement les doux fruits de fes naiffantes années: elle paf-

fait

ſait ſes jours dans ces délices d'une ame amoureuſe, dans cette ivreſſe aveugle & charmante, dans cet état de bonheur dont la fortune ne nous laiſſe pas jouir long-tems. Elle habitait les campagnes ſalubres & riantes du Mondégo, dont les eaux pures ſe plaiſaient à réfléchir les attraits de l'aimable Inès. C'eſt là qu'elle apprenait aux échos des montagnes le nom de Dom Pédre, ce nom que l'Amour avait gravé dans ſon cœur. Les tendres ſouvenirs qui rempliſſaient celui du Prince répondaient à la tendreſſe de ſon Amante. Sans ceſſe elle était préſente à ſes yeux. Eloigné de ceux d'Inès, il la retrouvait la nuit dans la douce illuſion des ſonges. Le jour ſes penſées ardentes volaient après elle. Tout ce qui s'offrait à lui, tout ce qu'il entendait, tous ſes pas, tous ſes plaiſirs, s'il en eſt loin de ce qu'on aime, lui rappellaient Inès. Il rejettait toute alliance. Nulle Beauté, nulle Princeſſe ne pouvait toucher ſon cœur. Amour, ceux que tu poſſédes mépriſent tout ce qui n'eſt pas toi! Son père voit avec douleur une paſſion qui éloigne le Prince des nœuds de l'hyménée. L'obſtination de ſon fils & les murmures du Peuple augmentent ſa colère. L'arrèt eſt porté. Il jure de faire périr Inès. Il ſe flatte d'éteindre dans ſon ſang l'amour qu'elle inſpire à Dom Pédre. Comment le Ciel a-t-il permis que la même main qui avait triomphé des Maures, ait pu s'armer contre une faible & malheureuſe amante! Les bourreaux la ménent en préſence du Roi. Il ſe ſent ému de pitié. Mais les clameurs du Peuple & les conſeils d'une politique cruelle le portent à la rigueur. La triſte Inès jette des cris de douleur

& d'effroi, non qu'elle craigne pour elle-même, mais elle tremble pour le Prince qu'elle adore, pour les enfans qu'elle lui laiſſe, gages précieux de leurs amours. Elle élève vers le Ciel ſes yeux baignés de larmes, ſes yeux! .... Hélas! le poids des fers chargeait ſes mains innocentes. Elle reporte ſes regards ſur ſes enfans qu'elle va laiſſer orphelins, & adreſſe ces paroles à leur infléxible aïeul: „ Si l'on a vu des bêtes féroces „ accoutumées au carnage & des oiſeaux nourris „ de rapine ſe laiſſer toucher de compaſſion „ pour de faibles créatures, les ſecourir, les „ allaiter, comme on le raconte des deux frè- „ res qui ont fondé Rome; ô vous! qui avez „ la figure & le cœur d'un homme (ſi l'on eſt „ tel pourtant en faiſant mourir une femme „ qui n'a de défenſe que ſes larmes, & d'autre „ crime que d'avoir touché le cœur qu'avait „ choiſi le ſien), ayez pitié de ces malheureux „ enfans. Soyez ſenſible à leur douleur, puiſque „ vous ne l'êtes pas à la mienne. Vous avez „ triomphé des Barbares, vous avez ſu donner „ la mort à vos ennemis; ſachez auſſi accorder „ la vie à l'innocence. Je n'ai pas mérité la mort; „ mais ſi vous avez réſolu de me punir, relé- „ guez-moi dans les déſerts glacés de la Scythie, „ ou dans les ſables brûlans de l'Afrique, au „ milieu des lions & des tigres. Je trouverai „ parmi ces monſtres la pitié qu'on me refuſe „ ici. J'y traînerai dans les pleurs ma vie lan- „ guiſſante. Mon unique ſoin, ma ſeule conſo- „ lation ſera de veiller ſur les jours de ces in- „ fortunés. Je nourrirai, j'éleverai leur enfan- „ ce, le cœur tout plein de l'objet pour qui je

„ ſouffre tant de maux ; & j'aurai du moins
„ pour dernier ſoutien la vue de mes enfans &
„ le ſouvenir de leur père. „

A ce diſcours, à ces plaintes touchantes, la vieilleſſe ſévère du Monarque ſe laiſſait émouvoir par la pitié. Mais le Peuple & les Deſtins également inexorables demandaient leur victime. Les barbares Conſeillers d'Alphonſe, les auteurs de l'arrèt porté contre Inès, voyant le Roi ébranlé, n'ont pas honte de tirer leurs épées contre une femme. Cruels ! vous ètes des Chevaliers & vous devenez des bourreaux ! Livrés à leur aveugle rage, ſans remords de leur lâcheté, ſans crainte du châtiment, ils plongent le fer dans ce cou d'albâtre ; ils déchirent ce ſein inondé de larmes, chef-d'œuvre de la Nature & de l'Amour, idolâtré par le malheureux Dom Pédre. C'eſt ainſi qu'autrefois le féroce Pyrrhus leva le glaive ſur la belle Polixène. Elle était l'unique conſolation d'une mère accablée d'années. Mais l'ombre d'Achilles la condamnait. Elle tourna ſes yeux mourans vers ſa mère évanouie de douleur, & ſemblable à la brebis timide qui tombe en ſacrifice, elle reçut le coup mortel. Soleil, qui te détournas avec horreur de la table ſacrilège où Thieſte fut abreuvé du ſang de ſes enfans préſenté par le barbare Atrée, Soleil, peux-tu éclairer aujourd'hui un ſpectacle non moins horrible ! Le meurtre de l'innocente Inès a ſouillé ta lumière ; & vous, témoins de ſa mort, lieux funeſtes qui avez entendu ſortir de ſa bouche, avec un dernier gémiſſement, le nom de ſon fidèle Dom Pédre, répétez long-tems ce nom & les plaintes de la mourante Inès. Inès meurt,

& comme on voit la fleur moiſſonnée avant le tems ſe ſécher & ſe flétrir ſous les mains qui l'ont abattue, ainſi la mort vient obſcurir les attraits de cette malheureuſe amante. Les couleurs de la vie & de la beauté s'effacent ſur ſon viſage expirant, & ſes roſes diſparaiſſent ſous la pâleur du trépas. Les Nymphes du Mondégo la pleurèrent long-tems. Les larmes qu'elles répandirent ſe changèrent en une fontaine que l'on appelle encore aujourd'hui la fontaine des Amours, monument lugubre qui rappellera à la dernière poſtérité la mémoire d'Inès & de ſon Amant (22).

Mais ſes lâches aſſaſſins n'échappèrent pas au châtiment. La vengeance de Dom Pédre les pourſuivit, dès qu'il fut ſur le Trône. En vain ſe flattèrent-ils de trouver un aſyle chez Pierre de Caſtille. Les deux Rois également terribles aux méchans (23) s'accordèrent pour les punir. Une rigueur inflexible fut le caractère de Dom Pédre, & lui fit donner le ſurnom de Cruel. Rigide amateur de la Juſtice, il ſemblait trop ſe plaire aux ſupplices qu'elle ordonne contre le crime. Mais ſa ſévérité rigoureuſe fut utile au Portugal. Imitateur d'Alcide & de Théſée, il purgea le Royaume des brigands qui l'infeſtaient. Le vol, l'adultère & le meurtre ne furent plus impunis. Ce Roi ſi juſte & ſi ſévère eut pour fils & pour héritier (qui le croirait!) l'indolent & faible Ferdinand, qui penſa perdre le Royaume. Sous ſon règne, le Caſtillan vint ravager impunément la Luſitanie, ſans trouver de réſiſtance. Tant un Roi faible & ſans courage peut amollir celui de ſes Sujets! Sans doute le Ciel voulait

punir dans ce Prince le rapt de Léonore (24), enlevée à ſon mari par le conſeil de lâches flatteurs ; ou bien l'habitude des vices & des voluptés avait efféminé & corrompu ſans reſſource le cœur de Ferdinand. Un amour lâche & coupable flétrit l'ame & le courage, attire le courroux du Ciel, & précipite dans les plus grands malheurs. Le raviſſeur de Lucrèce & celui de Virginie, la punition de Pharaon & des Peuples de Sichem, celle de David, la deſtruction de l'infortunée Tribu de Benjamin, ſont autant d'exemples des déſaſtres produits par une paſſion funeſte. La mémoire du fils d'Alcméne, celle de l'Amant de Cléopâtre eſt à jamais ternie par cette faibleſſe qui déshonore les grands cœurs ; & toi, Vainqueur de Cannes, ton courage & ta fortune changèrent lorſque l'Amour t'eut ſoumis à la jeune Eſclave d'Apulie (25). Mais, hélas ! qui peut ſe garantir des pièges de l'Amour ! qui peut lui réſiſter, lorſqu'il prend pour armes les roſes d'un teint brillant & l'or d'une belle chevelure ? A l'aſpect de la beauté notre ame toute entière n'eſt plus qu'amour & déſir. Le charme d'un regard, l'attrait d'un doux ſourire, les graces d'une taille enchantereſſe, voilà les dieux qui commandent aux cœurs ; & Ferdinand ne paraîtra inexcuſable qu'au mortel, s'il en eſt, qui n'aura jamais aimé.

Fin du Chant troiſième.

NOTES
SUR LE TROISIEME CHANT.

Note 1.

Près de-là s'élèvent les montagnes où la Nymphe Pyrène fut ensevelie par Hercule. Pyrène, fille de Bébryx, Roi de cette partie de l'Espagne qui confine à la France, fut enlevée par Hercule. S'étant un jour éloigné d'elle, il la retrouva morte & déchirée par les bêtes sauvages. Il l'ensevelit sur une des montagnes qu'on appelle depuis Pyrénées. Diodore de Sicile donne une autre origine à ce nom. Il le fait venir du mot πῦρ qui signifie feu, & pour autoriser cette étymologie, il raconte qu'une troupe de Pasteurs ayant un jour allumé du feu sur ces montagnes, il s'y forma un incendie qui consuma de vastes forêts, & que l'embrasement fut tel que les métaux fondus dans le sein de la terre jaillirent & coulèrent de toutes parts. Camoëns usant du privilège de la Poésie, qui s'enrichit de tout, a réuni ces deux traductions.

Note 2.

L'inquiète Parténope. C'est la Ville de Naples, nommée Parténope (Chant de la Vierge) par les Anciens, du nom d'une Syrêne qui mourut sur cette côte du désespoir de n'avoir pu séduire Ulysse par ses chansons. Cette Ville, réparée depuis par Phalaris, tyran de Sicile, ou selon d'autres par Hercule, fut nommée *Néapolis*, mot grec qui signifie *Ville nouvelle*, dont nous avons fait Naples. Camoëns lui donne avec raison l'épithète d'inquiète fondée sur les fréquentes révolutions dont la Ville a été le théatre.

Note 3.

Au Pasteur mémorable, à ce grand Viriatus qui justifia son nom par sa force & son courage. De Berger & de Chasseur, il devint Capitaine d'une troupe de brigands, puis Général d'une armée, avec laquelle il défendit le Portugal pendant quatorze ans contre les Romains. Le Poëte dit qu'il justifia son nom, parce que *Vir* signifie en latin homme de courage.

Note 4.

Parmi eux était Henri, second fils d'un Roi de Hongrie. L'origine que le Poëte donne ici aux Rois de Portugal, est contraire à celle qui a été depuis le plus généralement adoptée parmi plusieurs opinions diverses qui ont partagé les Savans sur ce point d'histoire; la mieux démontrée est celle de Théodore Godefroi, qui vivait peu de tems après Camoëns. Il prouve dans son Traité de l'origine des Rois de Portugal, que ces Princes descendent en ligne directe de l'auguste Maison des Rois de France; que Robert, Duc de Bourgogne, petit-fils de Hugues Capet, eut un fils nommé Henri, qui fut père du Comte Henri dont il s'agit ici; que ce dernier passa en Espagne avec plusieurs Seigneurs Français, & mérita par ses exploits contre les Infidèles les bienfaits d'Alphonse Roi de Castille.

Note 5.

Le Roi de Castille prend les armes pour défendre la Princesse sa fille. Les Historiens ne s'accordent pas sur le second mariage de Thérèse. Il y en a qui prétendent que ce mariage n'eut point lieu. Ce qui paraît certain, c'est que l'amant, que l'on crut son mari, s'appellait Dom Fernand de Trava, Comte de Transtamare. On trouve aussi de grandes discussions chez les Historiens sur le mariage de Chimène de Gusman, mère de Thérèse, avec Alphonse de Castille. On a prétendu long-

tems que ce mariage ne fut jamais constaté. Quoi qu'il en soit, Thérèse, fille légitime ou naturelle d'Alphonse eut en dot le Portugal. Les Maures en possédaient alors la moitié, & en furent chassés successivement, comme le dit Vasco dans la suite de son récit.

Note 6.

Egaz-Moniz. Il avait été Gouverneur du jeune Prince, & il crut devoir hasarder tout pour le tirer du danger. Sa conduite fut telle que le Poëte la raconte ici.

Note 7.

Zopire. On connaît ce trait historique. Il est si extraordinaire, qu'on l'a révoqué en doute, ainsi que plusieurs traits de l'Histoire ancienne ; mais quand il ne serait pas vrai que Zopire se soit coupé le nez & les oreilles pour tromper les Habitans de Babylone & livrer cette Ville au pouvoir de Darius, il faudrait rappeller souvent les paroles de ce Prince à l'occasion de Zopire. Un jour qu'il mangeait une grenade, on lui demanda quelle chose il voudrait avoir en aussi grand nombre qu'il voyait de pépins dans ce fruit. Il répondit, donnez-moi autant de Zopires, & je serai le premier Roi du monde.

Note 8.

Ils mènent sur leurs pas de belliqueuses Amazones. Il n'était pas rare de voir des femmes dans les armées des Maures. La passion de l'amour a toujours fait des prodiges chez ces Peuples. Les Histoires Portugaises en font souvent mention. Dom Fernand d'Atayde avait battu une troupe d'Africains auprès de Tanger : leur Capitaine menait avec lui sa Maîtresse : elle le vit fuir, & lui cria : Est-ce là ce que tu fais pour moi ? donne-moi la mort, plutôt que de me laisser esclave. L'amour & la honte ranimèrent le Capitaine Maure. Célinde, dit-il à

ſa Maîtreſſe, le jour n'eſt pas achevé : la victoire vient du Ciel : la force eſt dans mon bras & tes charmes ſont dans mon cœur. Il ſe retourne, s'élance contre Dom Fernand & le tue d'un coup de javelot.

Note 9.

A la vûe de ce miracle. Toutes les Hiſtoires d'Eſpagne atteſtent ce prodige, Alphonſe lui-même en a fait le récit & le confirme par un ſerment. Voici les paroles de ce Prince fidélement traduites du Portugais : *La frayeur avait ſaiſi mes Troupes à l'aſpect de la multitude innombrable des Maures ; j'étais accablé de triſteſſe & de mélancolie, lorſque j'apperçus tout-à-coup vers l'Orient un rayon de lumière, dont la ſplendeur augmentait de moment en moment. Ayant fixé mes regards ſur cette lumière, je vis au milieu d'elle une Croix plus brillante que le Soleil ; Jéſus-Chriſt y était attaché, pluſieurs jeunes enfans d'une beauté merveilleuſe l'environnaient, il me parut que c'était des Anges ; le Seigneur daigna me conſoler, en me diſant d'une voix douce : Alphonſe, raſſûre-toi, car tu remporteras la victoire, non-ſeulement ici, mais encore dans toutes les batailles que tu livreras aux ennemis de mon culte : tu trouveras dans ton Peuple des reſſources de force & de courage que tu n'attendais pas ; il t'offrira le titre de Roi, n'héſite pas à l'accepter, &c.* C'eſt depuis cette miraculeuſe journée que les Comtes de Portugal ont pris le titre de Roi.

Note 10.

Cette Ville charmante, ſituée ſur la montagne de la Lune, Sintra. Cette Ville, dont les environs ſont très-riants, eſt ſituée ſur une montagne qui porte le même nom, & où l'on dit qu'il y eut autrefois un Temple dédié au Soleil & à la Lune.

Note 11.

Ouvrage immortel de l'éloquent Ulyſſe. Les Chroniques Portugaiſes aſſûrent que Lisbonne fut fondée par Ulyſſe près de trois ſiècles avant Rome. Ils ſe fondent ſur le nom d'Ulyſſipo donné de tems immémorial à la Ville de Lisbonne, & que l'on prétend ſignifier Ville d'Ulyſſe. On s'appuie encore de l'autorité de Strabon, qui parle d'une Ville d'Eſpagne nommé Ulyſſée, où l'on conſervait dans un Temple conſacré à Minerve des proues de navires & des boucliers grecs, regardés comme des monumens des voyages d'Ulyſſe. Quelques Ecrivains font Lisbonne encore plus ancienne: ils lui donnent pour Fondateur un des petits-fils de Noé, qui s'appellait Elyſſa. On a déja remarqué que s'il faut en croire beaucoup d'étymologies fort accréditées, les petits-fils de Noé ont voyagé dans toutes les parties de la terre habitable. Duperron de Caſtera prétend que Pline dit en termes formels que Lisbonne fut bâtie par les Romains. Duperron ſe trompe. Pline dans la deſcription géographique de l'Eſpagne & du Portugal, parle ſeulement de la Ville nommée Ulyſſipo, comme d'une Cité qui jouiſſait du droit de Bourgeoiſie Romaine, *Municipium Romanum*, à laquelle les Romains donnèrent le ſurnom de *Felicitas Julia*. Cela ne ſignifie point du tout que les Romains aient fondé Lisbonne. On a même ſoutenu qu'Ulyſſipo ne pouvait être Lisbonne, mais la Ville de Tavora. A l'égard de ce nom d'Ulyſſipo, il a pu déſigner par corruption la Ville de Liſas ou de Luſus. Au ſurplus les Lecteurs raiſonnables ſavent bien quel degré de croyance il faut donner à toutes ces étymologies preſque toujours arbitraires & incertaines.

Note 12.

De ces Barbares du Nord qui donnèrent des noms Vandales aux terres arroſées par le Bétis. Le Bétis eſt un des plus beaux fleuves du monde: il coule dans l'Andalouſie. Les Arabes lui ont donné le nom de Gua-

dalquivir qu'il a conſervé, & qui ſignifie grande rivière. A l'égard de ce que le Poëte dit de Lisbonne, qu'elle a réſiſté à l'inondation des Barbares, il ne faut pas en conclure qu'elle ne fut point enveloppée dans la conquête que les Goths & les Vandales firent autrefois de toute l'Eſpagne. Herménégile s'en rendit maître, non pas à la vérité par la force, mais par la trahiſon de quelques-uns de ſes Habitans, ce qui ſuffit pour juſtifier le Poëte, qui d'ailleurs eſt autoriſé à rechercher tout ce qui peut être à la gloire de ſon pays. Quant aux noms Vandales dont il parle, l'Andalouſie en eſt un exemple, c'eſt une corruption du mot de Vandalouſie ou Vandalie.

Note 13.

Cette Ville antique, autrefois l'aſyle de Sertorius, Evora qui conſerve encore de pompeux monumens de l'induſtrie Romaine. L'aquéduc d'Evora eſt un des plus beaux qui nous reſtent des Romains. Sertorius le fit conſtruire lorſque les Portugais l'élurent pour Général, & le Roi Jean III l'a réparé.

Note 14.

Mais enfin les cris de ſa mère toujours retenue dans les fers par les ordres de ſon fils. Alphonſe avait fait emprisonner ſa mère, & ce pouvait être une triſte néceſſité. Il lui fit mettre les fers aux pieds, & c'était une barbarie odieuſe. Elle ſouhaite, dit-on, que les fers fuſſent l'inſtrument de la punition de ſon fils & lui rompiſſent les jambes. Cette malédiction fut accomplie, & les Hiſtoriens remarquent qu'Alphonſe bleſſé trois fois dans différentes occaſions, le fut toujours aux jambes.

Note 15.

Ceux du Promotoire d'Ampéluſe. Ce mot d'Ampéluſe eſt grec: il vient d'ἀμπέλος, vigne, apparemment parce qu'autrefois ce Promontoire en était couvert.

C'eſt aujourd'hui le Cap Spartel, ou la pointe d'Alcazer, entre Tanger & Ceuta.

Note 16.

Qui fut jadis la demeure d'Antée. La fable d'Antée étouffé par Hercule eſt trop connue pour qu'on la rapporte ici. Mais l'explication qu'en donne Duperron de Caſtera, dans ſes Notes ſur la Luſiade, mérite d'être remarquée. *Antée*, dit-il, *eſt le plaiſir criminel. On le fait fils de Neptune & de la Terre, c'eſt-à-dire, enfant tumultueux du trouble de nos ſens & de la baſſeſſe de notre cœur. La raiſon repréſentée par Hercule renverſe trois fois cet ennemi terrible, premièrement par les regrets du tems paſſé, en ſecond lieu par la conſidération du tems préſent, enfin par la crainte de l'avenir. Mais tous nos efforts ſont inutiles, tant que nous demeurons attachés à la terre : elle ranime toujours le tyran que nous abattons. Il faut que notre eſprit s'élève au-deſſus de la matière pour le vaincre entièrement, &c.*

Note 17.

Il alla mettre le ſiège devant Sylves, ſecondé des troupes d'une Flotte Germanique. Sanche & ſon père Alphonſe furent tous deux ſervis bien heureuſement par le haſard. Perſonne ne tira plus de profit, que ces deux Princes, des croiſades, le plus ſouvent inutiles ou funeſtes à ceux qui les avaient entrepriſes. Le père avait été redevable de la priſe de Lisbonne à Guillaume Longue-épée, Duc de Normandie, & Frédéric Barberouſſe aida le fils à prendre la Ville de Sylves. Frédéric & Guillaume s'étaient embarqués pour la Syrie, & paſſant ſur les côtes de Portugal, ils conſentirent à ſe détourner de leur route pour donner du ſecours au Roi Alphonſe & à ſon fils contre les Maures, ſatisfaits pourvû qu'ils trouvaſſent à combattre les Infidèles.

Note. 18.

Apollon y distribue le laurier & le baccharis. Le baccharis est une herbe appellée vulgairement *Gant de Notre-Dame.* Les Anciens lui attribuaient une vertu salutaire contre les enchantemens. Camoëns s'en sert pour couronner les Gens de Lettres, à l'exemple de Virgile:

Baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Note 19.

L'Empereur de Maroc. Les Arabes le nommaient Emir-Almoumini, dont les Historiens d'Europe ont fait Miramolin. Ce titre signifie Empereur des Fidèles. Au surplus il faut rabattre beaucoup de cette prodigieuse multitude de soldats dont le Poëte parle ici. Les Historiens ont toujours exagéré le nombre de ces Barbares qui portaient la désolation & la terreur dans l'Europe, & les Poëtes sont autorisés à exagérer encore plus. Le Miramolin dont il est ici question fût vaincu en effet dans les plaines de Tarife, & tué d'un coup de javelot en passant le Tage.

Note 20.

Des Peuples de Muluca. C'est un fleuve de Mauritanie, qui prend sa source dans le Mont Atlas.

Note 21.

Les larmes que tu fais répandre ne sont pas un tribut qui te suffise, &c. Le Cavalier Marin a traduit cet endroit dans son Poëme d'Adonis,

E non ti basta ogn' hor' d' a nostri lumi
Lagrimosi stillar ruscelli e mari,

Ma spesso vuoi che l'infelici amanti
Spargano il sangue, ovè son' scarsi i pianti!

Note 22.

Monument lugubre qui rappellera à la dernière postérité la mémoire d'Inès & de son amant. On voit encore aujourd'hui dans une ancienne Maison Royale voisine du Mondégo, *la Fontaine des Amours.* C'est une tradition vulgaire que cette fontaine était le rendez-vous de Dom Pédre & d'Inès. Cet épisode est un des plus beaux morceaux de la Lusiade : il est d'une éloquence touchante, & le Poëte n'a rien écrit de plus pathétique. On y trouve des beautés dignes de Virgile. On sait que M. de la Motte a tiré de cet épisode l'intéressante Tragédie d'Inès, à laquelle il ne manque que le style pour être un ouvrage de génie. Un sujet heureux & vraiment théatral est rare, mais l'éloquence poétique est plus rare encore. L'aventure d'Inès est conforme à la vérité historique. Elle fut mariée secrétement au Prince Dom Pédre, qui en eut plusieurs enfans. La Famille d'Inès avait des ennemis qui animèrent le Roi contre elle, & firent regarder cette alliance secrette comme un crime. Elle fut massacrée, comme le rapporte Camoëns, avec une férocité digne d'un siècle barbare. Lorsque Dom Pédre fut monté sur le Trône, il fit tirer du tombeau le corps de la malheureuse amante, la plaça sur un trône magnifique & la fit couronner Reine. Il jura qu'elle avait été son épouse légitime, & voulut que sa mémoire fût honorée comme si elle avait porté la couronne pendant sa vie. Il obligea même les principaux Seigneurs de sa Cour à baiser avec respect ces déplorables restes de la Beauté qu'il avait adorée.

Note 23.

Les deux Rois également terribles aux méchans. L'un était Pierre de Castille, surnommé le Cruel, & l'autre était Dom Pédre de Portugal, qui eut le même surnom. C'est une chose remarquable dans l'Histoire que ces deux

Princes contemporains aient eu tous les deux également le nom de Cruel, & paraiſſent n'avoir fait que des actions d'une juſtice rigide, ou d'une vengeance légitime. Pierre de Caſtille, obligé de défendre ſon Trône contre ſept bâtards de ſon père & d'Eléonore de Guſman, qui excitaient une guerre civile dans ſes Etats, vainquit les rebelles & ne leur pardonna pas. Sa femme, Blanche de Bourbon, liée avec la faction des bâtards, avait pour amant l'un d'eux, qui était Grand-Maître de Saint-Jacques. Pierre enferma dans un château ſon épouſe infidèle, & fit tuer le Grand-Maître. Ces vengeances ſévères ſans doute, mais que les droits d'un Monarque & d'un Epoux peuvent rendre excuſables, lui firent donner le ſurnom de Cruel, & ſemble n'être fait que pour les tyrans.

A l'égard de Dom Pédre de Portugal, on ne peut non plus lui reprocher que d'avoir peut-être pouſſé trop loin la vengeance dans la punition du meurtre abominable d'Inès. A ſon avénément au Trône, les aſſaſſins s'étaient enfuis dans les Etats de Pierre de Caſtille; mais par un Traité ſecret entre les deux Rois, on convint qu'ils ſeraient livrés à Dom Pédre. L'un d'eux nommé Diégo, averti du Traité, ſe déroba par la fuite au ſupplice qui l'attendait. Les deux autres, Alvare & Coëllo, furent amenés en Portugal. Les uns diſent qu'ils furent brûlés vifs, les autres qu'on leur arracha le cœur. Ils furent exécutés ſous les fenêtres du Palais, pendant que le Roi était à table. On raconte que lorſqu'on lui préſenta Coëlle, il le frappa au viſage avec un fouet qu'il tenait à la main, tant la fureur qu'il reſſentit lui faiſait oublier ce qu'il devait à la dignité Royale. Toute ſa conduite prouve que le meurtre d'Inès avait fait ſur ſon ame une impreſſion terrible, que le tems n'effaça jamais. Une mélancolie profonde, que rien ne put diſſiper, contribua ſans doute à la ſévérité qui le fit nommer Juſticier. Jamais il ne pardonna le crime. On rapporte de lui un trait qui prouve qu'il avait des idées exactes de l'équité. Un Prêtre Portugais avait commis un aſſaſſinat, dont les circonſtances étaient inexcuſables. Les Juges Eccléſiaſtiques ſe contentèrent de lui interdire

les fonctions ſacerdotales. Ils étaient trop puiſſans pour que le Roi oſât réformer leur arrêt. Il commanda ſecrettement à un Maçon de tuer cet indigne Prêtre, ce qui fut exécuté. Le Maçon fut pris & allait être condamné à la mort : Dom Pédre intervint & ordonna qu'on lui défendit l'exercice de ſon métier.

Note 24.

Sans doute le Ciel voulait punir dans ce Prince le rapt de Léonore. Elle était fille d'Alphonſe Tellès, & femme de Laurent d'Acugna. Le Roi Ferdinand, qui en devint amoureux, fit caſſer ſon mariage, ſous prétexte d'affinité, & l'épouſa. On dit qu'après ce divorce le mari qui s'était retiré en Galice, portait ordinairement à ſon chapeau des cornes d'argent.

Note 25.

Et toi, Vainqueur de Cannes, ton courage & ta fortune changèrent lorſque l'Amour t'eut ſoumis à la jeune Eſclave d'Apulie. Annibal retiré à Capoue, devint amoureux d'une jeune Eſclave, native de Siponte. Mais on ne voit pas que cette paſſion ait jamais nui à ſon courage ni à ſon activité. On a beaucoup parlé des délices de Capoue, qui purent en effet amollir ſes troupes, du moins pour quelque tems. On a dit que le ſéjour de Capoue avait été pour lui, ce que la journée de Cannes avait été pour les Romains. Mais ce ſont des exagérations morales. Ce qui perdit Annibal, c'eſt la faction d'Hannon dans le Sénat de Carthage, la fermeté du Sénat de Rome, & la prodigieuſe différence entre Varron & Flaminius qu'il avait battus en Italie, & le jeune Scipion qui le vainquit en Afrique.

Fin des Notes du troiſième Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Suite du récit de Gama. Léonore appelle les Castillans en Portugal. Victoire des Portugais. Règne de Jean II. Projet conçu par ce Prince de chercher un passage aux Indes par les mers d'Afrique. Songe prophétique qui annonce l'Empire des Indes à Emmanuel son successeur. Départ de Vasco de Gama. Discours d'un Vieillard contre l'entreprise ambitieuse des Portugais.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT QUATRIEME.

APRÈS les horreurs d'une nuit orageuſe, la riante Aurore ramène avec elle la paix & la clarté : elle diſſipe les ténèbres & l'épouvante, & conduit dans le port les vaiſſeaux fatigués de la tempête. Ainſi reſpira le Portugal après la mort de Ferdinand. Il fallait à ce Royaume un Prince qui le vengeât des outrages que la négligence de ſon faible Monarque avait laiſſés impunis. Le Ciel lui donne enfin ce Vengeur. L'illuſtre Dom Jean (1), le fruit des amours de Dom Pédre & de la belle Dulaurens, eſt reconnu pour le véritable héritier du Trône. Un prodige avait annoncé ſa grandeur future, lorſque dans Evora un enfant, dont les organes naiſſans ne pouvaient encore articuler des paroles, ſe ſoulevant dans ſon berceau, & levant ſes mains vers le Ciel, s'était écrié : Le Portugal eſt au Roi Dom Jean.

La Nation long-tems opprimée par Léonore ne reſpiroit que la vengeance. Le Peuple déchaîné laiſſe par-tout des traces de ſa fureur. Il maſſacre les parens & les amis de la Reine, & ceux

du coupable Fernandez (2), objet de ſes amours adultères. C'eſt dans les bras de ce Comte qu'elle outrageait les mânes de ſon mari. Il eſt égorgé ſous les yeux de Léonore, & mille autres victimes accompagnent ſon ombre criminelle. Un Miniſtre des autels eſt précipité du haut d'une tour, comme le fût jadis Aſtianax (3), traîné par les rues ſans reſpect pour la dignité de ſon caractère, & mis en pièces par une multitude forcenée. Triſte Luſitanie, laiſſe s'il ſe peut, dans un éternel oubli les ſcènes ſanglantes dont tu étais alors le théatre. Efface de tes annales ces jours affreux qui rappellent ceux du féroce Marius & du ſanguinaire Sylla. Léonore déſeſpérée, pleurant ſes injures & la mort du Comte, atteſte à grands cris les droits de ſa fille, dont on ravit l'héritage, de la fille de Ferdinand, Béatrix que les nœuds de l'hymenée attachent au Roi de Caſtille. Ce Monarque ſoutient les droits de ſon épouſe. Il raſſemble ſes forces des différentes régions de ſon Empire. A ſa voix vingt Peuples ſe rangent ſous ſes enſeignes; ceux des contrées que l'invincible Ruydias (4) a délivrées du joug des Maures; les Peuples de Léon également habiles à manier le ſoc de la charrue & le glaive des combats, & qui d'une main terraſſaient les Infidèles, & de l'autre fertiliſaient leurs campagnes; les Andalous, fiers de deſcendre de ces fameux Vandales qui aſſervirent les bords du Bétis; ceux de Cadix, l'ancien Empire des Tyriens, qui portent les colonnes d'Hercule peintes ſur leurs drapeaux. D'autres Guerriers viennent des ramparts de Tolède, noble & antique Cité qui voit le Tage dans ſon cours paiſi-

ble tourner autour de ſes murs en deſcendant des montagnes de Cuença. L'indigent Galicien (5) vient ſe meſurer encore contre les Portugais, dont il a plus d'une fois éprouvé la valeur. La trompette de Bellone appelle le Biſcayen groſſier & infatigable, toujours impatient du joug étranger. Les Habitans des Aſturies s'arment du fer arraché du ſein des mines qui rendent leur pays célèbre. Tous ces Peuples viennent en foule ſe réunir ſous les étendarts de Caſtille.

Jean, dont toute la force réſide dans le cœur, comme celle de Samſon réſidait dans ſa chevelure, s'inquiète peu de ce grand appareil. Il ſe prépare à faire tête à l'ennemi avec le petit nombre de Soldats qui défendent ſon Royaume. Cependant il a beſoin de s'aſſûrer du zèle & des ſecours des principaux Seigneurs vaſſaux de ſa Couronne. Il les aſſemble pour recueillir leurs avis & réclamer leur fidélité. Mais la crainte a glacé leur courage. Dégénérant de leurs nobles Ancêtres, ils ſont prêts à abandonner leur Roi, leur Patrie, leur Dieu. Alors l'intrépide Alvare Nugno ſe leve au milieu de l'aſſemblée : la terreur qui s'eſt communiquée même au cœur de ſes frères n'a point paſſé dans le ſien : il met la main ſur ſon épée, avec laquelle il eſt prêt à défier tous les Guerriers du monde, & ne pouvant contenir ſon indignation, il fait entendre ces foudroyans reproches.

„ Quoi, la Nobleſſe Portugaiſe n'a plus de
„ bras pour défendre la Patrie! Cette Nation,
„ regardée comme l'une des plus braves du
„ monde, peut nourrir dans ſon ſein des en-

„ ſans ingrats qui refuſent de s'armer pour elle !
„ Ils conſentent que leur Patrie ſoit ſubjugée !
„ Ils ſe dévouent à la honte & à l'eſclavage !
„ Où ſont donc les Deſcendans de ces Guer-
„ riers, qui ſous les enſeignes du grand Henri
„ triomphèrent de ces formidables Caſtillans,
„ les mirent en fuite, enlevèrent leurs drapeaux
„ & leurs dépouilles, & ramenèrent avec eux
„ ſes Chefs chargés de fers ? Quels bras ont
„ remporté tant de victoires ſous les ordres de
„ Dyonis & de ſon fils ? Ne ſont-ce pas ceux
„ de vos braves aïeux ? Ce ſont eux qui ren-
„ verſèrent ces mêmes ennemis qui vous inſpi-
„ rent aujourd'hui tant de terreur. Ah ! ſi le
„ lâche Ferdinand endormit votre valeur, ré-
„ veillez-vous, Portugais, ſous un Roi plein
„ de courage. S'il eſt vrai que le Souverain,
„ par ſes exemples, change & forme à ſon gré
„ ſes Sujets, jettez les yeux ſur le Héros que
„ vous venez d'élever ſur le Trône. Imitez ſa
„ valeur, & la vôtre ne trouvera rien d'invin-
„ cible. Vous vaincrez ceux que vous êtes ac-
„ coutumés de vaincre. Mais ſi la peur enchaî-
„ ne vos bras, ſi vous refuſez de marcher à
„ l'ennemi, je marcherai ſeul à lui. J'irai avec
„ mes Vaſſaux, j'irai avec cette épée (& en di-
„ ſant ces mots la ſienne étincela dans ſa main) ;
„ je défendrai contre l'inſolent étranger cette
„ terre qui ne doit pas ſouffrir le joug, & armé
„ pour la Patrie que vous abjurez, je triom-
„ pherai à la fois & des ennemis qui la mena-
„ cent & des ſujets qui la trahiſſent. „

Le jeune Scipion ne parut pas plus grand & plus terrible lorſqu'après le déſaſtre de Cannes

il se présenta devant cette jeunesse timide qui était prête à se rendre aux Carthaginois, & le fer à la main la fit jurer de mourir pour la République. C'est avec la même fierté que le Héros Portugais ranime les esprits abattus. La terreur s'enfuit à sa voix, & l'honneur revient avec le courage. Rappellés à eux-mêmes, ces hommes qui tremblaient un moment auparavant à la seule idée du péril, ne demandent qu'à l'affronter. Ils montent à cheval, & saisissent la lance d'une main assûrée, criant à haute voix : Vive le Souverain, vengeur de notre liberté. Tout le Peuple paraît animé de la même ardeur. Les uns s'occupent à réparer les armes qu'une longue paix a rouillées ; ils garnissent les casques, éprouvent les cuirasses ; d'autres attachent & entrelacent dans leurs habits & dans leur armure les chiffres & les dévises, emblêmes de leurs amours (6). A la tête de cette brillante armée Jean part de la Ville d'Abrantes, dont les Habitans s'abreuvent dans les froides sources du Tage. L'avant-garde s'avance sous un Commandant digne d'avoir à ses ordres les nombreuses troupes dont Xerxès couvrit jadis l'Hellespont. C'était Alvar Nugno, l'effroi des Castillans, comme Attila le fut jadis de la France & de l'Italie. L'aîle droite est confiée au sage Vasconcellos, digne de commander à des Portugais. La gauche a pour Capitaine Vasquez d'Almoda, depuis Comte d'Abrantes. On voit briller à l'arrière-garde les armoiries de la Couronne de Portugal. C'est Jean lui-même qui la conduit, Jean qui ne le cède pas en bravoure au Dieu Mars. On voit sur les remparts de la Ville les mères, les sœurs, les

époufes, les amantes, faifies d'une crainte mêlée d'efpérance & de joie, élevant les bras vers le Ciel & lui recommandant leurs Défenfeurs. On arrive bientôt en préfence de l'ennemi, & de part & d'autre on attend avec inquiétude le fort de la bataille. Au bruit des trompettes & des tambours fe mêle le cri plus terrible des deux armées : le mouvement des étendarts varie leurs couleurs fous les feux du Soleil. Jamais cet Aftre n'avait éclairé un plus beau jour : il entrait alors dans la conftellation d'Aftrée, & colorait les fruits de Bacchus. Au fignal épouvantable qui fe fait entendre en même tems des deux partis oppofés, le mont Artabre eft ébranlé (7), la Guadiane faifie de frayeur recule vers fa fource, le Duéro en frémit, le Tage précipite vers l'Océan fes ondes épouvantées ; & les mères, glacées de crainte au bruit du combat, preffent leurs enfans contre leur fein. C'eft dans ce premier inftant de péril que la pâleur couvre le front des Guerriers. Le fang fe retire vers le cœur, & la crainte exagère le danger. Mais bientôt le défir de vaincre & la fureur du carnage l'emportent fur l'amour de la vie. Le combat s'engage de tout côté : on s'ébranle, on fe heurte. Les uns font enflammés de l'ardeur de conquérir, les autres font animés par la néceffité de fe défendre. Alvar eft le premier à fe fignaler en enfonçant les rangs Efpagnols : il frappe tout ce qui s'offre devant lui, & le Caftillan mord en expirant cette terre qu'il voulait affervir. Les fléches fendent, en fifflant, l'air que la pouffière obfcurcit. La terre tremble fous les pieds des chevaux. Les vallées voifines re-

tentiſſent d'un bruit ſemblable au tonnerre. Les lances ſe briſent contre les lances, les armes ſont fracaſſées ſur les armes. L'aîle que commandait Nugno voit ſe renouveller ſans ceſſe les nombreux aſſaillans qui ſemblent renaître ſous les mains qui les moiſſonnent. C'eſt là qu'il voit, ô crime! ſes frères s'avancer contre lui. Ces ennemis de leur Roi & de leur Patrie n'avaient pas horreur du ſang de leur frère. Autour d'eux ſont les perfides déſerteurs des enſeignes du Portugal, armés contre leur pays & leurs parens. Malheureux Coriolan, coupable Catilina (8), vous tous qui avez porté les armes contre votre patrie, ſi vous éprouvez dans le Royaume de Pluton les châtimens dûs à la perfidie, dites au Roi des ténèbres que le Portugal a produit auſſi des traîtres. Enfin nos premiers rangs ſont forcés de céder à la multitude. Nugno qui les commande, eſt ſemblable au lion terrible aſſiégé ſur les collines de Ceuta par les chaſſeurs qui courent les campagnes de Tétuan. Ils l'environnent d'un rempart de lances, & l'animal intrépide s'y précipite avec fureur. Tel eſt Alvare au milieu des ennemis. Il rougit la terre de leur ſang; mais tous les ſiens tombent à ſes côtés, & le nombre accable la valeur. Jean qui voit & anime tout d'un regard, s'apperçoit du péril où eſt expoſé ce brave Chevalier. Semblable à la lionne courageuſe à qui le Maſſylien a enlevé ſes petits pendant qu'elle leur cherchait de la nourriture; elle court furieuſe, elle rugit, & fait retentir les ſept montagnes de Dara (9); Jean vole au ſecours d'Alvare, ſuivi de l'élite de ſes Sujets: Allons, s'écriait-il, braves ca-

marades, la patrie & la liberté ſont dans vos mains. Votre Roi court le premier au péril, ſuivez-le & combattez en dignes Portugais. En diſant ces mots, il ſe jette, la lance à la main, au milieu des ennemis, & plus d'un Guerrier tombe ſous ſes coups. On ſe diſpute la gloire de le ſuivre. Le danger diſparait, & l'on ne voit plus que la gloire & la vengeance. Les Portugais portent partout la mort. Le Grand-Maître de Saint-Jacques, celui de Calatrava expirent en vendant cher leur vie. Les traîtres Péreyras (10) meurent en reniant le Ciel & maudiſſant leur deſtinée. Une foule de Guerriers ſans nom eſt précipitée dans les abymes où heurle le chien formidable dont les trois gueules béantes épouvantent les Ombres. L'étendart de Caſtille eſt renverſé devant celui de Portugal, affront cruel à l'orgueil Eſpagnol. Alors redouble l'horreur du carnage. Les plaines jonchées de morts perdent leur couleur ſous les flots du ſang qui les inondent. L'Eſpagnol cède & prend la fuite. Le ſuperbe Roi de Caſtille abandonne le champ de bataille, ſuivi du peu des ſiens que Bellone a épargnés. L'épouvante leur donne des aîles. Ils fuient, emportant au fond du cœur la honte d'être vaincus, le regret de la perte de leurs parens & de leurs amis qu'ils laiſſent parmi les morts, & des dépouilles livrées aux mains des vainqueurs. Quelques-uns chargent d'imprécations le premier qui inventa l'art affreux de la guerre. D'autres déteſtent l'ambition cruelle & injuſte qui, pour ravir un butin illégitime, expoſe le Peuple à la miſère & à la mort, les épouſes à la douleur du veuvage, & les enfans au malheur d'être orphelins.

Jean reſta les jours accoutumés (11) dans les plaines où il avait vaincu, occupé d'offrir à Dieu les tributs de ſa reconnoiſſance. Mais Alvare incapable de repos, va porter ſes armes au-delà du Tage. Il répand la terreur dans les champs de l'Andalouſie, & en emporte les richeſſes. Les Eſpagnols gémiſſaient accablés de leurs pertes, lorſque deux ſœurs charmantes vinrent de l'île d'Albion (12), l'olive à la main, offrir aux deux Rois ennemis les douceurs de la paix & de l'hyménée, & rendirent à leurs Peuples la paix & le repos.

Mais les cœurs avides de gloire comptent pour perdus tous les inſtans qu'ils ne lui conſacrent pas. Le Roi Jean n'ayant plus d'ennemis à vaincre ſur terre, va combattre l'Océan. C'eſt le premier de nos Rois qui traverſa la mer pour aller apprendre aux Diſciples de Mahomet ce que peut le zèle de la foi ſur les Diſciples du Chriſt. Ses vaiſſeaux ſillonnant le ſein de Thétis, voguent vers les colonnes d'Alcide. Il arbore ſes drapeaux victorieux ſur les ſommets d'Abyla. C'eſt dans ces rochers que ſont creuſés les fondemens de Ceuta. Il chaſſe les Africains de cette Ville, qui devient pour le Portugal un boulevard capable de le garantir des déſaſtres où l'Eſpagne fut expoſée jadis par la perfidie du Comte Julien (13). La mort enleva trop tôt à la Luſitanie le Héros qui la défendait. Il alla prendre ſa place dans le Ciel parmi les Protecteurs de ce Royaume. Il laiſſa une poſtérité nombreuſe & un Succeſſeur digne de lui. Mais ce Succeſſeur, Edouard, n'hérita pas de ſa fortune. La proſpérité a ſes retours. Quel bon-

heur n'eſt pas ſuivi de revers? & quel mortel eſt toujours heureux? Cc Monarque eut la douleur de voir ſon frère Ferdinand trompé par les Deſtins, dans des entrepriſes dignes de ſon courage, ſe livrer aux Infidèles pour ſauver ſon Peuple aſſiégé. L'amour de la patrie le fit conſentir à porter des fers (14). Il finit ſa vie dans l'eſclavage, plutôt que de ſouffrir que Ceuta fût donnée pour ſa rançon. Il préféra l'intérêt de ſon pays à celui de ſes jours & de ſa liberté. Codrus & les généreux Décius ont-ils fait davantage?

L'Héritier de la Couronne, Alphonſe, nom fortuné pour le Portugal, abattit la puiſſance des Barbares voiſins de ſes Etats; heureux ſi l'amour des conquêtes ne l'eût jamais conduit dans l'Ibérie (15)! Mais ſi l'on interroge les rivages d'Afrique, il paſſera pour invincible. C'eſt à lui qu'il fut donné de cueillir les pommes d'or enlevées jadis par Alcide. Alcazer, Arzile, Tanger n'ont point encore ſecoué le joug qu'il leur impoſa. Leurs murailles, impénétrables comme le diamant, furent renverſées devant lui, & dans ces expéditions héroïques la valeur Portugaiſe ſe ſignala par des prodiges dignes d'être chantés ſur la lyre d'Apollon. Mais entraîné par l'ambition, égaré par une fauſſe gloire, il va diſputer à Ferdinand d'Arragon le Royaume de Caſtille. Ferdinand raſſemble ſes troupes des contrées qui lui obéiſſent depuis Cadix juſqu'aux Pyrénées. Le jeune fils d'Alphonſe, Jean, rougirait de reſter oiſif, tandis que ſon père va combattre. Il le ſuit ſur le champ de bataille, & l'aîle qu'il commandait demeure

victorieuſe, pendant que celle où combat ſon père eſt vaincue par Ferdinand. Ainſi jadis dans les plaines de Philippe, Antoine battit les meurtriers de Céſar, tandis qu'Octave était en déroute.

Le ſucceſſeur d'Alphonſe, Jean II (16), fut le treizième Roi qui monta ſur le Trône de Portugal. C'eſt lui qui pour immortaliſer ſon nom entreprit ce qu'aucun mortel n'avait encore oſé tenter. Il eſſaya de découvrir la route des climats où naît l'Aurore & des contrées que je cherche aujourd'hui. Par ſes ordres ſix de ſes Sujets traverſent l'Eſpagne, la France, l'Italie, & s'embarquent dans le port où Parténope enſevelie a donné ſon nom à la Ville de Naples, à cette Ville que les Deſtins ont agitée par tant de révolutions pour la rendre enſuite plus illuſtre ſous la ſuperbe domination des Eſpagnols. Ils s'avancent dans la mer de Sicile, viſitent les plages ſabloneuſes de Rhodes, & vont relâcher ſur les rivages où jadis les cendres du grand Pompée obtinrent à peine un tombeau. Ils ſe rendent à Memphis, parcourent les terres arroſées par le Nil, montent juſques dans l'Ethyopie, où le nom de Jéſus-Chriſt eſt adoré. Ils franchiſſent les ondes Erythrées, qui s'ouvrirent autrefois ſous les pas du Peuple d'Iſraël. Ils laiſſent derrière eux les monts Nabathéens, qui ont conſervé le nom d'un fils d'Iſmaël, & les côtes odoriférantes de Saba, qui doit ſes parfums à la mère d'Adonis (17). Ils entrent dans le Golfe Perſique où ſe conſerve encore le ſouvenir de la tour de confuſion, l'orgueilleuſe Babel (18). C'eſt là que l'Euphrate & le Tigre,

qui ſe glorifient de leur ſource, viennent confondre leurs eaux. Enfin ces hardis voyageurs s'expoſent ſur les flots de l'Océan que Trajan n'avait pas oſé toucher, & vont chercher les rivages de l'Indus, dont on a raconté tant de fables. Mais la mort ne leur permît pas d'y arriver. Ils virent dans leurs routes pluſieurs Nations inconnues à l'Europe, les Caramans, les Gédroſiens & beaucoup d'autres, & ne purent revoir leur douce patrie, objet de leurs derniers regrêts.

C'eſt à l'auguſte Emmanuel, héritier de la Couronne & des grands deſſeins de Jean II, que le Ciel ſemble avoir réſervé la gloire de cette illuſtre entrepriſe faite pour immortaliſer un Souverain. A peine avait-il pris les rênes du Gouvernement, qu'il projetta la conquête des mers. Occupé ſans ceſſe des idées de grandeur que réveillait dans ſon ame le ſouvenir de ſes Ancêtres, qui avaient toujours paru jaloux d'étendre leur domination, il roulait dans ſon eſprit de vaſtes deſſeins qui l'agitaient même dans les bras du ſommeil. Une nuit, pendant que ſes yeux étaient appeſantis ſous les pavots de Morphée, le Ciel lui découvrit dans un ſonge prophétique les préſages de ſa future grandeur. Il lui ſembla que ſa tête touchait aux ſphères céleſtes. De cette étonnante élevation il abaiſſait ſes yeux ſur des mondes inconnus. En portant ſes regards au loin, il vit jaillir du ſein des montagnes deux ſources abondantes & lympides. Les bois impénétrables qui couvraient ces monts incultes, la multitude d'oiſeaux ſauvages & d'animaux ignorés qu'on y remarquait, faiſaient

assez connaître que depuis la création jamais le pied des mortels n'avait foulé ces sommets inaccessibles. Emmanuel vit sortir des eaux deux Vieillards qui s'avançaient vers lui d'un pas majestueux. Leur aspect était vénérable, quoique sauvage; l'eau qui dégoûtait de leurs cheveux leur tombait sur tout le corps. La couleur de leur peau rembrunie approchait de celle de l'ébène, & leur barbe longue & touffue descendait sur leur poitrine. Tous deux avaient le front couronné de plantes inconnues à l'Europe. L'un d'eux semblait plus fatigué que l'autre, comme s'il était venu d'un lieu plus éloigné que la source dont il avait paru sortir, ainsi qu'Alphée accourt de l'Arcadie pour mêler son onde amoureuse aux flots de sa chère Aréthuse. C'était celui des deux qui avait la contenance la plus auguste. Il s'arrêta à quelque distance du Roi, & lui cria d'une voix forte & imposante: " O toi, à qui la possession d'une grande
„ partie de la terre est réservée, nous venons
„ t'avertir qu'ils sont arrivés, ces tems marqués
„ par les Destins, où tu dois imposer des tri-
„ buts à nos ondes qui n'ont jamais encore
„ été domptées. Je suis l'illustre Gange (19), si
„ renommé dans le monde, qui ai mon berceau
„ dans la demeure céleste, où habita le premier
„ homme. Ce Vieillard qui m'accompagne est
„ l'Indus, dont l'origine est dans ces montagnes
„ élevées que tu apperçois dans l'éloignement.
„ Il t'en coûtera, pour nous assujétir, des tra-
„ vaux longs & pénibles : il faudra soutenir des
„ guerres cruelles. Mais ne perds point courage,
„ & sois sûr que tu soumettras toute l'éten-

„ due des pays qui ſont maintenant ſous tes
„ yeux. „

Le Vieillard n'en dit pas davantage, & tous deux diſparurent & ſe perdirent dans les ſources ſacrées dont ils étaient ſortis. Le Roi s'éveille, encore agité de ce ſonge myſtérieux. Le Ciel, en ce même inſtant, commençait à ſe colorer de la pourpre naiſſante de l'Aurore. Emmanuel aſſemble ſon Conſeil, raconte le ſonge que le Ciel lui a envoyé, & les promeſſes du Vieillard. Tous les cœurs ſont remplis d'admiration & d'eſpérance, & l'on décide d'une voix unanime qu'il faut, ſans perdre de tems, armer une flotte chargée d'hommes entreprenans & hardis, qui aillent chercher à travers les mers les nouvelles régions promiſes par le Ciel. Quoique depuis long-tems toute l'ardeur de mes déſirs ſe portât vers ces expéditions brillantes & haſardeuſes, j'avouerai que je ne m'attendais pas à l'honneur que je reçus, & je ne ſais encore comment j'ai pu le mériter. Le Roi daigna me confier cette grande entrepriſe. J'ignore encore s'il crut lire ſur mon front d'heureux préſages de ſuccès. Mais il me dit, avec cet air de bonté, qui de la part du Souverain eſt ſi flatteur pour un ſujet: " Gama, il faut eſſuyer de grands
„ travaux pour réuſſir dans les grandes choſes.
„ Le mépris de la vie eſt le premier degré pour
„ aller à la gloire, & quand on l'expoſe avec
„ courage, plus on abrège ſa durée, plus on
„ étend ſa mémoire dans les âges à venir. Je
„ vous ai choiſi entre tous pour un emploi di-
„ gne de vous. L'entrepriſe eſt pénible, mais
„ éclatante, & je ſais que pour mon ſervice rien
„ ne vous paraîtra difficile. „ Je

Je lui répondis : " O grand Roi, je n'ai qu'un
„ ſeul regret, c'eſt de ne pouvoir conſacrer à
„ votre ſervice qu'une vie dont la carrière eſt
„ ſi bornée. Ordonnez-moi des travaux pareils
„ à ceux d'Hercule, je ſaurai les ſupporter. Ex-
„ poſez-moi à des périls plus grands, s'il eſt
„ poſſible, que ceux qu'il a courus, & je ſuis
„ prêt à les braver. „

Le Monarque loue mon zèle & me prodigue ces applaudiſſemens qui encouragent la vertu & produiſent les grandes actions. Mon frère Paul de Gama offre de m'accompagner. Sa tendreſſe pour moi & ſon amour pour la gloire ne lui permettent pas de ſe ſéparer de moi. Le brave Coëllo, que rien n'effraie, ſe joint à nous. Tous deux ſont accoutumés au métier des armes & aguerris aux dangers. Une jeuneſſe brillante s'empreſſe de nous ſuivre. Tous brûlent du déſir de ſe ſignaler, & la grandeur de leur courage eſt égale à celle de l'entrepriſe. Emmanuel les anime encore par ſes louanges & par ſes bienfaits. Ainſi jadis les Héros armés pour la conquête de la Toiſon ſe raſſemblèrent ſur le vaiſſeau fatidique (20) qui fut lancé le premier ſur la mer de la Colchide. Déja les navires ſont préparés dans le port de Lisbonne, où le Tage mêle l'or de ſes eaux avec le ſable de Neptune. On voit éclater parmi nous la confiance & l'allégreſſe, & de tous ceux qui ſe diſpoſent à me ſuivre, nul ne donne la moindre apparence de crainte. Les Soldats accourent ſur la plage. La variété des couleurs relève leur parure. Tous ſont prêts à voguer aux extrêmités du monde ; les vents paiſibles agitent doucement les pavil-

lons & les banderolles flottantes, & l'on dirait que nos vaiſſeaux prêts à s'élancer ſur les mers, ſe promettent, comme le navire Argo, d'avoir un jour une place dans l'Olympe parmi les Aſtres. Pourvus de tout ce qu'exige un ſi long voyage, notre dernier ſoin eſt de nous préparer à la mort, que des Navigateurs doivent toujours avoir devant les yeux, & d'implorer les faveurs du Tout-Puiſſant, qui ſeul peut la détourner de nous. Enfin nous ſortons du Temple de Bélem (21), & le moment arrive où il faut monter ſur nos vaiſſeaux. O grand Roi! quand je me rappelle cet inſtant, j'ai peine encore à retenir mes larmes. Nous marchions vers le rivage, accompagnés d'une foule de ſaints Prêtres qui adreſſaient au Ciel des Cantiques. Nos parens, nos amis, tous les citoyens en foule accoururent à ce ſpectacle. La conſternation était ſur leur viſage: il ſemblait qu'on nous crût déja perdus. Les femmes jettaient des cris de douleur, & les hommes répandaient des larmes. Les mères, les épouſes, les ſœurs, en qui l'amour ajoute à la crainte, paraiſſaient déſeſpérer de revoir jamais les objets de leur tendreſſe. La mère diſait à ſon fils: „ Toi, qui „ devais être la conſolation de ma vieilleſſe, „ pourquoi l'abandonnes-tu? Pourquoi laiſſes- „ tu mes derniers jours s'écouler dans les cha- „ grins & les regrets? Où vas-tu, mon cher „ fils? où vas-tu, pour être la pâture des „ monſtres de la mer? „ L'épouſe éplorée & les cheveux épars, s'écriait: " O mon bien-ai- „ mé, ſans qui l'amour ne veut pas que je vi- „ ve, pourquoi vas-tu haſarder ſur la mer en

„ courroux des jours qui m'appartiennent ?
„ Comment préfères-tu les dangers d'un tel
„ voyage aux douceurs de notre union ? Tu
„ me quittes, & les vents vont emporter loin
„ de moi nos amours & nos plaisirs. „ Les
vieillards & les enfans, dont le courage est
amolli par la faiblesse de l'âge, exprimaient les
mêmes sentimens. Sensibles à leurs plaintes &
à leurs regrets, nous n'osions lever les yeux,
de peur que le spectacle de leurs douleurs n'attendrît notre ame & n'ébranlat notre résolution.
Je pressai l'embarquement, & j'interrompis des
adieux qui affligent toujours plus qu'ils ne consolent & celui qui s'éloigne & celui qui demeure.

Mais un Vieillard (22) d'un visage sombre
& chagrin, jettant les yeux sur nous au moment où nous quittions la terre, secoua trois
fois la tête, & élevant sa voix grave & imposante, que nous pouvions encore entendre,
il tira du fond de son cœur ces tristes paroles
que semblait lui dicter l'expérience qui est le
fruit d'une longue vie : " O gloire de commander ! vaine soif de ce rien que l'on nomme
„ renommée ! Désir trompeur excité par les flatteries du vulgaire ! que tu exerces un pouvoir funeste sur les cœurs que tu possédes !
„ Dans quels dangers tu précipites les mortels !
„ à combien de morts tu les exposes ! Inquiétude étrange du cœur humain, source d'égaremens & de crimes ! on t'honore du nom
„ de gloire, & tu n'es digne que d'opprobre.
„ Tu en imposes aux peuples ignorans, & c'est
„ toi qui fais leurs malheurs. Dans quel nouveau désastre vas-tu plonger ce Royaume ?

„ De quel vain fantôme viens-tu nous éblouir ?
„ Quels trésors imaginaires, quelles palmes
„ chimériques nous offres-tu ? Hélas ! le pre-
„ mier des humains a été banni d'un séjour de
„ délices, & sa postérité a perdu le bonheur &
„ l'innocence. Nation insensée ! puisque tu
„ cours après la gloire, puisque tu affectes tant
„ de mépris pour la vie, n'as-tu pas près de
„ toi les descendans d'Agar, tes éternels enne-
„ mis ? Si tu combats pour la loi de Jésus-
„ Christ, ils suivent celle le leur Prophète im-
„ posteur. Si tu désires des richesses, ils possé-
„ dent un terrein immense. Si tu recherches
„ une victoire glorieuse, ils combattent en bra-
„ ves guerriers. Pourquoi laisses-tu s'aggrandir
„ l'ennemi qui est à ta porte, pour en aller
„ chercher un autre si loin ? Que veux-tu,
„ Peuple ambitieux, si ce n'est que la renom-
„ mée s'entretienne de tes exploits & te donne
„ les vains titres de Dominateur de l'Inde, de
„ la Perse & des mers d'Arabie & d'Ethiopie ?
„ Ah ! maudit soit le premier qui abandonna
„ au souffle des vents une voile attachée à un
„ bois fragile ! qu'il éprouve dans l'abyme des
„ Enfers une punition éternelle ; qu'il ne soit
„ jamais loué par les Sages ni chanté par les
„ Poëtes ; que sa funeste invention ne soit ja-
„ mais célébrée sur la lyre, & que son nom
„ meure avec lui. Le fils de Japhet a mis dans
„ le cœur humain une étincelle du feu dérobé
„ dans les Cieux, & ce feu a répandu dans le
„ monde l'embrasement de la guerre & de la
„ discorde. O Prométhée ! plût au Ciel que ta
„ fatale statue n'eût jamais été animée ! jamais

„ l'imprudent Phaéton n'eût tenté de tenir les
„ rênes du char enflammé dont il fut précipité
„ par la foudre. Jamais l'Architecte du laby-
„ rinthe essayant dans les airs ses aîles impuis-
„ santes, n'eût péri avec le malheureux fils,
„ imitateur de sa hardiesse & compagnon de sa
„ chûte. Il n'y a rien de si difficile que l'audace
„ des mortels n'ait tenté. Le feu, le fer, les
„ eaux, rien ne les épouvante, & leur sort est
„ d'être à jamais les instrumens de leurs maux.„

Fin du quatrième Chant.

NOTES
SUR LE QUATRIEME CHANT.

Note 1.

L'Illustre Dom Jean, le fruit des amours de Dom Pédre & de la belle Dulaurens, est reconnu pour le véritable héritier du Trône. Après la mort de Ferdinand, qui ne laissa point d'enfans mâles, trois Doms Juans ou Doms Jeans prétendirent à la Couronne : le premier, fils légitime d'Inès & de Dom Pédre, était alors détenu prisonnier en Espagne ; le second, Jean, Roi de Castille, tirait ses droits de son mariage avec Béatrix, fille de Ferdinand & de Léonore, & qui devait, par une clause expresse de ce mariage, être Reine après son père, s'il ne laissait point d'héritiers. Enfin le troisième était fils naturel du même Dom Pédre dont nous venons de parler & de Thérèse Dulaurens. Son droit d'héritage n'était pas le mieux établi : mais il eut les suffrages de la Nation. Tous les Historiens Portugais attestent ce prodige que raconte Camoëns. Ils ajoutent que le père de Dom Jean réva qu'il voyait le Portugal embrasé & Dom Jean qui éteignait l'incendie. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il régna avec gloire. C'est lui qui remporta sur les Castillans la bataille d'Aljubarrote, dont on voit peu après la description.

Note 2.

Fernandez. C'était un Seigneur Castillan, titre qui suffisait pour le rendre odieux aux Portugais. Il était fort aimé de la Reine Léonore. Quand elle le vit mort, elle

s'écria qu'il était innocent ainſi qu'elle, & promit d'allumer un bûcher dans ſon palais & de paſſer au travers des flammes, ce que l'on appellait alors ſubir le jugement de Dieu. Mais cette réſolution n'eut pas lieu.

Note 3.

Un Miniſtre des Autels eſt précipité du haut d'une tour, comme le fut jadis Aſtianax. C'était Martin, Evêque de Lisbonne, Prélat vénérable & digne d'un meilleur ſort. Le Peuple furieux voulait qu'il fît ſonner les cloches de ſon Egliſe en ſigne d'allégreſſe, pendant qu'on rempliſſait la ville de meurtres & de carnage. Voyant qu'il ſe refuſait à leur emportement féroce, ils le précipitèrent du haut d'une tour où il s'était refugié.

Note 4.

L'invincible Ruydias. C'eſt ce fameux Cid Rodrigue, le Héros de la Tragédie de Corneille & l'un des Héros de l'ancienne Eſpagne. Il prit Valence, Calahorre, Arience, &c.

Note 5.

La Galice eſt un des pays les plus pauvres de l'Eſpagne. Ses Habitans le quittent en foule pour aller ſervir en Caſtille & dans les contrées opulentes du Royaume. C'eſt une manière de parler commune en Eſpagne, que de dire, *he ſido tradado como ſi fuera un Gallego.* On m'a traité comme ſi j'étais un Galicien. Cette phraſe prouve le mépris où ils ſont, & leur pauvreté fait préſumer que les pélérinages à Saint-Jacques de Compoſtelle en Gallice ne les enrichiſſent pas.

Note 6.

Les chiffres & les deviſes, emblêmes de leurs amours. On connait cette coutume galante, dont on fait remon-

ter l'origine jufqu'aux Chevaliers Français du tems de Charlemagne. Mais les Hiftoriens affûrent auffi qu'il y avait dans l'armée Portugaife une troupe femblable à celle que l'on appellait à Lacédémone la troupe des Amans, & que c'eft fur-tout à elle que Dom Jean fut redevable de fa victoire.

Note 7.

Le mont Artabre eft ébranlé, &c. Cet endroit eft imité de Lucain, dans le feptième Livre de la Pharfale, où le Poëte effaie d'imiter en vers fonores le fignal donné dans les deux armées :

> *Excepit refonis clamorem vallibus æmus,*
> *Peliacifque dedit rurfus geminare cavernis :*
> *Pindus agit fremitus, Pangæaque faxa refultant,*
> *Ætææque gemunt rupes.*

Note 8.

Malheureux Coriolan, coupable Catilina. Le Poëte n'aurait pas dû mettre ainfi fur la même ligne ces deux hommes, dont l'un était beaucoup plus excufable que l'autre. Le Traducteur a tâché de les diftinguer par les différentes épithètes qu'il leur donne. Mais non content de ce rapprochement déplacé, Camoëns joint à ces deux noms celui de Sertorius, qui à la vérité combattit très-courageufement contre la tyrannie de Scylla, mais qui ne porta point les armes contre fa Patrie. Cette injuftice du Poëte eft d'autant plus étrange que le nom de Sertorius devait être en vénération dans le Portugal, dont les Peuples devinrent des héros fous les ordres de ce brave Romain.

Note 9.

Les fept montagnes de Dara. C'eft l'ancienne Maffyl-

lie, vaste Province d'Afrique, où se trouve une chaîne de sept montagnes, presque toutes d'égale grandeur, & que les Portugais qui ont fréquenté cette côte, nomment *os sete montes irmanos*, les sept monts frères. Duperron de Casterra les appelle *les sept montagnes jumelles.*

Note 10.

Les traîtres Pereyras. C'étaient les frères & les parens d'Alvare Nugno, qui peut-être ne méritaient pas d'être appellés traîtres pour s'être attachés à la cause du Roi de Castille, dont les droits valaient bien ceux de Dom Jean. Mais celui-ci est vainqueur, & l'on se range du parti des heureux.

Note 11.

Jean resta les jours accoutumés dans les plaines où il avait vaincu. C'était la coutume de rester trois jours sur le champ de Bataille pour constater la victoire, & c'était souvant le moyen d'en perdre les fruits. Cette coutume était une suite de l'esprit de ces siècles de chevalerie, où l'on faisait tout pour la gloire. Aujourd'hui que la guerre est une science, & que le calcul des intérêts est un plus grand objet d'attention, ce qu'on admire, avec raison, c'est la conduite du Héros qui après avoir vainçu à Rosbac, va gagner à cent lieues de-là une autre bataille en Silésie, & rentre vainqueur dans Schweidnitz & dans Breslau.

Note 12.

Lorsque deux sœurs charmantes vinrent de l'île d'Albion. Ces deux Princesses étaient petites-filles d'Edouard IV, Roi d'Angleterre. La première, qui s'appellait Philippine, épousa le Roi de Portugal. L'autre, qui se nommait Catherine, fut mariée, non pas au Roi de Castille, comme le dit Camoëns, mais à son fils Henri qui monta

ſur le Trône deux ans après. Cette mépriſe eſt aſſez indifférente dans une narration poétique.

Note 13.

Comte Julien. L'Auteur rappelle ici l'hiſtoire du Comte Julien, qui pour venger ſa fille Florinde enlevée par le Roi Rodrigue, appella les Maures en Eſpagne.

Note 14.

L'amour de la Patrie le fit conſentir à porter des fers. Ferdinand aſſiégea la Ville de Tanger. Il ſe vit lui-même inveſti par une armée nombreuſe de Maures. Il fallut capituler, & Ferdinand ſe conſtitua priſonnier juſqu'à ce qu'on eût rendu Ceuta pour ſa rançon. Mais lorſque les Portugais furent hors de danger, il fut le premier à s'oppoſer à la reddition de cette Ville, & préféra de reſter entre les mains des Maures, expoſé aux traitemens les plus cruels qui le firent bientôt périr dans ſa priſon.

Note 15.

Heureux ſi l'amour des conquêtes ne l'eût jamais conduit dans l'Ibérie ! Après la mort de Henri IV, Roi de Caſtille, Alphonſe diſputa cette couronne à Ferdinand le Catholique, comme ledit Vaſco dans la ſuite de ſa narration. La bataille ſe donna près de Toro, & fut indéciſe. On remarqua comme une ſingularité de cette journée que l'aîle droite des Caſtillans qui plia, était commandée par Ferdinand en perſonne, & que le Roi Alphonſe combattait à l'aîle droite des Portugais qui fut rompue.

Note 16.

Le ſucceſſeur d'Alphonſe, Jean II. Ce Prince fut en effet le premier qui conçut le deſſein de pénétrer dans les Indes par la mer d'Afrique, projet exécuté par Vaſco de

Gama, le Héros de ce Poëme, ſous le règne d'Emmanuel.

Note 17.

Et les côtes odoriférantes de Saba. qui doit ſes parfums à la mère d'Adonis. L'uns de plus beaux morceaux des Métamorphoſes d'Ovide, eſt celui où il raconte les amours inceſtueux de Ciniras & de Myrrha ſa fille, dont naquit Adonis. Myrrha s'enfuit après ſon crime dans les forêts d'Arabie, où les Dieux lui ôtèrent la figure humaine & lui donnèrent celle de l'arbre qui porte ſon nom. La gomme qui découle de cet arbre, & que l'on appelle la myrrhe, s'appelle dans le pays *adoné.*

Note 18.

Ils entrent dans le golfe Perſique, où ſe conſerve encore le ſouvenir de la tour de confuſion, l'orgueilleuſe Babel. Cette tour fut bâtie, dit-on, dans les plaines de Sennaar en Chaldée. Il y a loin de-là au golfe Perſique. Peut-être l'Auteur fait-il alluſion au détroit de *Babel-Mandel* qui eſt à l'entrée de la mer Rouge. Mais *Babel-Mandel* ſignifie en Arabe *porte de la mort*, parce que ce paſſage eſt très-dangereux.

Note 19.

Je ſuis l'illuſtre Gange, ſi renommé dans le monde, qui ai mon berceau dans la demeure céleſte où habita le premier homme. On a prétendu que le Gange était un des quatre fleuves qui coulaient dans le Paradis Terreſtre, & cette tradition ſuffit pour fonder une fiction dans un Poëme. Le Gange prend ſa ſource dans le mont Immaüs ou Caucaſe, & celle du fleuve Indus ſort du mont Paropamſe.

Note 20.

Le vaiſſeau fatidique. C'eſt le navire Argo, qui, ſelon la Fable, rendait des Oracles & donna ſon nom à une conſtellation, comme le dit plus bas Camoëns.

Note 21.

Enfin nous ſortons du Temple de Bélem. Bélem eſt un port ſur le Tage, à deux lieues de Lisbonne, ainſi nommé par corruption du mot Bethléem, parce que l'Infant Dom Henri y bâtit un hermitage conſacré à Jéſus-Chriſt naiſſant, qui eſt devenu aujourd'hui un magnifique Couvent d'Hyéronimites. C'eſt de ce port que partit Gama, & que partent communément les vaiſſeaux équipés pour les Indes.

Note 22.

Mais un Vieillard. Le diſcours que le Poëte met ici dans la bouche de ce Vieillard, eſt l'expreſſion fidèle de ce qu'on penſait en Portugal de l'expédition de Gama. On était généralement perſuadé qu'il n'en reviendrait pas. L'introduction de ce perſonnage, qui annonce des malheurs, eſt d'ailleurs une idée heureuſe : elle répand plus d'intérêt ſur le voyage de Gama & de ſes compagnons. En général cette ſiniſtre prophétie du Vieillard, peint le départ de Gama pour les Indes des couleurs les plus touchantes ; l'apparition du Gange & de l'Indus ſont des beautés poétiques qui honorent le génie de Camoëns.

FIN des Notes du quatrième Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Suite du récit de Gama. Paſſage de l'Equateur. Phénomènes. Les Portugais abordent en différens endroits des côtes de l'Afrique. Apparition du Géant Adamaſtor près du Cap de Bonne-Eſpérance. Le ſcorbut déſole la flotte Portugaiſe qui ſe répare à Mélinde. Fin du récit de Gama.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT CINQUIEME.

PENDANT que le Vieillard continuait ces plaintes ſiniſtres, le vent s'éleva & nous ſortîmes du port, les voiles déployées, en faiſant retentir le ciel de nos cris, & formant des vœux pour le ſuccès de notre voyage. L'Aſtre qui diſpenſe les ſaiſons & la lumière s'approchait alors du monſtre de Némée, & depuis le ſixième âge du monde vieilliſſant (1), il y avait déja près de quinze ſiècles que cet Aſtre bienfaiſant recommençait en faveur des humains ſa révolution annuelle, quand notre flotte ſe mit en mer. Nous commençons à perdre de vue la terre natale & les rives chéries du Tage. La patrie s'éloigne de nos yeux, & notre cœur y habitait encore. Les montagnes de Sintra fuient dans l'éloignement & diſparaiſſent à notre vue. Enfin nous ne voyons plus autour de nous que le ciel & les eaux. Nous voguons ſur ces mers nouvelles, & déja nous appercevons les îles découvertes par les ordres & ſous les auſpices de l'illuſtre Prince Henri (2). Nous laiſſons ſur la

gauche les montagnes de Mauritanie. On ſoupçonne qu'il y a des terres ſur la droite (3); mais l'exiſtence n'en eſt pas encore aſſûrée. Nous rangeons la grande île de Madère (4), qui tire ſon nom de la quantité d'arbres dont elle eſt couverte. C'eſt la première que nous ayons peuplée, & quoique ſituée à une extrémité du monde, elle ne le cède pas aux îles chéries de Vénus. Nous laiſſons les côtes où le Maſſylien fait paître ſes troupeaux, terres déſertes & ſtériles, dont les Habitans ſe nourriſſent d'herbages que la roſée ne rafraîchit jamais. C'eſt là qu'habite l'autruche vorace & terrible qui digère le fer. Les limites de ces déſerts incultes touchent d'un côté à la Barbarie, & de l'autre au pays des Nègres. Nous franchiſſons les Canaries (5), nommées autrefois îles fortunées, bornes que la nature a preſcrites à la courſe du Soleil, lorſqu'il dirige ſon char vers les ſept étoiles de l'Ourſe. De-là nous voguons vers les filles d'Heſpérus (6), appellées Heſpérides du nom de leur père. Les flottes Portugaiſes avaient déja découvert de nouvelles merveilles dans ces îles qui s'élèvent vis-à-vis le promontoire d'Arſine, que nous avons nommé Cap-verd. Là ſont les Nations barbares qui boivent les eaux du Sénégal. Nous mouillâmes à cette île à qui l'on a donné le nom de l'Apôtre (7) protecteur des Eſpagnols, qui leur a fait remporter tant de victoires ſur les Maures. Après nous y être rafraîchis, nous remîmes à la voile, appellés par un vent favorable, & nous cotoyâmes cette partie de l'Afrique où habitent les Jalofs, le vaſte pays de Mandinga (8), dont les Habitans tirent

rent l'or du ſein de la terre & qu'arroſe dans ſon cours tortueux le fleuve Gambra qui va porter ſes eaux dans la mer Atlantique. Nous paſſons les Dorcades, ſéjour antique des trois filles de Phorcus (9), dont la plus belle, qui avait enflammé le cœur de l'amoureux Neptune, fut changée par la jalouſie de Pallas, en un monſtre difforme, qui peupla de vipères les ſables de l'Afrique. Enfin nous dirigeons vers le Midi la proue de nos vaiſſeaux, laiſſant derrière nous les montagnes mugiſſantes de Sierra-Léona (10), le cap des Palmiers (11) & l'île appellée du nom de cet Apôtre incrédule qui toucha de ſa main les plaies de Jéſus-Chriſt. Nous découvrons le grand Royaume de Congo que traverſe le Zaïre (12), fleuve inconnu aux Anciens, Royaume où nous avons déja porté la Loi de notre Dieu. Après avoir franchi la ligne brûlante qui partage le monde, & ces climats où le Soleil, allant d'un pôle à l'autre, donne un double été & un double hiver; au milieu des calmes & des tourmentes qui ſe ſuccèdent ſur les plaines de Neptune, nous perdîmes de vue l'étoile de Caliſto (13), qui ſe plongeait dans la mer en dépit de la jalouſe Junon, & nous découvrîmes alors une nouvelle conſtellation qui penche vers le pôle Auſtral. Nous vîmes un ciel nouveau moins étoilé que le nôtre. Les régions qu'il éclaire ſont encore inconnues aux humains (14), & l'on ne ſait pas ſi cette partie de l'hémiſphère eſt entièrement abandonnée à Neptune, ou ſi ſon Empire y eſt borné par des terres nouvelles.

Je n'entreprendrai point de vous détailler tous les dangers que nous avons courus ſur le

vaste ſein des mers, tous ces fléaux dont la cauſe échappe à notre ignorance, ces bouraſques ſubites & effrayantes, ces météores qui embraſent les airs, ces nuées noires & épaiſſes qui vomiſſent des flammes, ces nuits ténébreuſes d'où jailliſſent de longs éclairs, ces tonnerres épouvantables qui ébranlent le monde, en un mot, tout ce qu'une navigation plus longue qu'aucun mortel n'en avait encore entrepriſe, peut fournir d'événemens & de prodiges. J'ai vu de ces phénomènes que les Nautonniers crédules; trompés par une expérience aveugle, prennent pour des miracles, & que nous explique la ſcience qui pénètre les ſecrets de la nature. J'ai vu cette lumière que les Matelots appellent Sainte (15), qui s'allume dans les cieux au milieu de la tempête, & annonce un calme prochain. J'ai vu la trombe menaçante (16) qui d'abord n'eſt qu'une vapeur légère raſſemblée par les vents, mais qui bientôt devient une colonne immenſe qui ſurpaſſe en groſſeur les plus grands mâts, & dont la baſe paraît appuyée ſur les ondes, tandis que le faîte touche aux cieux. Je l'ai vu s'élever & s'abaiſſer en ſuivant le mouvement des vagues. Au deſſus d'elle était un nuage qui ſemblait s'étendre & ſe groſſir à meſure qu'elle lui portait les eaux de la mer: comme l'on voit la ſangſue avide qui s'eſt attachée aux lèvres d'un animal, tandis qu'il ſe déſaltérait dans une fontaine, croître & ſe gonfler par degrés, juſqu'à ce qu'elle tombe enfin pleine du ſang qu'elle a ſucé: ainſi s'augmentait le nuage en pompant les eaux, juſqu'à ce qu'enfin la colonne nourricière retirant le pied

qu'elle a dans la mer, le nuage fondit en pluie, rendant au ſein d'Amphitrite des eaux qui étaient chargées de ſels, lorſqu'il les avait pompées, & qui en retombant avaient perdu leur amertume. Que les Savans qui interrogent la nature lui demandent la cauſe de ces phénomènes. Si les anciens Sages qui pour découvrir ſes ſecrets ont parcouru tant de pays, avaient pu voir les mêmes merveilles que nous, quelle carrière immenſe ſe ſerait ouverte à leurs obſervations! que d'heureuſes découvertes ils nous auraient laiſſées, & combien de vérités utiles auraient pris la place des erreurs brillantes qui rempliſſent leurs Ecrits!

La planète la plus voiſine de la terre avait déja commencé & rempli cinq fois ſon croiſſant, depuis que nous parcourions les plaines humides, lorſque du haut d'un mât un Matelot à la vue perçante cria de toute ſa force: Terre, terre. Auſſi-tôt tout l'équipage monte avec empreſſement ſur le tillac & fixe ſes regards ſur l'horiſon du côté de l'Orient. On commence à découvrir des montagnes, qui dans l'éloignement reſſemblent à des nuages. Nous y dirigeons notre route. On apprête les ancres, & bientôt approchant du rivage, nous amenons les voiles. Mon premier ſoin eſt de chercher à reconnaître quelle eſt cette région éloignée où nul mortel n'avait abordé avant nous, & tandis que les miens ſe répandent de tous côtés ſur une rive ſpacieuſe, je cherche à prendre la hauteur du ſoleil, à l'aide de l'aſtrolabe (17), inſtrument admirable inventé depuis peu parmi nous par un génie ami de l'humanité. Mes ob-

ſervations m'apprennent que nous avons déja paſſé le cercle du Capricorne, & que nous ſommes entre ce tropique & le pôle Auſtral, partie la moins connue de l'univers.

Cependant je vois revenir à moi quelques-uns de mes Compagnons qui m'amènent un Nègre qu'ils avaient pris de force, pendant qu'il recueillait quelques rayons de miel ſur une montagne. Il paraiſſait troublé, & ſon étonnement était ſans égal de ſe voir au milieu de nous. Nous ne pouvions entendre ſon langage, & il ne pouvait entendre le nôtre. Son air était plus ſauvage que celui du cruel Poliphême. Je lui montrai de l'or, de l'argent, des épices : rien de tout cela ne parut le tenter. J'ordonnai qu'on lui fît voir quelques bagatelles de l'Europe, des grains de criſtal, des ſonnettes, une toque rouge. Il fit entendre par ſes ſignes que toutes ces choſes lui plaiſaient fort. Je les lui donnai, & le laiſſai libre de retourner à ſon habitation. Le lendemain des Sauvages auſſi noirs & auſſi nuds que lui deſcendirent des montagnes, & vinrent chercher les mêmes préſens que leur camarade avait emportés. Bientôt ils parurent s'apprivoiſer avec nous, & ſe familiariſer tellement, que Fernand Vellos, curieux de connaître leur pays, ſe haſarda à les ſuivre dans leurs montagnes. Il croyait n'avoir rien à craindre, & il ſe fiait dans ſon courage & dans la force de ſon bras. Nous l'avions déja perdu de vue, lorſque tournant les yeux avec inquiétude vers le chemin que je lui avais vu prendre, je le vis reparaître tout-à-coup, deſcendant de la montagne & courant vers la mer beaucoup plus vîte

qu'il n'était parti. Je fis avancer un bateau pour le recevoir. Mais avant qu'il y arrivât, les Sauvages qui le poursuivaient l'environnèrent. Nous faisons force de rames pour aller à son secours. Les Nègres font pleuvoir sur nous une grêle de fleches qui ne furent pas lancées en vain : j'en fus atteint à la jambe. Nos mousquets répondirent à cette attaque, & Vellos fut dégagé de leurs mains. Nous regagnâmes notre flotte, indignés de la perfidie de ces barbares, & abandonnant ces côtes sans avoir pu rien apprendre du pays que nous cherchions, si ce n'est que nous en étions encore très-éloignés. Vellos essuya quelques railleries de ses camarades. Cette montagne, lui dit-on, est meilleure à descendre qu'à monter. Oui, répondit l'audacieux aventurier, je suis revenu un peu vîte. Je me suis rappellé que vous étiez sans moi. Ensuite il raconta que les Nègres n'avaint pas voulu le laissar aller plus loin que la colline qui l'avait dérobé à nos regards; que le menaçant de le tuer s'il ne s'en retournait pas, ils l'avaient forcé à rebrousser chemin, & que plusieurs l'avaient poursuivi, tandis que d'autres se mettaient en embuscade, à dessein de fondre sur nous, si nous allions à son secours, & d'enlever nos dépouilles.

La lumière du Soleil avait déja reparu cinq fois depuis que nous avions quitté cette côte, & portés par un vent favorable, nos vaisseaux foulaient impérieusement les mers, lorsqu'au milieu de la nuit un nuage effrayant parut tout-à-coup sur nos têtes, & répandit l'épouvante parmi nous. Les ondes noires grondaient avec

un bruit horrible, & il ſemblait qu'elles ſe briſaſſent au loin ſur des rochers. Puiſſance ſuprême ! m'écriai-je, de quoi nous menaces-tu ? quel nouveau prodige vas-tu nous offrir ? Je n'avais pas fini de parler, que nous vîmes s'élever du ſein des flots un fantôme épouventable (18). Sa taille était giganteſque. Ses membres égalaient en groſſeur l'énorme coloſſe de Rhodes, l'une des merveilles du monde. Son front était ſombre & menaçant, ſa barbe était hériſſée, ſes yeux caves & étincelans, ſon regard horrible, ſa chevelure épaiſſe & fangeuſe, ſon teint pâle & couleur de terre, ſes lèvres noires & ſes dents livides. L'effroyable ſon de ſa voix parut ſortir du plus profond des abymes. Nous friſſonnons tous d'épouvante, nos cheveux ſe dreſſent d'horreur, & le ſpectre fait entendre ces mots : " O Peuple, le plus téméraire
„ de tous les Peuples ! puiſque tu as franchi
„ les bornes juſqu'alors inacceſſibles aux mor-
„ tels ; puiſque tu oſes inſulter ces mers que
„ je garde depuis ſi long-tems, qui n'avaient
„ encore jamais porté de vaiſſeaux ; puiſque
„ tu as forcé les portes du ſanctuaire où ſe ca-
„ chait la nature, & que tu as voulu pénétrer
„ les ſecrets de l'abyme qu'il n'a été donné à
„ aucun mortel de viſiter ; apprends de moi les
„ maux qui te ſont réſervés pour prix de ton
„ audace. Tous les navires qui parcourront
„ après toi la route que tu viens de frayer, me
„ rencontreront ici comme un ennemi impla-
„ cable qui déchaînera contr'eux les vents &
„ armera les tempêtes. Je ferai un exemple à
„ jamais terrible de la première flotte (19) qui

„ passera près de ces rochers, & je signalerai „ ma vengeance sur celui qui le premier (20) „ m'est venu braver dans ma demeure. Si mes „ yeux savent lire dans le livre des destins, „ chaque année ramenera pour vous de nou- „ veaux naufrages & de nouveaux désastres. Il „ est décidé, par un jugement suprême, qu'un „ Héros conquérant des Indes, le destructeur de „ Quiloa & de Montbassa, le vengeur des Turcs „ & des Egyptiens, déposera ici ses trophées & „ y trouvera sa sépulture (21). Un Guerrier, „ sensible à l'amour & à la gloire, amenera ici „ la Beauté qu'aura choisie son cœur (22). Une „ affreuse destinée les attend tous deux sur mes „ rivages, & le naufrage sera le moindre de „ leurs maux. Leurs malheureux enfans expi- „ reront de faim sous leurs yeux. Leur mère „ infortunée, dépouillée par les Cafres féroces „ & avares, exposée à l'inclémence des airs, „ foulant de ses pieds délicats les sables brûlans „ de ces contrées, fuira dans l'épaisseur des fo- „ rêts, suivie de son déplorable époux. Ils „ mourront en s'embrassant, leurs ames s'exha- „ leront ensemble, & le récit de leurs maux „ fera frémir d'horreur les Habitans des bords „ du Tage. „

Le monstre allait continuer ses menaces. Je me levai & lui dis : Qui es-tu ? Il me répondit en poussant un profond soupir, & comme indigné que j'eusse l'audace de l'interroger : “ Je „ suis le Génie de ces mers, le grand Cap des „ tempêtes (23). Ptolomée, Strabon, Pline „ & Méla ne m'ont jamais connu. C'est moi „ qui termine ici la terre Afriquaine, & mon

„ promontoire qui n'avait jamais été vu des
„ humains, & que votre audace a profané,
„ s'étend vers le pôle Antarctique. Je suis un
„ des fils de la Terre, frere d'Encelade & d'Æ-
„ géon aux cent bras. Mon nom est Adamastor.
„ Je me joignis aux Titans contre le Maître du
„ tonnerre ; & tandis qu'ils élevaient des mon-
„ tagnes contre le Ciel, je méditai la conquête
„ de l'Océan, & voulus ravir l'Empire à Nep-
„ tune. L'amour m'animait encore dans ce
„ grand dessein. J'adorais l'épouse de Pélée, la
„ belle Thétis. Je la vis un jour sortir nue du
„ sein des flots, environnée des filles de Nérée
„ & folâtrant avec elles ; je devins épris de ses
„ charmes. J'aurais méprisé pour elle toutes les
„ Déesses du Ciel, & mon amour est éternel
„ comme mes malheurs. Ma taille effrayante
„ & difforme ne la prévint pas en ma faveur.
„ Je résolus de l'enlever de force, & annonçai
„ mon dessein à la Nymphe Doris. Elle en aver-
„ tit la Déesse qui, méprisant mon amour, fei-
„ gnit d'y répondre afin de m'attirer dans le
„ piège. Hélas ! il ne fut pas difficile de m'y
„ faire tomber ; j'aimais, & l'amour aveugle
„ est conduit par le désir & l'espérance. Une
„ nuit que Doris avait fixée pour mon bon-
„ heur, je crus appercevoir de loin la figure
„ charmante que j'idolâtrais. Je cours pour
„ l'embrasser. O rage ! ô désespoir ! je n'em-
„ brasse qu'une montagne dure & hérissée. L'é-
„ tonnement me fit rester immobile comme elle.
„ O Déesse ! la plus belle & la plus inhumaine
„ de l'Océan ! si mon amour ne te touchait pas,
„ que ne me laissais-tu du moins la douceur de

„ l'illuſion! Pénétré de honte & de douleur, je
„ m'éloigne & veux rejoindre mes frères. Ils
„ venaient d'être vaincus. La foudre les avait
„ renverſés. Leurs cent bras les avaient mal
„ ſervis contre les Dieux. Pluſieurs étaient en-
„ ſevelis ſous des montagnes, & je ne tardai
„ pas moi-même à partager leur châtiment. De
„ mes membres changés en rochers, les Dieux
„ formèrent ce vaſte promontoire qui s'avance
„ vers cette côte; & pour mettre le comble à
„ mes peines, je ſuis ſans ceſſe outragé par Thé-
„ tis qui m'environne de ſes flots. Il dit &
„ diſparut avec un murmure ſourd & plaintif.„
Le nuage ſe diſſipa, & la mer fit entendre au loin un long mugiſſement. J'élevai mes mains ſuppliantes vers le Ciel qui m'avait conduit, & je le conjurai de détourner loin de nous les funeſtes menaces d'Adamaſtor.

Cependant les courſiers du Soleil, Phlégon & Pyrois, élevaient déja dans les airs ſon char radieux, lorſque nous apperçûmes le promontoire que le Géant nous avait annoncé. Quand nous en eûmes doublé la pointe, nous commençâmes à entrer dans les mers du Levant, & après avoir ſuivi quelque tems la côte, nous prîmes terre pour la troiſième fois. Les Habitans du pays nous parurent d'un commerce plus humain que ceux chez qui nous étions abordés auparavant. Ils vinrent à nous juſques ſur la plage ſabloneuſe, en formant des danſes & avec de grands témoignages de joie. Ils amenaient avec eux des troupeaux qui paraiſſaient nourris d'excellens pâturages. Leurs femmes, noircies par le ſoleil, étaient montées ſur des bœufs, animaux auſſi

robuſtes que paiſibles, dont ils font grand cas dans ce pays. Ils accompagnaient leurs chants du ſon de la flûte champêtre. Le traitement qu'ils nous firent répondit à ces apparences d'humanité. Nous reçûmes d'eux toutes les proviſions qu'ils pouvaient fournir, & nous leur fîmes d'autres préſens en échange. Mais n'en pouvant tirer aucun indice du pays que nous cherchions, il fallut lever l'ancre & remettre à la voile.

Nous avions déja fait un long circuit autour des côtes d'Afrique, & nous dirigions la proue vers l'ardent Equateur qu'il fallait paſſer une ſeconde fois, laiſſant derrière nous le pôle Antarctique. Nous dépaſſons une petite île où était venue une autre flotte qui nous avait devancés (24); mais qui après avoir découvert le Cap des Tempêtes, crut avoir atteint le terme de ſa courſe, & retourna en Europe. Pour nous, toujours guidés par des eſpérances incertaines, nous continuons à nous frayer de nouvelles routes ſur les flots, tantôt battus par les tempêtes, tantôt enchaînés par des calmes. Nous lutâmes long-tems contre l'inconſtance de cet élément, repouſſés par des courans qui nous fermaient le paſſage, & dont la violence l'emportait ſur le vent du Midi qui nous était favorable. Mais enfin le terrible Auſter, indigné de la réſiſtance qu'il éprouvait, ſouffla du fond de ſes cavernes avec tant de furie, qu'il força tous les obſtacles. L'année ramenait ce jour ſolemnel où trois Rois vinrent des contrées Orientales adorer un Dieu naiſſant. Nous entrâmes dans un grand fleuve, qui fut appellé, du nom de cette ſolemnité, *los Reyes*, ou le fleuve des Rois. Nous

trouvâmes ſur ſes bords des Peuples auſſi hoſpitaliers que ceux que nous avions déja rencontrés. Ils nous fournirent des rafrîchiſſemens, & nous fimes proviſion d'eau dans le fleuve. Mais il ne fut pas poſſible de tirer de ce Peuple, qui ne pouvait nous entendre, aucune lumière ſur l'objet de notre voyage. Jugez, grand Roi, quelle devait être notre impatience d'avoir parcouru tant de côtes ſans jamais rencontrer que des hommes groſſiers qui ne pouvaient nous être d'aucun ſecours dans la recherche qui nous occupait depuis ſi long-tems. Imaginez quelle devait être notre conſternation, & ſi après avoir tant ſouffert de la faim, de la ſoif, de la fatigue, des dangers d'une mer inconnue, & de la température d'un ciel étranger & d'un climat dévorant, nous ne devions pas être rebutés d'une attente ſi longue & de tant d'efforts inutiles. Nos vivres étaient corrompus & nos forces affaiblies. L'eſpérance même ne les ſoutenait plus. L'amour du devoir & l'obéiſſance au Prince pouvaient ſeuls les ranimer. Mais quels autres hommes que des Portugais auraient été capables de tant de conſtance & de fidélité? Quels autres ne ſe feraient pas révoltés contre leur Chef, & ne l'auraient pas forcé d'abandonner une entrepriſe qui ſemblait impoſſible, pour chercher dans la piraterie & le brigandage un remède à tant de maux? Il n'eſt rien que je ne doive attendre déſormais des hommes rares qui m'ont ſuivi, puiſque leur courage & leur obéiſſance ont réſiſté à tant d'épreuves.

Sortis du fleuve des Rois, nous nous écartons un peu de la côte pour n'être pas empor-

tés par les courans (25) dans le golfe où s'élève la riche Sofala. Nous avancions dans la haute mer, nous rapprochant de tems en tems du rivage où nous ramenait l'espérance de quelque heureuse découverte, & cherchant à éviter les écueils, lorsqu'un jour nous découvrîmes des bateaux à voiles sur un fleuve qui se jettait dans la mer. Ce spectacle nous transporta de joie : puisque nous trouvions un Peuple instruit dans l'art de la navigation, nous pouvions espérer enfin d'en tirer les connaissances que nous cherchions. Cette terre était habitée par des Nègres qui commercent avec des Nations plus civilisées & plus polies qu'ils ne le sont eux-mêmes. La toile de leur turban est tissue d'un fin coton, & leur ceinture est couverte de drap bleu céleste. Leur langage est mêlé d'Arabe, dont Fernand Martinez notre Interprète a une intelligence parfaite. Ils nous dirent que leur mer était fréquentée par des vaisseaux aussi grands que les nôtres, mais qui venaient d'une contrée de l'Orient (26), où les hommes étaient de la même couleur que nous. Cette nouvelle nous remplit d'allégresse. Charmés de ces heureux présages, nous donnons à cette rivière le nom de *buénos sinays*, ou bons signaux (27), & nous élevons sur la côte une des croix que nous avions apportées pour marquer nos découvertes. Là nous réparons nos navires endommagés par une longue navigation, & les habitans pleins de zèle nous aident dans nos travaux. Mais ce premier bonheur que nous goûtions ne fut pas exempt d'amer-

tume ; une maladie cruelle * & plus affreuſe que je n'en avais encore vue, vint frapper pluſieurs d'entre nous, & leurs os demeurèrent enſevelis dans une terre étrangère. Cette plaie mortelle s'annonçait par l'enflure des gencives qui ſe corrompaient & exhalaient une odeur inſupportable. Tous les ſecours de l'art nous manquaient, & ne ſachant quels remèdes employer, nous coupions les chairs infectes : mais cette précaution ne détournait pas la mort qui venait bientôt ſaiſir ces malheureuſes victimes. Nous eûmes la douleur de voir périr ainſi ceux qui avaient partagé avec nous les fatigues d'un ſi long voyage, qui avaient couru les mêmes haſards & devaient attendre la même récompenſe. Hélas ! que les reſtes des miſérables humains trouvent aiſément leur dernière demeure ! Le gouffre des flots, les collines incultes, reçoivent indiſtinctement les os d'un Soldat obſcur ou d'un Héros renommé.

Nous nous remîmes en mer, emportant de ces rives de l'eſpérance & de la triſteſſe. Nous ne perdions pas de vue les côtes, cherchant à nous procurer encore des lumières plus certaines & des ſecours plus aſſûrés. Enfin nous abordons à Mozambique. Vous avez ſu, grand Roi, la perfidie de ces Peuples & celle des Habitans de Montbaſſa. Mais la clémence divine, en nous amenant ici, a réparé tous nos maux.

Je vous ai raconté tout ce que vous déſirez de ſavoir. Jugez maintenant s'il y a dans le monde des hommes qui aient fait des voyages

* Le Scorbut.

ſemblables aux nôtres. Ceux d'Enée & du fameux Ulyſſe (28) peuvent-ils leur être comparés! Quelqu'un a-t-il jamais vu autant de mers que j'en ai parcourues? Que l'homme divin inſpiré par les Muſes, à qui ſept Villes ſe diſputent l'honneur d'avoir donné la naiſſance; que le Chantre harmonieux qui endormait au ſon de ſa flûte les Nymphes du Mincio, & qui fit retentir les bords enorgueillis du Tibre des ſons de la trompette héroïque; que ces deux Génies immortels érigent en Demi-Dieux les Héros qu'ils ont chantés; qu'ils les faſſent triompher des Circés, des Polyphêmes, des Syrênes, enfans de l'imagination brillante; qu'ils les conduiſent ſur les côtes fabuleuſes où le Lotos fait perdre la mémoire; qu'ils déchaînent contr'eux les vents ſortis des outres d'Eole, la vengeance de Calypſo & la faim vorace des Harpies; toutes ces merveilles de la Fable cèdent ici à la ſimple vérité.

Gama finit ſon récit. Tous les aſſiſtans écoutaient avec une attention avide ces étonnantes aventures. Ils ſe rediſent l'un à l'autre les traits qui les ont le plus frappés. Ils ne ſe laſſent point de contempler ces hommes extraordinaires qui ont fait de ſi grandes choſes. Le Roi loüa le courage de l'Amiral & de ſes Compagnons, & comme le Dieu du jour allait plonger dans les eaux le char que gouverna ſi mal l'infortuné Phaéton, le Prince quitta la flotte Portugaiſe & retourna dans ſon palais.

O que la louange eſt douce! qu'il eſt doux de raconter ſes hauts faits, quand il ne peuvent être démentis par l'envie & qu'ils ſont avoués par

la voix de l'univers! c'eſt le déſir de la louange, c'eſt la noble émulation, c'eſt le ſpectacle de la gloire d'autrui qui enflamme un grand cœur & qui l'avertit de ſa force. Alexandre n'était pas ſi jaloux des exploits d'Achilles que de l'éclat que les vers d'Homere avaient répandu ſur ſa renommée. C'était là le bonheur qu'il lui enviait: c'étaient les trophées de Miltiade qui réveillaient Thémiſtocle, & qui lui faiſaient dire que rien n'eſt ſi doux à nos oreilles que la voix qui célebre nos actions. Gama ne veut pas qu'on lui compare le Héros de Virgile. Mais il aimait, il eſtimait ſans doute le Souverain qui par ſes dons & ſes faveurs encouragea le Poëte de Mantoue à travailler pour la gloire de Rome. La Luſitanie a ſes Scipions, ſes Céſars, ſes Alexandres, ſes Auguſtes. Mais Auguſte compoſait des vers, Céſar maniait la plume auſſi-bien que la lance; Scipion, le favori de Mars, ne dédaignait pas la Muſe du théâtre; Alexandre conſervait dans ſa mémoire les vers du Chantre d'Illion. Le Portugal ſeul (je rougis de l'avouer) content de la gloire des Armes, mépriſe la gloire des Lettres & des Arts. Le ſon de la lyre des Muſes n'a point d'attrait pour ſes oreilles, & les charmes de la Poéſie ne diſent rien à ſon cœur. Il dédaigne un art divin, parce qu'il ne le connaît pas. Auſſi nul Héros Portugais n'a trouvé de Poëte pour le chanter. Ce n'eſt pas que dans cette contrée la nature ne puiſſe faire naître le génie, mais cette Nation farouche & groſſière le rejetterait avec mépris. Que Gama rende grace à l'amour de la patrie qui m'a fait prendre la lyre pour publier ſes travaux. Le plaiſir

de louer mes Concitoyens a ſeul animé ma voix. Les inſenſibles Deſcendans de Gama & cette Patrie ingrate ne méritaient pas que les Filles du Tage quittaſſent les retraites ſacrées où leurs mains travaillent à des tiſſus d'or, pour mettre dans les miennes une trompette dont ce Peuple n'écoute pas les accens.

Fin du Chant quatrième.

NOTES

NOTES

SUR LE CINQUIEME CHANT.

Note 1.

Et depuis le ſixième âge du monde vieilliſſant, il y avait déja près de quinze ſiècles que cet Aſtre bienfaiteur recommençait, en faveur des Humains, ſa révolution annuelle. On ſait que les Chronologiſtes ont marqué ſix grandes époques hiſtoriques ou ſix âges du monde. Le ſixième & le dernier eſt l'avénement de Jéſus-Chriſt, l'Ère Chrétienne, & c'eſt en datant de cette époque que Camoëns exprime poétiquement près de quinze ſiècles écoulés, Gama étant parti de Lisbonne en 1497.

Note 2.

Les îles découvertes par les ordres & ſous les auſpices de l'illuſtre Prince Henri. L'Infant Dom Henri, l'un des fils du Roi Jean I, fut le mobile & l'inſtigateur des premières expéditions Portugaiſes le long des côtes occidentales d'Afrique. Des vaiſſeaux armés par ſes ordres & commandés par des Officiers de ſa Maiſon découvrirent Madère, les Canaries, les îles du cap Verd, &c. & avancèrent depuis le cap Boyador, que nul Navigateur Européen n'avait encore oſé paſſer, juſqu'à Sierra-Léona.

Note 3.

On ſoupçonne qu'il y a des terres ſur la droite; mais l'exiſtence n'en eſt pas encore aſſurée. Elle le fut bientôt

après par les découvertes de Colomb. Cette terre, dont on soupçonnait l'existence, était l'Amérique, que l'on devait appercevoir en voguant toujours vers l'Occident. Alvarès Cabral allant aux Indes après Gama, fut poussé si loin par les vents du côté opposé, qu'il toucha la terre du Brésil sans la connaître, & sans se douter qu'il fût abordé dans une partie d'un nouvel hémisphère.

Note 4.

Madère qui tire son nom de la quantité d'arbres dont elle est couverte. Madéra en Espagnol signifie bois, d'où nous est venu le mot de madrier. L'Infant Dom Henri y avait envoyé quelques Colons qui, pour se faire jour dans l'épaisseur des forêts, y mirent le feu. On ne fut plus maître de l'éteindre, & l'on dit que l'embrasement dura sept ans.

Note 5.

Nous franchissons les Canaries, nommées autrefois îles Fortunées, bornes que la nature a prescrites à la course du Soleil. Les Canaries sont situées vers le Tropique du Cancer, bornes septentrionales de la course apparente du Soleil.

Note 6.

De-là nous voguons vers les filles d'Hespérus, appellées Hespérides du nom de leur père. Ce sont les îles du cap Verd, habitées autrefois, selon des traditions fabuleuses, par les filles d'Hespérus, frère d'Atlas & fils de Japhet. Hespérus & Atlas étaient tous deux occupés de l'étude de l'Astronomie, & vivaient sur les montagnes pour mieux observer les Astres. De-là les Poëtes ont feint qu'Atlas avait été changé en une montagne qui porte le Ciel, & de son frère Hespérus ils ont fait l'étoile du Soir ou du Couchant. Les Hespérides ses filles cultivaient de beaux jardins où naissaient des pommes d'or,

emblême qui doit ſignifier ou la poſſeſſion des riches métaux communs dans la terre d'Afrique, ou les troupeaux à laine de couleur d'or. On ne s'accorde pas ſur ce ſéjour des Heſpérides. Selon les uns c'étaient les Canaries, & ſelon les autres les îles du cap Verd. Le Poëte admet ici cette dernière opinion. On croit que le cap Verd était appellé par les anciens *Aſſinarium promontorium* ou *Arſinarium*, le promontoire d'Arſine.

Note 7.

Nous mouillâmes à cette île à qui l'on a donné le nom de l'Apôtre protecteur des Eſpagnols. C'eſt une des îles du cap Verd, nommée par les Portugais *San-Jago* ou *Yago*, Saint-Jacques-Patron de l'Eſpagne.

Note 8.

Nous cotoyâmes cette partie de l'Afrique où habitent les Jalofs, le vaſte pays de Mandinga. Le pays des Jalofs eſt entre le Sénégal & la Gambra; un peu plus loin ſont des Mandingos, ou Peuples de Mandinga, qui font un grand commerce d'or, ſoit qu'ils le tirent de leur pays, ſoit qu'il leur ſoit apporté par les Peuples de l'intérieur de l'Afrique.

Note 9.

Nous paſſons les Dorcades, ſéjour antique des trois filles de Phorcus. Ces trois filles étaient Euriale, Sténone & Méduſe. Cette dernière, qui était très-belle, excita la colère de Junon, qui la rendit très-difforme & changea ſes cheveux en ſerpens. De-là naquit, dit-on, cette prodigieuſe multitude de ſerpens dont l'Afrique eſt couverte. On croit que les Dorcades ſont l'île Saint-Thomas & l'île du Prince.

Note 10.

Les montagnes rugiſſantes de Sierra-Leona. Montagnes des Lions, nom qui leur a été donné pour exprimer le bruit affreux que font entendre de loin les écueils battus par les flots, & qui reſſemble à des rugiſſemens.

Note 11.

Le cap des Palmiers. C'eſt le cap nommé par les Portugais *las Palmas.*

Note 12.

Le Zaïre, fleuve inconnu aux Anciens. Il prend ſa ſource dans le lac de Zambre, & ſe jette dans l'Océan occidental avec tant d'impétuoſité, que l'on ſent, dit-on, le reflux des eaux en pleine mer à cinq ou ſix lieues de la côte. C'eſt ce qu'a exprimé avec la plus heureuſe énergie l'Auteur du Poëme immortel des Saiſons, dans ces beaux vers :

> L'Orellane & l'Indus, le Gange & le Zaïre
> Repouſſent l'Océan qui gronde & ſe retire.

Note 13.

Nous perdîmes de vue l'étoile de Caliſto qui ſe plongeait dans la mer en dépit de la jalouſe Junon. Les Portugais ayant paſſé l'Equateur devaient voir décliner le pôle du Nord, & s'élever celui du Sud. Les Anciens, qui n'avaient pas étendu leur navigation au-delà du Tropique, ne perdaient jamais de vue l'étoile du Nord, qu'ils appellaient Caliſto ou la grande Ourſe; & de-là les Poëtes ont feint que Junon avait obtenu de Thétis que jamais Caliſto ne pourrait ſe plonger dans la mer.

Note 14.

Les régions qu'il éclaire sont encore inconnues aux humains. Ces régions sont l'hémisphère austral, dont l'existence est aujourd'hui démontrée, sur-tout par les dernières découvertes des Navigateurs Anglais dans la mer du Sud. Le Poëte ajoute que le ciel austral est moins étoilé que le nôtre, & en effet, on n'y découvre guère pendant la nuit que les sept étoiles appellées par les Mariniers la Constellation de la croix, parce qu'elles semblent former une croix. Ces sept étoiles guident les Navigateurs lorsque l'on a passé la ligne.

Note 15.

J'ai vu cette lumière que les Matelots appellent Sainte. C'est une ancienne superstition des Mariniers. On sait que ces feux follets,

> Ces feux amis des Matelots,

comme le dit le lyrique Rousseau, sont des vapeurs sulphureuses qui s'embrasent après une longue agitation & annoncent la fin de la tempête, parce qu'elles ne peuvent s'allumer que quand l'air commence à se dégager de l'humide épaisseur des nuages & des brouillards.

Note 16.

J'ai vu la trombe menaçante. Ce phénomène, qui est en effet tel que le Poëte le décrit, & que nous appellons trombe ou trompe, s'appelle autrement *siphon*, apparemment à cause de la ressemblance avec le vase de ce nom. Ces trombes ou siphons, souvent accompagnés de courans d'airs effroyables, mettent les vaisseaux dans le plus grand danger, lorsqu'on n'a pas pris assez promptement la précaution de plier toutes les voiles.

Note 17.

L'astrolabe, inventé depuis peu parmi nous par un génie ami de l'humanité. L'astrolabe fut inventé en Porgal sous le règne de Jean II, par deux Médecins Juifs, aidés du fameux Mathématicien Martin Behem ou de Bohême. Ce sont eux qui redigèrent les premières tables des déclinations du soleil.

Note. 18.

Un fantôme épouvantable. L'apparition de ce fantôme est regardée, avec raison, comme une fiction sublime & vraiment épique. Peut-être peut-on reprocher au Poëte de faire parler ce Génie Adamastor un peu trop long-tems, & de finir ce morceau qui s'annonçait avec grandeur, par la fable peu intéressante de l'amour du Géant pour la Déesse Thétis. Cet endroit de la Lusiade a été imité depuis peu dans l'Ode de la Navigation, couronnée à l'Académie Française en 1773. Les Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de retrou ver cette imitation à côté dé l'original.

Ce hardi Portugais, *Gama* dont le courage
D'un nouvel Océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déja voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues,
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les Nochers.

Il étendait son bras sur l'Elément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible,
Autour de lui grondaient le tonnerre & les vents;
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes,
Fit retentir au loin ces funestes accens.

« Arrête, disait-il, arrête, Peuple impie ;
„ Reconnais de ces bords le souverain Génie,
„ Le Dieu de l'Océan, dont tu foules les flots.
„ Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilège !
„ Ta fureur qui m'assiège
„ Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux ?

„ Tremble, tu vas porter ton audace profane
„ Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane,
„ Qu'en vain si loin de toi placèrent les Destins :
„ Vingt Peuples t'y suivront ; mais ce nouvel Empire
„ Où tu vas les conduire,
„ N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

„ J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
„ Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
„ Et les foudres de l'homme aux tonnerres des cieux ;
„ Les vainqueurs, les vaincus deviendront mes victimes :
„ Au fond de mes abymes
„ Leurs coupables trésors descendront avec eux."

Il dit, & se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plongea soudain dans ces roches bruyantes,
Où le flot va se perdre, & mugit renfermé.
L'air parut s'embraser, & le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

Note 19.

Je ferai un exemple à jamais terrible de la première flotte qui passera près de ces rochers. Cette flotte fut celle d'Avarès Cabral, qu'un orage épouventable assaillit près du cap de Bonne-Espérance. La tempête dura vingt-deux jours. De treize vaisseaux qui composaient

la flotte, ſix périrent avec tout l'équipage; les ſept autres, dans l'état le plus triſte, arrivèrent à peine au port de Sofala.

Note 20.

Et je ſignalerai ma vengeance ſur celui qui le premier m'eſt venu braver dans ma demeure. Ce fut Barthélemi Diaz qui, ſous le règne de Jean II, paſſa le premier le cap de Bonne-Eſpérance, mais ſans l'appercevoir qu'à ſon retour. C'eſt lui qui l'appella le cap de la Tourmente ou des Tempêtes, *cabo Tormentoſo*, parce qu'il en avait eſſuyé une très-violente. Jean II le nomma cap de Bonne-Eſpérance, perſuadé que ce paſſage devait ouvrir la route des Indes. Barthélemi ſe rembarqua ſur la flotte d'Alvarès Cabral, & périt dans le déſaſtre de cette flotte.

Note 21.

Un Héros conquérant des Indes .... trouvera ici ſa ſépulture. C'eſt François d'Alméyde, premier Vice-Roi des Indes. Il détruiſit Quiloa & Montbaſſa, battit la flotte du Soudan d'Egypte, & fut un des premiers fondateurs de la puiſſance Portugaiſe dans l'Inde. Les Magiciens de cette contrée lui prédirent qu'il ne repaſſerait pas le cap de Bonne-Eſpérance. Il le repaſſa pourtant; mais ayant relâché à quelque diſtance dans la baie de Saldagna, il ſe mêla dans une querelle que quelques-uns de ſes gens prirent avec des Naturels du Pays, & fut tué.

Note 22.

Un Guerrier, ſenſible à l'amour & à la gloire, amènera ici la Beauté qu'aura choiſie ſon cœur. Cet endroit rappelle la touchante hiſtoire de Manuël de Souza & de ſon épouſe, ſujet malheureuſement trop véritable d'un Poëme Portugais de Jérôme Cortéréal. Manuël avait été Gouverneur de Diu: il revenait en Europe avec ſa

femme Léonore de Sa, l'une des plus belles perſonnes de ſon tems, & rapportait des richeſſes immenſes. La tempête briſa ſon vaiſſeau contre les écueils du cap de Bonne-Eſpérance. Une partie de ſon équipage périt dans les flots ; le reſte ſe trouva ſans ſecours & ſans reſſource dans un pays ignoré & inculte. Les uns moururent de faim, les autres furent maſſacrés par des Sauvages, ou dévorés par des bêtes féroces. Manuël, ſon épouſe, ſes trois enfans & quelques-uns des ſiens gagnèrent une bourgade, dont le Chef était un brigand qui les dépouilla de leurs habits & de leurs armes, & les laiſſa nuds au milieu de la campagne. L'infortunée Léonore, après avoir long-tems marché dans cet état, les jambes enflées, les pieds déchirés & ſanglans, & tourmentée encore plus de ſa nudité qui l'expoſait aux regards & aux inſultes des Barbares, ſentit enfin défaillir ſes forces & ſon courage, & s'enterra dans le ſable juſqu'au col. Dans cette affreuſe ſituation elle vit expirer deux de ſes enfans qu'elle avait ſoutenus juſqu'à ce moment des ſecours qu'elle ſe refuſait à elle-même. Elle ne tarda pas à les ſuivre. Son mari reçut ſes derniers ſoupirs, & ſaiſi du plus affreux déſeſpoir, il prit dans ſes bras le dernier de ſes enfans, prêt à mourir comme ſes frères, & pouſſant des cris & des hurlemens lamentables, il s'enfonça dans les bois, où ſans doute il devint la proie des tigres & des lions. Vingt-ſix Portugais ſurvécurent à cet enchaînement des plus horribles diſgraces : ils arrivèrent à un village d'Ethiopie qui entretenait commerce avec des Marchands Portugais, habitués ſur les bords de la mer rouge. Ils trouvèrent des vaiſſeaux qui les ramenèrent en Europe contre toute eſpérance, & ce ſont eux qui racontèrent ces horribles aventures, dont la ſeule idée fait frémir.

Note 23.

Je ſuis le Génie de ces mers, le grand Cap des Tempêtes. Duperron de Caſtera, poſſédé d'une paſſion très-extraordinaire pour l'allégorie, veut abſolument que ce Génie qui apparaît à Gama ne ſoit autre choſe que Ma-

homet. Il ſoutient que telle eſt l'idée de Camoëns : *Ceux*, dit-il, *qui par un préjugé peu raiſonnable, mépriſent les interprétations allégoriques, ne manqueront pas ſans doute de prendre celle-ci pour une chimère enfantée par un Commentateur. Laiſſons-les en proie au faux goût qui les flatte, & montrons que le Camoëns penſait réellement à Mahomet en nous peignant Adamaſtor.* Duperron de Caſtera veut que l'on trouve dans les fables de l'Auteur de la Luſiade *un ſens hiſtorique, un ſens phyſique & un ſens moral. Le ſens phyſique* de la fable d'Adamaſtor, ce ſont les orages fréquens autour du cap. Il convient que *le ſens hiſtorique & le ſens moral* ſont *un peu difficiles à démêler. Mais la récompenſe ſuit le travail qu'il en coûte pour nous éclaircir.* Ce détail eſt trop curieux pour ne pas en remettre au moins une partie ſous les yeux de nos Lecteurs. D'abord *la deſcription du corps, des yeux & de la voix d'Adamaſtor ne s'accorde-t-elle pas entièrement avec ces paroles de Jean Caſpinien, au ſujet de Mahomet?* Trux aſpectus & vox terribilis corpuſque gladiatorio robore metuendum. *Le Géant dit que les mers Orientales lui appartenaient. Mahomet lui-même en aurait dit autant à Gama. Ses Diſciples étaient les ſeuls qui connuſſent alors la navigation des Indes. Adamaſtor prophétiſe. Mahomet ſe vantait d'avoir le don de prophétie. Les Arabes rapportent pluſieurs de ſes prédictions : on me dira qu'elles ſont fauſſes ; je réponds que l'Auteur a pris ſoin de mettre un menſonge dans la bouche d'Adamaſtor, afin de rendre ſon tableau plus fidèle. Ce menſonge concerne la mort de Manuël de Souza, qui n'expira pas en embraſſant ſa femme, comme le Géant l'avait prédit ; mais loin d'elle dans un bois, où il fut dévoré par les bêtes féroces. Adamaſtor fait des contorſions & grimaces épouvantables, quand Gama l'interroge : la même choſe arrivait ſouvent à Mahomet, parce qu'il était ſujet au mal caduc. Adamaſtor ſe dit fils de la Terre ; Mahomet était d'une naiſſance ſi baſſe, qu'aucun titre ne lui convient mieux... Enfin la métamorphoſe d'Adamaſtor en un vaſte aſſemblage de terre & de rochers lavés par les ondes, nous déſigne la mort & le tombeau de Mahomet : il mourut*

hydropique, voilà les eaux qui l'entourent : on a mis son corps dans un tombeau qui est extrêmement élevé ; voilà la hauteur du promontoire. Duperron de Castera trouve encore un bien plus grand nombre de rapports de la même force, qu'il a ressemblés pour l'instruction des Lecteurs. Mais en voilà assez pour leur amusement. Ajoutons-y seulement sa conclusion, qui vaut bien le reste. *On me demandera peut-être pourquoi l'Auteur prend plaisir à se voiler de la sorte ; je réponds que l'allégorie est une source inépuisable de richesses & de beautés dans le Poëme Epique. Homère, Virgile, le Camoëns & le Tasse sont presque toujours mystérieux ; leurs Ouvrages ressemblent à la grenade, dont l'écorce est belle, & le dedans encore meilleur.*

Note 24.

Nous dépassons une petite île où était venue une autre flotte qui nous avait dévancés. C'est l'île de Sainte-Croix, où s'arrêta Barthélemi Diaz, à soixante-deux lieues du cap de Bonne-Espérance.

Note 25.

Pour n'être pas emportés par les courans. Ce furent ces courans qui empêchèrent Barthélemi Diaz de pousser plus loin : ils sont extrêmement dangereux. On appelle cet endroit le *cap des Courans*, que l'on rencontre un peu avant Sofala. Gama ne put le doubler qu'à la faveur d'un vent très-favorable, qui soufflant du Nord, le repoussait de la côte.

Note 26.

Ils nous dirent que leur mer était fréquentée par des vaisseaux aussi grands que les nôtres, mais qui venaient d'une contrée de l'Orient. Ces vaisseaux appartenaient aux Marchands de la Mecque & des Ports de la mer Rouge, qui allaient d'abord dans les Indes, & descendaient à Sofala avant de retourner dans leur pays.

Note 27.

Buénos finays, ou bons fignaux. On appelle cet endroit la rivière de Bonnes - Nouvelles. On croit qu'elle fort, ainfi que plufieurs autres rivières, du grand lac de Guama.

Note 28.

Ceux d'Enée & du fameux Ulyffe. C'eft à l'occafion de cet endroit de la Lufiade que Duperron de Caftera s'élève avec indignation contre M. de Voltaire, qui obferve dans l'Effai fur la Poéfie Epique qu'il eft affez extraordinaire que l'on parle d'Ulyffe & d'Enée à un Barbare des côtes du Zanguebar. Il eft vrai qu'il eft poffible à toute force que ce Prince qui commerçait avec les Maures & les Arabes, Nations lettrées, ne fût pas dépourvu d'inftruction. Mais il fe pouvait auffi qu'il n'eût pas une grande connaiffance de la Mythologie Grèque ; & la critique de M. de Voltaire n'eft pas affez dénuée de fondement, pour que le Traducteur de Camoëns faffe éclater tant de colère. Il revient plufieurs fois à la réfutation & très - longuement ; & comme il aime à tirer de tout de grandes & importantes maximes, il finit fon excurfion par cette phrafe : *Quels écueils n'a-t-on pas lieu de craindre fur l'océan de la critique, lorfqu'on y voit le naufrage d'un fi bon vaiffeau.*

FIN des Notes du cinquième Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

Départ de Gama. Bacchus descend dans le Palais de Neptune. Assemblée des Dieux de la mer. Récit épisodique d'un combat de douze Portugais contre douze Anglais. Tempête. Vénus & ses Nymphes viennent au secours de la flotte Portugaise qui aborde à Calicut.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT SIXIEME.

LE Roi de Mélinde, jaloux de ſe concilier l'amitié d'un auſſi puiſſant Monarque que celui du Portugal & d'une Nation auſſi courageuſe, prodiguait à Gama & à ſes Compagnons l'accueil le plus flatteur. Il témoignait ſes regrets que le Ciel l'eût placé ſi loin de l'Europe, & ne l'eût pas fait plus voiſin du fameux détroit où Hercule ouvrit un paſſage à la mer. Mélinde était le théatre de fêtes & de réjouiſſances continuelles. Ce n'était que jeux & feſtins, où l'on étalait en abondance les oiſeaux, les poiſſons, les fruits, productions de ces climats inconnues à notre Europe. Souvent on goûtait ſur le rivage le plaiſir de la pêche, où chacun cherchait à ſe ſignaler à l'envie. Tel autrefois ſur les bords du Nil Marc-Antoine variait les plaiſirs & les amuſemens qu'il partageait avec ſa chère & trompeuſe Egyptienne.

Mais l'Amiral s'appercevant qu'un plus long ſéjour lui ferait perdre des momens précieux, ne ſonge qu'à profiter de la faveur des vents qui l'invitent à partir. Réſolu de ne pas s'arrêter davantage, & prêt à reprendre ſa route, il ſe pourvoit

de vivres & de Pilotes & prend congé du Monarque Africain. Le Roi de Mélinde lui marque le désir qu'il a de revoir les vaisseaux Portugais dans ses ports, & ses côtes fréquentées par des hommes si braves. Il jure que tant qu'il respirera, il sera l'ami du Roi de Lusitanie & de ses Sujets. Gama répond à ces protestations avec la reconnaissance qu'elles méritaient. Il met à la voile & part pour les climats de l'Aurore, conduit par un fidèle Pilote. La flotte vogue avec confiance & sûreté sur les mers Orientales, & déja elle découvrait le palais du Soleil, d'où ce Dieu sort chaque jour la tête couronnée de rayons. Déja elle croyait toucher au terme de ses désirs. Mais l'implacable Bacchus, toujours opposé au bonheur des Portugais, tente un dernier effort pour leur ravir la gloire qui leur est préparée. Sa fureur s'exhale en menaces. Il voit que les Destins ont résolu de faire de Lisbonne la rivale de Rome, & qu'il n'est pas en son pouvoir d'anéantir ce décret d'une Puissance suprême. N'espérant rien de l'Olympe, il le quitte, la rage dans le cœur, descend dans les Royaumes humides, & va chercher le palais du Dieu à qui le sort a confié le sceptre des mers.

Dans le plus profond des cavernes de l'Océan, inaccessible berceau des ondes, d'où s'élancent les flots amoncelés par le souffle impétueux des enfans d'Eole, est la demeure de Neptune, des filles de Nérée, & des autres Divinités qui composent sa Cour. C'est là que les eaux laissent un vaste espace pour le Palais de leur Souverain, séjour que n'a jamais contemplé l'œil des mortels. Sur une terre semée d'un sable d'argent s'élèvent

de

de hautes tours de cryſtal qui ont l'éclat du diamant. Les portes ſont d'or, marquetées de perles, brillans coquillages de la mer, & recouvertes de ſculpture. On y a cizelé l'antique cahos & les quatre élémens qui le compoſent. On voit chacun d'eux prendre la place qui lui eſt aſſignée. Au-deſſus de tous s'élève le feu ſubtil & léger (1) qui n'admet aucun aliment impur, & qui nourrit & anime tout ce qui vit, depuis le larcin de Prométhée. Au-deſſous de lui circule l'air, dont la force eſt invincible & qui remplit tout. Vient enſuite la Terre couronnée de montagnes, couverte de verdure & de fleurs, mère nourricière & inépuiſable des animaux innombrables répandus ſur ſa ſurface. L'eau qui coule dans ſon ſein nourrit une prodigieuſe multitude de poiſſons, & porte & inſinue par tout un fluide producteur. Ailleurs était repréſentée la guerre des Dieux contre les Géans : on voyait Typhée terraſſé ſous l'Etna, & vomiſſant des tourbillons de flamme. On voyait dans un autre endroit le courſier ſuperbe ſortant de la terre frappée du trident de Neptune, & l'olivier naiſſant de la pacifique Minerve.

Bacchus, plein de ſes reſſentimens, ne s'amuſe pas à conſidérer ces merveilleux ouvrages. Il ſe hâte d'arriver au ſéjour de Neptune. Le Dieu inſtruit de ſon arrivée l'attendait aux portes & le reçut accompagné de ſes Nymphes (2). " Souverain des mers, lui dit Bacchus, ne ſois „ pas ſurpris de me voir dans tes Etats : les „ Dieux mêmes ne ſont pas à l'abri des injures du „ Deſtin. Mais avant que je t'en diſe davantage, „ convoques les Divinités de la mer, & qu'elles „ apprennent ainſi que toi les affronts qui vous

„ menacent. „ Auſſi-tôt Neptune ordonne à Triton d'appeller tous les Dieux de ſon Empire. Triton eſt fils du Roi des Eaux & de la Nymphe Solacie. Ce jeune Dieu noir & difforme eſt le meſſager de ſon père, & la trompette à la bouche va porter ſes ordres ſouverains. Sa taille eſt gigantesque, ſa barbe & ſes cheveux ſont chargés de limon, & portent une immenſe quantité de coquillages. Sa coëffure eſt une coquille de langouſte. Pour nager plus facilement, il eſt nud: ſeulement ſa ceinture eſt recouverte de cancres. Il embouche avec force & fait réſonner au loin ſa conque tortueuſe. Ses ſons perçans furent entendus juſqu'aux extrémités des mers, & toutes les Divinités des Royaumes humides s'empreſſerent de ſe rendre auprès de leur Souverain. Là s'avançait le vieil Océan, ſuivi de ſa nombreuſe poſtérité; Nérée & ſon épouſe Doris, qui ont peuplé de Nymphes l'Empire de la mer; Prothée, qui laiſſa pour quelques momens le ſoin de ſes troupeaux marins. Les Deſtins n'ont point de ſecrets pour lui, & il ſavait déja tout ce qu'allait dire Bacchus. Thétis, la Souveraine des ondes, s'avançait d'un air noble & majeſtueux. Sa beauté eſt ſi éclatante que les flots s'arrêtent d'étonnement en la voyant paſſer. La gaze tranſparente qui la couvre, laiſſe voir tous ſes charmes qu'elle ne peut pas dérober à l'œil des Dieux. Amphitrite venait embellir l'Aſſemblée: ſon teint efface l'éclat des fleurs, & ſes regards ſont brillans comme les rayons du ſoleil: elle eſt ſuivie du Dauphin (3), qui lui conſeilla jadis de céder aux déſirs de l'amoureux Neptune. Thétis & cette Déeſſe ſe tiennent par la main & marchent d'un

pas égal, étant toutes deux épouses du même Dieu. Ino (4), élevée au rang des Divinités, amène son fils qu'elle a dérobé aux fureurs d'Athamas: elle badine avec cet enfant & la Nymphe Panope: elle joue avec des coquillages, & l'on voit qu'elle a oublié ses malheurs. Glaucus au contraire semble pleurer encore les siens, & l'honneur d'être placé parmi les Dieux ne peut le consoler de la perte de Scylla (5) & de la perfidie de Circé. Enfin l'Assemblée s'étant rendue dans un grand & magnifique sallon, Neptune fit asseoir Bacchus à côté de lui sur le même trône. Les Déesses se placèrent sur de riches estrades, & les Dieux sur des sièges de crystal. L'on brûla des aromates & cette gomme précieuse * que la mer produit dans son sein, & qui l'emporte sur les parfums d'Arabie: la fumée odoriférante remplit le palais. On fait silence. Bacchus prend la parole d'un air sombre & menaçant, & poursuivant son projet d'armer les Dieux de la mer contre les descendans de Lusus, il parle ainsi:

“ Puissant Neptune, qui seul as droit de do-
„ miner d'un pôle à l'autre sur toute l'étendue
„ des eaux & de marquer aux Nations les limi-
„ tes qu'il leur est défendu de passer; toi, re-
„ spectable Océan, dont les flots embrassent l'en-
„ ceinte de l'univers; & vous, Divinités de l'hu-
„ mide Empire, qui ne souffrez pas qu'on vous
„ outrage dans votre séjour, sans que la puni-
„ tion suive de près l'offense, qu'elle est donc
„ l'indifférence que vous faites voir aujourd'hui?
„ Qui a pu vous rendre si complaisans pour les

* L'Ambre.

„ audacieux humains ? Vous les avez déja vu
„ attaquer le Ciel avec une témérité ſacrilège.
„ Ils ont affronté la mer avec des voiles & des
„ rames, & s'ils continuent leurs entrepriſes,
„ bientôt ils prendront notre place & ſeront les
„ Dieux de l'univers. Maintenant un Peuple
„ qui s'enorgueillit de tirer ſon origine & ſon
„ nom d'un de mes anciens Compagnons, me
„ brave & vous inſulte. Il s'avance ſur les mers
„ bien loin au-delà des bornes de la puiſſance
„ Romaine. Il exerce ſes brigandages dans votre
„ Empire. Eh quoi ! ſi Borée, Aquilon & ſes
„ frères s'oppoſèrent jadis avec tant de furie à
„ l'audace des Argonautes, qui oſèrent les pre-
„ miers deſcendre ſur les eaux, comment ſouf-
„ frez - vous aujourd'hui une injure qui vous re-
„ garde de plus près ? Comment différez - vous
„ votre vengeance ? J'avoue que l'intérêt de la
„ mienne ſe joint au ſentiment de vos injures.
„ Je vois des mortels prêts à effacer la gloire que
„ je me ſuis acquiſe autrefois par la conquête des
„ Indes. Jupiter veut leur donner dans votre
„ Empire une puiſſance que vous ne leur avez
„ pas accordée. Vous voyez qu'on uſurpe vos
„ droits. C'eſt pour les défendre ainſi que les
„ miens, que je ſuis deſcendu de l'Olympe. J'ai
„ voulu voir ſi je ne trouverais pas parmi-vous
„ le crédit que j'ai perdu dans le Ciel „.

Il s'interrompit en verſant des larmes, & la colère qu'il reſſentait paſſa dans le cœur des Divinités de la mer. On ne ſe permit pas un moment de délai ni de réflexions. Neptune envoya ſur le champ ordonner à Eole de déchaîner tous les vents, & d'empêcher qu'aucun vaiſſeau puiſſe

voguer en ſûreté ſur les ondes. Protée voulait s'oppoſer à cette violence : mais le tumulte qui s'éleva dans l'Aſſemblée le força de ſe taire, & Thétis lui dit avec indignation qu'il n'y avait rien à oppoſer aux ordres de Neptune. Eole ouvrait déja la priſon où ſont renfermés les vents, & animait leur furie en les exhortant à punir l'audace entreprenante des mortels. L'air s'obſcurciſſait, & les vents prenant à chaque pas de nouvelles forces, renverſaient, pour prélude de leurs ravages, le faîte des tours les plus élevées & les ſommets des maiſons.

Pendant que ce conſeil ſe tenait au fond des mers, la flotte Portugaiſe continuait encore ſa route ſur l'onde paiſible & ſous l'haleine d'un vent favorable. Elle voguait dans le calme d'une nuit tranquille, & les Nautonniers de la ſeconde veille (6) venaient remplacer leurs camarades. A peine éveillés, regrettant encore le ſommeil, ils étendaient ſur les antennes leurs membres fatigués. " Que pouvons-nous faire de mieux, dit „ l'un d'eux, pour abréger le tems & diſſiper le „ ſommeil, que de nous entretenir de quelque „ hiſtoire amuſante. „ Léonard, rempli du ſouvenir de la maîtreſſe qu'il a quittée, veut que l'on raconte des aventures d'amour. " Non (dit Vel- „ los), ce n'eſt pas dans une ſituation telle que „ la nôtre, qu'il faut s'occuper d'idées volup- „ tueuſes. Ce n'eſt pas à des hommes dévoués „ aux rudes travaux de la mer, de parler d'a- „ mour & de plaiſirs. Il vaut mieux raconter „ quelques exploits mémorables tirés de nos an- „ nales & propres à ranimer notre courage. Car „ ſi j'en crois mes preſſentimens, nos peines ne

„ ſont pas prêtes à finir. „ Tous y conſentent & le chargent de faire lui-même le récit qu'il voudra. " Je ne vous conterai point de fables (dit-„ il), je vous rappellerai la gloire de vos Conci-„ toyens & le nom des Héros connus ſous le „ nom des douze Champions d'Angleterre. „

„ Lorſque Jean, fils de Dom Pédre, gouver-„ nait avec ſageſſe le Royaume de Luſitanie, pa-„ cifié par ſes ſoins & délivré de ſes ennemis, „ il s'éleva en Angleterre, ſous le ciel ténébreux „ du Nord, une querelle qui devait donner un „ nouveau luſtre à la Nation Portugaiſe. Plu-„ ſieurs Chevaliers & Courtiſans Anglais ſe per-„ mirent contre des Dames de la Cour des diſ-„ cours outrageans, & ajoutèrent que ſi quel-„ qu'un en prenait le parti, ils étaient prêts à le „ combattre en champ clos ou en raſe campagne, „ avec la lance ou l'épée. Le Sexe faible & déſar-„ mé, d'autant plus ſenſible à l'outrage que la „ force lui manque pour le repouſſer, invoque „ de tous côtés des défenſeurs. Mais les adver-„ ſaires étaient ſi puiſſans dans le Royaume, „ qu'il n'y eut point de parent, point d'ami, „ pas même d'amant qui ſoutînt, comme il le „ devait, la cauſe des Dames offenſées. Elles „ pleuraient leur injure impunie, & leurs larmes „ qui relevaient encore leurs appas ſemblaient „ devoir intéreſſer à leur défenſe les Hommes „ & les Dieux. Enfin elles s'adreſſent au Duc „ de Lancaſtre qui avait combattu avec les Por-„ tugais contre la Caſtille, & qui avait été plus „ d'une fois témoin de leur courage intrépide. „ Il ſavait par l'exemple de ſa fille, dont le pou-„ voir était ſi grand ſur le cœur du Roi ſon

„ époux, combien notre Nation était ſenſible
„ à l'amour. Il ne voulut pas lui-même prendre
„ la querelle des Dames, de peur d'allumer dans
„ ſon pays des diſcordes inteſtines, que peut-
„ être il eût été difficile d'appaiſer. Mais il leur
„ conſeilla de faire partir pour la Luſitanie un
„ Envoyé chargé de leurs lettres & de leurs
„ plaintes, & les aſſûra qu'elles y trouveraient
„ des vengeurs. Il leur nomma douze Chevaliers
„ des plus braves de la Cour de Portugal, & en-
„ gagea les Dames, qui étaient au nombre de
„ douze, à tirer leurs noms au ſort, afin que
„ chacune d'elles eût ſon Chevalier. L'Envoyé
„ part, & le Duc lui donne une lettre pour le
„ Roi de Portugal. Il arrive à Lisbonne. On eſt
„ bientôt informé du ſujet qui l'amène, & toute
„ la Cour eſt dans l'agitation. Le Roi voudrait
„ ſe déclarer le premier défenſeur d'une ſi belle
„ cauſe, & s'afflige que la majeſté du Trône en-
„ chaîne ſa valeur. Tous les Courtiſans brûlent
„ d'être au nombre des Champions, & l'on en-
„ vie le bonheur de ceux que le ſort a nommés.
„ On fait partir un vaiſeau du port de la Ville
„ fidèle (7) d'où l'on prétend que le Portugal
„ tire l'origine de ſon nom immortel. Il porte
„ les douze Chevaliers élus. Ils s'étaient cou-
„ verts d'habillemens ſuperbes, avaient choiſi
„ des armes de la meilleure trempe & du plus
„ grand éclat, des chevaux éprouvés & ro-
„ buſtes, & leurs chiffres & leurs deviſes rele-
„ vaient encore leur parure. Ils ſont tous d'une
„ valeur & d'une adreſſe égales. Mais au mo-
„ ment de leur départ, Magrico, l'un d'entre
„ eux, dit à ſes Compagnons qu'il ſouhaitait

„ depuis long tems de viſiter quelques contrées
„ de l'Europe, qu'il était réſolu de ſaiſir cette oc-
„ caſion, qu'il prendrait ſa route par terre, &
„ qu'il les rejoindrait dans le Pays d'Albion. Si
„ cependant, dit-il, Dieu, qui eſt le maître de
„ tout, ne me permettait pas de m'y trouver au
„ terme fixe, je ſuis bien ſûr que vous ne vous
„ appercevrez pas de mon abſence, & que vous
„ vaincrez ſans moi. Mais croyez, ſi le Ciel
„ même ne s'y oppoſe, que rien ne m'empêche-
„ ra de partager votre gloire. Il les quitte à ces
„ mots, après les avoir embraſſés. Il traverſe
„ les Royaumes de Léon & de Caſtille, où s'of-
„ frent à ſes yeux des traces de la valeur Portu-
„ gaiſe. Il paſſe par la Navarre, franchit les Pyré-
„ nées qui s'élèvent entre l'Eſpagne & la France,
„ admire les merveilles de ce dernier Royaume,
„ & paſſe dans la Province de Flandres qui en
„ eſt une dépendance. Il s'y arrête quelques
„ jours. Cependant les onze Champions ſillon-
„ naient les flots de la mer du Nord. Ils débar-
„ quent en Angleterre, & ſont accueillis avec de
„ grands honneurs par le Duc de Lancaſtre &
„ par les Dames. Le jour du combat eſt fixé, &
„ le Roi donne aux Champions des deux partis
„ la ſûreté du champ. Ils ſe couvrent de leurs
„ armes, & leur front guerrier eſt ombragé d'un
„ caſque menaçant. Les Dames regardent avec
„ joie les Vengeurs armés pour elles & brûlans
„ de ſe ſignaler. Elles s'étaient parées de leurs
„ joyaux les plus précieux, & l'or & la ſoie bril-
„ laient ſur leurs vêtemens. Mais Magrico ne
„ paraiſſait point encore. Celle dont il était le
„ Chevalier, déſeſpérée de ſon abſence, avait

„ pris un habit de deuil, quoique les Portugais
„ l'assûrassent que leur cause n'en serait pas moins
„ victorieuse, quand même ils seraient encore
„ deux ou trois de moins. Le Roi d'Angleterre
„ était assis avec toute sa Cour sur un amphithéa-
„ tre élevé. Les Champions paraissent à la bar-
„ rière & entrent dans la lice. On n'avait point
„ vu de Guerriers qui parussent plus forts &
„ plus intrépides que les douze Anglais qui s'a-
„ vançaient contre les onze Lusitaniens. Les che-
„ vaux écumans rongeaient avec fierté leur frein
„ d'or, & l'acier étincelant sous les rayons du
„ soleil semblait avoir l'éclat du diamant. Les
„ deux partis allaient se heurter malgré l'inéga-
„ lité du nombre, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup
„ un grand bruit dans l'assemblée. Tous les yeux
„ se tournent vers la barrière, & l'on voit en-
„ trer un Chevalier qui montait un coursier su-
„ perbe. Il parle au Roi & aux Dames, & va se
„ joindre à ses onze Camarades. C'était Magrico
„ lui-même. Il embrasse ses Compagnons, &
„ la Dame affligée qui l'attendait prit alors un
„ visage riant & quitta ses vètemens de deuil
„ pour se couvrir d'une robe de pourpre & d'or.
„ On donne le signal, & le son de la trompette
„ provoque le combat & enflamme le courage.
„ Les Combattans partent à la fois des deux cô-
„ tés, lâchant la bride & pressant les flancs de
„ leurs coursiers. Ils volent la lance en arrêt, &
„ la terre tremble sous les pieds des chevaux. Les
„ spectateurs frémissent, attentifs & muets. Les
„ cœurs palpitent dans l'attente de l'événement.
„ Le combat s'engage. Les uns renversés de leurs
„ chevaux poussent un cri de douleur. Les au-

„ tres voient rouler à terre leur casque enlevé
„ d'un coup de lance. Les armes sont teintes de
„ sang & brisées sous les coups. Plus d'un Cham-
„ pion tombe expirant, & la mort ferme leurs
„ yeux. La fierté Anglaise devait être terrassée
„ dans ce jour funeste. Plusieurs de leurs tenans
„ sortent de la lice & prennent honteusement
„ la fuite. La victoire demeure enfin aux Por-
„ tugais, & la cause des Dames est vengée (8).
„ Le Duc de Lancastre amène les Vainqueurs
„ dans son palais. Les Dames leur prodiguent
„ des fêtes, & les comblent de présens & de
„ louanges, jusqu'à ce qu'ils retournent dans
„ leur Patrie. On dit que Magrico se sépara en-
„ core de ses Compagnons & repassa en Flandres,
„ où il eut occasion de rendre service à la Prin-
„ cesse de ce Pays, & tua un Français dans un
„ combat singulier. Un autre alla en Allemagne
„ & combattit contre un Germain perfide qui
„ voulait le vaincre par stratagême (9). „

Vellos parlait encore, lorsque le Pilote donna par un cri le signal de l'allarme. Tout se réveille à sa voix. Le vent commençait à fraîchir. Il fait abaisser les petites voiles. “ Voyez-vous, dit-
„ il, ce nuage noir ? Nous sommes au moment
„ d'une horrible tempête. „ En effet le vent sifflait avec plus de furie. On crie d'abaisser la grande voile. Mais les Matelots n'ont pas le tems d'exécuter cet ordre : elle est déja mise en pièces avec un bruit si terrible qu'on eût dit que le ciel allait s'écrouler. Les Nautonniers jettent des cris d'effroi. L'épouvante & le désordre règnent parmi eux. Au moment où la voile avait été déchirée, le vaisseau avait penché d'un côté, & recevait déja

par le flanc une grande quantité d'eau. « Jettez, „ s'écrie vivement le Pilote, jettez tout à la mer: „ courez vîte à la pompe, & qu'on ne cesse de „ la faire aller jusqu'à ce que nous soyons soulagés. „ Des Soldats veulent exécuter son ordre; mais ils sont renversés en courant par les violentes secousses que donnait au vaisseau le mouvement des vagues. Trois Matelots vigoureux ne suffisaient pas pour assujettir le gouvernail: en vain ils veulent s'en rendre maîtres en l'attachant avec de gros cables. Ni la force ni l'adresse ne peuvent y réussir. Le vent souffle avec une force si épouvantable qu'il semble devoir ébranler les montagnes. Le grand vaisseau Amiral est élevé si haut sur la cîme des vagues, qu'il n'a plus que l'apparence d'une petite barque. Celui de Paul de Gama voit le grand mât brisé par le milieu, & l'Equipage qui se croit perdu adresse au Ciel des prières, dernier secours de l'impuissance. Le navire de Coëllo n'était pas moins tourmenté, quoiqu'il eût eu l'attention de faire amener les voiles avant que l'orage fût devenu si violent. Il semblait que les vents des quatre parties du monde se fussent réunis pour sa destruction. Le ciel & les flots étaient couverts d'une nuit affreuse que perçait par intervalles la pâle lueur des éclairs, qui faisaient paraître le Pôle tout en feu. L'alcyon (10) fait entendre son cri plaintif sur le sommet des rochers, se rappellant les malheurs que lui causa jadis la fureur des eaux. Les dauphins amoureux se retirent au fond de leurs cavernes & les flots les y poursuivent. Les noirs Forgerons de l'Etna ne fournissaient pas à Jupiter armé contre les Titans des foudres plus terribles que ceux qui re-

tentiſſaient alors ſur la vaſte étendue des mers, & le tonnerre ne gronda pas plus ſouvent dans ſa main formidable, lorſqu'il enſevelit le genre humain ſous les eaux du déluge. O, combien d'arbres antiques furent alors arrachés de la terre où les attachaient leurs profondes racines depuis la naiſſance du monde ! Les rochers roulèrent du faîte des montagnes dans le creux des vallées, & les ſables qui bouillonnent au fond de la mer montèrent à la ſurface des flots.

Gama ſe voyait ſur le point de périr au moment où il avait cru toucher au terme de ſes travaux. Toutes les reſſources de l'art, tous les ſecours humains ſemblaient déſormais inutiles & impuiſſans. Il s'adreſſe alors à celui pour qui ſeul rien n'eſt impoſſible. " O toi, dit-il, qui con-
„ duiſis jadis Iſraël au milieu des eaux de l'abyme !
„ toi qui ſauvas de l'inondation univerſelle le
„ fidèle Noé, deſtiné à repeupler le monde ; ô
„ Dieu ! pourquoi nous abandonnes-tu ? Tous
„ nos pas, tous nos travaux n'ont d'autre but
„ que ta gloire. Faudra-t-il perdre le fruit de
„ tant de peines au moment où nous allions le
„ recueillir ? O trop heureux ceux de nos frè-
„ res qui ont péri dans les ſables de l'Afrique,
„ & qui ſont tombés ſous le fer des Infidèles !
„ ils ſont morts pour leur patrie ; ils ont verſé
„ leur ſang pour la foi de leurs pères. Leur nom
„ eſt dans la mémoire de leurs Concitoyens, &
„ leur récompenſe eſt dans les demeures immor-
„ telles. „

Tandis qu'il parlait, la violence des vents redoublait encore. Cependant l'étoile avant-courière du jour, l'aſtre de Vénus, devant qui s'en-

fuit Orion (11), commençait à s'élever dans les cieux. La Déeſſe dont elle porte le nom jette les yeux ſur la mer, & voit le danger de la flotte qu'elle protège. " Je reconnais, dit-elle, l'ou- „ vrage de Bacchus; mais je ſaurai le prévenir.„ Elle appelle auſſi-tôt ſes Nymphes, & leur ordonne de parer leur tête de guirlandes de roſes. Suivie de cette cour charmante, elle ſe flatte de déſarmer les vents (12). Elle n'avait pas trop préſumé de ſon pouvoir. Les enfans d'Eole n'eurent pas plutôt apperçu la Déeſſe & ſes Nymphes, que leur colère expire à la vue de tant de charmes, & la force commence à leur manquer. La belle Orithe, qui dans le fond de ſon cœur aime l'impétueux Borée, lui adreſſe de tendres reproches. " Ne te flatte plus, dit-elle, de me faire „ croire que tu aies jamais eu pour moi un amour „ véritable. L'amour ne s'annonce point par la „ fureur, & tu répands devant toi trop d'allar- „ mes pour m'inſpirer de la tendreſſe.„ Galathée tenait le même langage au redoutable Auſter. Elle ſait bien que depuis long-tems il ſe plaît à la voir, & qu'il eſpère de l'attendrir. Quoiqu'il doute encore s'il eſt aimé, il ne peut contenir la joie qu'il reſſent en voyant que la Beauté qu'il adore daigne lui donner des ordres. Il ne ſe ſouvient plus de ceux de ſon Monarque, & ſoudain toute ſa violence eſt calmée. Les autres Nymphes adoucirent de même leurs adorateurs. Tous dépoſent leur colère aux pieds de leurs Amantes. Vénus promet de leur être favorable, & tous font entre ſes mains un ſerment ſolemnel de ne plus traverſer dans leur route les heureux Navigateurs dont elle ſe déclare la protectrice.

La tourmente était cessée, & les ondes s'appaisaient en grondant. Le soleil naissant éclairait les montagnes qui voient couler à leurs pieds les eaux du Gange, lorsque du haut de la hune les Matelots apperçurent la terre qui s'élevait devant eux. A cette vue le Pilote de Mélinde, transporté de joie, s'écria : " Voilà la terre de Calicut :
„ voilà la contrée que vous cherchez depuis si
„ long-tems. Si les Indes sont le terme de vos
„ travaux, rejouissez-vous, ils sont finis. „
Gama pénétré d'une sainte allégresse se prosterne à l'instant, & levant les mains vers le Ciel, il lui rend graces de ses faveurs. Un moment auparavant il était environné des horreurs de la mort. Il était délivré & se voyait en même-tems sur le rivage de l'Inde, & au comble de ses désirs. Il ressemblait à un homme qui se réveille après un songe affreux.

C'est au milieu de ces alternatives de craintes & d'espérances, c'est par des dangers si multipliés, c'est par des fatigues si pénibles que les mortels peuvent sauver leur nom de l'oubli. Si l'on aspire à la gloire, si l'on veut être grand dans la postérité, il ne faut pas se reposer sur la noblesse de ses ancêtres : il ne faut pas s'endormir sur des lits dorés & sous les précieuses toisons de Moscovie : il ne faut pas irriter ses sens par la recherche des mêts; passer des délices de la table aux charmes amolissans des bocages où l'on respire la volupté, qui énerve le cœur & ne le remplit pas. Il faut acquérir par de belles actions une grandeur qui soit à nous. Il faut ceindre l'épée, braver les périls & les tempêtes, supporter les rigueurs des saisons, se nourrir du pain de la douleur & du travail,

voir d'un front riant & aſſûré les menaces de la fortune & de la mort, le ſang, les bleſſures & le carnage. C'eſt ainſi que l'on entoure ſon cœur d'une cuiraſſe impénétrable, & que l'on apprend à mépriſer les vains honneurs & les vils tréſors, qui ſont les préſens du haſard & non le prix de la vertu. Alors on voit de la plus haute élévation & bien au-deſſous de ſoi les baſſeſſes & les égaremens de la vulgaire ambition; & tôt ou tard les récompenſes éclatantes viennent chercher le mérite qui ne les briguait pas, & la modeſtie qui les fuyait.

Fin du ſixième Chant.

NOTES
SUR LE SIXIEME CHANT.

Note 1.

Au-dessus de tous s'élève le feu subtil & léger. On a beaucoup loué dans une Ode de M. de Lamotte une distribution des élémens, dont le mérite est d'être contenue en deûx vers, & plus remarquable par sa précision que par sa richesse.

> Au-dessous du Feu l'air couronne
> La terre qu'embrassent les flots.

Il y en a une plus poétique & peut-être préférable dans une Ode de M. Thomas, l'un des Ecrivains qui ont su joindre le mérite d'une belle poésie à celui d'un prose éloquente.

> Les vents épurent l'air, l'air balance les ondes.
> Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu.
> Les germes sont féconds : le feu nourrit les mondes,
> Et tout nourrit le feu.

Note 2.

Le Dieu instruit de son arrivée l'attendait aux portes & le reçut accompagné de ses Nymphes. Il y a dans l'original une pointe basse & triviale, bien indigne de la majesté de l'Epopée & du style de Camoëns, qui ne tombe guères dans ces fautes ridicules. *Les Nymphes,* dit-il,

dit-il, *s'étonnaient que le Dieu du vin fût descendu dans le Royaume de l'eau.* Duperron de Castera, porté à tout excuser dans son Auteur, & qui plus d'une fois appelle variété de style ce qui n'est en effet qu'une disparate choquante, a pourtant senti ce défaut de l'original Portugais, & n'a point traduit cette phrase.

Note 3.

Elle est suivie du Dauphin, qui lui conseilla jadis de céder aux désirs de l'amoureux Neptune. C'était une opinion de l'antiquité que le dauphin avait plus d'intelligence que les autres poissons. Les Naturalistes anciens en racontaient des choses merveilleuses, & l'on trouve dans les Lettres de Pline le jeune, l'aventure d'un dauphin & d'un enfant fort agréablement racontée. C'est sans doute d'après ces idées reçues qu'il est dit dans la Fable que Neptune amoureux d'Amphitrite, & ne pouvant triompher de ses froideurs, ne put réussir à la toucher que par les conseils & le ministère d'un dauphin, qui pour sa récompense eut depuis le privilège d'être toujours auprès d'elle.

Note 4.

Ino. L'on doit se rappeller ici l'histoire d'Ino, seconde femme d'Athamas, Roi de Thèbes. Elle conçut pour Phryxus son beau-fils une passion incestueuse, crime qui revient souvent dans la Fable. Ne pouvant réussir à s'en faire aimer, elle voulut le perdre lui & sa sœur. Mais sa passion criminelle fut découverte par Athamas. Il en devint si furieux qu'il massacra un des enfans qu'il avait eus d'elle. Elle s'enfuit avec l'autre, qui s'appellait Mélicerte, & se jetta dans les flots de l'Hellespont. Elle & son fils furent mis au rang des Divinités de la mer ; honneur qu'assûrément Ino ne méritait guère. Il faut convenir que ceux qui veulent à toute force trouver un sens moral dans toutes les fables de l'antiquité, seraient assez embarrassés à justifier celle-ci.

Note 5.

Glaucus au contraire ſemble pleurer encore les ſiens, & l'honneur d'être placé parmi les Dieux ne peut le conſoler de la perte de Scylla & de la perfidie de Circé. L'apothéoſe de Glaucus n'eſt pas ſi déraiſonnable que celle d'Ino. C'était un fameux Plongeur. Cependant un jour qu'il ſe baignait dans la mer, il diſparut tout-à-coup, & l'on publia que les Dieux de l'Océan l'avaient admis dans leur ſociété pour récompenſe de ſes talens. On ſait d'ailleurs que Circé devint amoureuſe de lui, & comme il lui préférait Scylla, la Magicienne empoiſonna une fontaine où ſa rivale avait coutume de ſe baigner, & Scylla fut changée en un monſtre qui avait autour de la ceinture pluſieurs têtes de chiens & de loups. Elle ſe jetta dans la mer, où les Dieux en firent l'écueil redoutable qui s'élève vis-à-vis de Caribde. Duperron de Caſtera, grand interprête des fables, ne manque pas d'expliquer celle-ci. *Il y a beaucoup d'apparence*, dit-il, *que Circé qui connaiſſait les vertus des plantes mit dans le bain de Scylla quelque drogue qui lui gâta la peau.*

Note 6.

Et les Nautonniers de la ſeconde veille. On n'ignore pas la coutume établie ſur les vaiſſeaux de faire veiller tour-à-tour pendant trois heures chaque partie de l'Equipage. C'eſt ce qu'on appelle faire le quart.

Note 7.

Le Village fidèle. C'eſt la Ville de Porto, que les Anciens appellaient Calé. De ces deux noms joints enſemble on a fait celui de Portugal.

Note 8.

Et la cauſe des Dames eſt vengée. Les Hiſtoriens font

mention de cette aventure. Ils ne disent pas précisément quelle était l'espèce d'insulte que l'on fit aux Dames, ni comment il se pouvait que douze femmes d'un rang distingué ne trouvassent pas de vengeurs dans leur famille & fussent obligées d'en aller chercher dans un pays étranger. Mais quoi qu'il en soit, ils assûrent que les deux Rois permirent le combat. Ils nous ont même conservé les noms des Champions Portugais qui furent vainqueurs. Cette aventure faisait trop d'honneur à la bravoure & à la galanterie Portugaise, pour que le Poëte ne l'insérât pas dans son Poëme. Mais quoiqu'en dise Duperron de Castera, il l'aurait pu amener avec plus d'art.

Note 9.

Un autre alla en Allemagne & combattit contre un Germain perfide qui voulait le vaincre par stratagême. Ce Cavalier Portugais s'appellait Alvar-Vaz d'Almada. Il reçut un cartel d'un Allemand qui voulut se mesurer avec lui, à condition qu'ils auraient tous deux le côté droit découvert & sans cuirasse. Le Portugais accepta la proposition, sans soupçonner de supercherie. L'Allemand était gaucher, ensorte que se mettant en garde il présentait le côté gauche cuirassé contre le flanc droit désarmé de son ennemi. Alvar voyant son désavantage, se jetta sur l'Allemand & l'étouffa dans ses bras, comme Hercule avait étouffé Anthée.

Note 10.

Alcyon. C'est un oiseau que l'on appelle Martin-Pêcheur, qui habite communément sur les côtes. On assûre que quand la mer est agitée, il chante d'une voix plaintive & lugubre. Les Naturalistes vantent beaucoup la tendresse de l'Alcyon femelle pour le mâle. Quand il est vieux, elle le nourrit, le porte au soleil & dans les lieux dont la température lui est salutaire. Quand il est mort, elle lui survit peu. La fable d'Alcione & de

Céix eſt fondée ſur ces notions. On ſait qu'Alcione déſolée de la mort de ſon époux, qui avait péri dans un naufrage, ſe précipita dans la mer, & que les Dieux la firent revivre ſous la figure de l'oiſeau qui porte ſon nom.

Note 11.

L'aſtre de Vénus, devant qui s'enfuit Orion. L'étoile qui précède le matin, appellée Lucifer par les Poëtes, eſt celle à laquelle les Aſtronomes donnent le nom de Vénus. Camoëns dit que l'étoile d'Orion s'enfuit devant elle, ſe fondant ſur l'opinion reçue qu'Orion annonce la tempête comme Vénus annonce le calme.

Note 12.

Elle ſe flatte de déſarmer les vents. Cette fiction ingénieuſe & riante eſt une de celles qui font le plus d'honneur au génie des modernes. Elle a été très-heureuſement imitée dans un Ouvrage qui n'eſt pas encore publié, mais qui eſt connu de beaucoup d'Amateurs & rempli de poéſie & de volupté.

FIN *des Notes du ſixième Chant.*

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Le Maure Mouzaïde vient à bord de la Flotte Portugaiſe & donne à Gama des inſtructions ſur les Indes. Entrevue de l'Amiral & du Samorin. Ce Prince fait un accueil favorable à Gama. Le Catual ou Miniſtre de Calicut viſite les Portugais ſur leur Flotte.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT SEPTIEME.

ENFIN l'on approchait de cette contrée, depuis ſi long-tems l'objet de tant d'ambition, de déſirs & de travaux, de cette terre arroſée par le Gange, dont les ſources ſacrées jailliſſent dans la demeure céleſte du premier homme. Vous voilà donc arrivés aux termes de tous vos vœux, mortels intrépides, dont les mains ſavent cueillir les palmes de la gloire. La voilà devant vous cette terre ſi abondante en richeſſes. C'eſt le prix de votre courage, Héros deſcendans de Luſus, Peuple choiſi, diſtingué des autres Nations du monde & favoriſé du Ciel, vous que nul danger n'épouvante, lorſqu'il faut renverſer la domination des Infidèles & étendre l'empire de la Foi. Portugais invincibles, votre valeur ſupplée à votre petit nombre. Vous avez peu de forces, mais vous mépriſez la vie, & vous ſavez la prodiguer pour des intérêts éternels. Vos exploits ſont écrits dans les Cieux, & Dieu en élevant ſi haut une des Nations les moins

confidérables de l'Europe, donne une grande leçon & un grand exemple aux Peuples qui ne favent pas vous imiter. Voyez les Germains qui occupent de fi vaftes poffeffions : ils fe font révoltés contre le divin Succeffeur de Pierre (1). Ils fuivent les drapeaux des fectaires. Aveugles qu'ils font, ils s'arment pour une querelle facrilège ; ils tournent contre leur Souverain ces mêmes bras qui devraient brifer le joug des Ottomans. Confidérez l'Anglais qui s'eft arrogé le titre de Roi de la fainte Cité (2). Qu'il foutient mal l'honneur de ce titre ufurpé ! Il s'occupe au milieu des glaces du Nord à fabriquer à fon gré une religion nouvelle, élevée fur les débris de l'ancien culte ; & loin d'aller foutenir fes prétentions fur les bords du Jourdain, il tourne fes armes contre les Difciples de Jéfus-Chrift. Ah ! qu'il ne règne jamais dans la Jérufalem terreftre, puifqu'il a foulé aux pieds les loix de la Jérufalem célefte. Mais, que dirai-je de toi, Français (3), qui as ambitionné le nom de Très-Chrétien, & qui combats fans ceffe contre le Chef de l'Eglife Sainte, quand du devrais mettre ta gloire à le défendre & à lui obéir ? Si ce n'eft pas affez pour toi de tant d'Etats que tu poffédes, de Domaines fi riches & fi étendus, pourquoi veux-tu envahir l'héritage des Princes Chrétiens ? Va porter tes armes fur les bords du Nil ; c'eft là que doit briller ton épée formidable. Tu as hérité de Charles & de Louis la gloire & la puiffance, mais non pas une guerre jufte & légitime.

Que dirai-je de ces Peuples, qui dégénérés de

leur ancienne valeur, amollis par les délices de leur climat, vivent dans une lâche oisiveté, qui n'est troublée que par les honteuses querelles que produit la tyrannie. C'est à toi que je parle, ô Nation ennemie de toi-même ! Italie, si long-tems célèbre, autrefois le théatre de la gloire, aujourd'hui le séjour de tous les vices ! O malheureux Chrétiens ! quoi ! vous êtes tous les enfans d'une même mère, & vous vous égorgez les uns les autres ! Seriez-vous sortis de cette fatale semence que Cadmus répandit autrefois sur la terre ? Etes-vous nés pour la guerre & la discorde ? Ne voyez-vous pas le tombeau du Christ profané par d'infames usurpateurs ? Des barbares foulent aux pieds le berceau de la Religion Sainte. Leurs exploits sont votre honte. Leur puissance vous brave & vous insulte. Leur glaive toujours levé sur vous ne cesse de vous menacer ; & rien ne peut vous distraire de vos détestables querelles ! Vos yeux sont également fermés sur vos dangers & sur vos intérêts. Si l'ambition vous tourmente, si la soif des trésors vous brûle & vous consume, ignorez-vous que le Pactole & l'Hermus roulent un sable d'or avec leurs eaux ? L'or est tissé par les mains des Peuples de Lydie & d'Assyrie ; l'or est caché dans les veines de la terre d'Afrique. Allez le ravir : tournez contre les murs de Bysance ces tonnerres d'airain, prodiges effrayans d'un art destructeur & nouveau ; lancez sur les fiers Ottomans ces foudres que vous savez allumer, & forcez ces Peuples déprédateurs à rentrer dans les antres sauvages des monts Caspiens & dans les ca-

vernes de la Scythie. Les Grecs, les Thraces, les Habitans de l'Arménie, de la Géorgie, vous appellent à leurs ſecours : ils vous crient que leurs enfans enlevés par l'oppreſſeur infidèle ſont élevés dans ſa croyance impie, & nourris des poiſons de l'infame Alcoran. Voilà les outrages qu'il faut laver dans le ſang des Barbares. Allez châtier des tyrans ſacrilèges : c'eſt contr'eux que vous illuſtrerez vos armes. Vous les déshonorez en les tournant contre les Nations qui ſuivent la même loi que vous. Mais tandis qu'altérés de votre propre ſang vous le répandez dans vos guerres funeſtes, une race faible & peu nombreuſe ſe ſignale par des exploits vraiment chrétiens. La poſtérité de Luſus règne ſur les côtes de l'Afrique ; elle étend ſa domination dans l'Aſie, & s'il y avait un autre monde à conquérir, ſon courage l'y conduirait.

En approchant du rivage, Gama rencontre des barques de pêcheurs qui lui montrent la route de Calicut. A l'inſtant la proue eſt dirigée vers cette Ville, la plus puiſſante du Malabar, & la demeure du Souverain de ces contrées. Entre le Gange & l'Indus s'étend un pays vaſte & renommé, borné au Midi par la mer, & au Nord par les montagnes Emodiennes (4). Il eſt partagé entre pluſieurs Rois & aſſujéti à des cultes différens. Les uns ſuivent les dogmes de Mahomet ; d'autres adorent des idoles & même des animaux nés dans leur pays. C'eſt dans cette longue chaîne de montagnes qui embraſſent l'Aſie ſous des noms différens, que ſont cachées les ſources des deux fleuves qui formant de l'In-

de une presqu'île, vont se jetter dans l'Océan, après avoir baigné dans leur circuit ces délicieuses contrées. La terre contenue entre ces deux fleuves s'avance dans la mer en pointe pyramidale vis-à-vis l'île de Ceilan; & si l'on en veut croire la renommée, les Peuples voisins des sources du Gange se nourrissent du suc des fleurs (5). Les noms des Habitans de cette région différent comme leurs usages. Les Dellis, les Patânes possèdent le plus de terrein & sont les plus nombreux. Les Décaniens, les Orias attendent leur salut & leur bonheur de leurs pieuses ablutions dans les eaux du Gange. Ceux de Bengale cultivent la terre la plus fertile que le soleil éclaire dans sa course. Le Royaume de Cambaye s'énorgueillit encore d'avoir été autrefois sous les loix du grand Pôrus. Celui de Narsingue est plus renommé par l'or & les pierreries qu'il produit dans son sein, que par le courage de ses Habitans. De hautes montagnes que l'on apperçoit de loin en mer défendent le Malabar des incursions des Peuples de Canara. Au pied de ces montagnes appellées Gâte, s'étend une langue de terre sans cesse battue par les flots; c'est là qu'est située Calicut, Cité souveraine qui s'élève au-dessus des autres Villes par sa richesse & sa puissance. Son Roi porte le titre de Samorin. Dès que la flotte eut jetté l'ancre, un Député part à l'instant pour aller informer le Roi de la venue des Portugais sur ces côtes. Porté sur un esquif, il entre dans le fleuve qui confond ses eaux avec celles de la mer. La nouveauté de son équipage, sa cou-

leur, son air étranger, son habillement extraordinaire attirent sur la rive une foule de peuple empressé de le voir. Parmi ceux qui accourent à ce spectacle, il se trouva un Maure né dans le pays que nous nommons Barbarie, & que le sort avait relégué dans ces contrées lointaines: il connaissait la Nation Portugaise, soit que le voisinage lui eût permis d'entretenir commerce avec elle, soit qu'il eût été témoin de leurs exploits dans l'Afrique. Dès qu'il eût apperçu le Député, il s'avança vers lui avec un visage riant, & lui dit en Espagnol: " Qu'est-ce qui t'amène „ en ce pays si loin du Portugal ta patrie? „ Le Lusitanien lui répond: „Nous nous sommes frayés „ sur la mer une route inconnue avant nous „ à tous les humains, & nous sommes venus „ chercher le rivage de l'Inde où les ordres & „ les intérêts du Ciel nous ont conduits. „ Mouzaïde (c'était le nom du Maure) demeura dans l'étonnement d'un pareil voyage, sur-tout lorsqu'il eût entendu le récit des peines & des fatigues qu'avaient essuyées les Portugais dans leur périlleuse traversée. Mais voyant que le Messager avait ordre de s'adresser au Roi, il lui dit que ce Prince n'était pas alors dans la Ville, qu'il était à quelque distance de Calicut; & en attendant qu'on lui eût annoncé la venue de ces hôtes extraordinaires qui allaient lui causer tant de surprise, le Maure invita le Député à se reposer dans sa demeure simple & pauvre, & à y prendre un repas frugal. „ Lorsque vous „ aurez pris quelque délassement, ajouta-t-il, „ nous irons ensemble sur votre flotte; car rien

„ n'égale le plaiſir de retrouver des voiſins dans
» des contrées éloignées & étrangères. „

Le Portugais accepte volontiers les offres de Mouzaïde. Il s'aſſied à ſa table comme s'ils euſſent été liés depuis long-tems. Enſuite tous deux prennent le chemin de la flotte. Le Maure n'eſt point ſurpris de la forme & de la grandeur des vaiſſeaux. Il monte au navire Amiral, & tout l'Equipage le reçoit avec allégreſſe. Gama l'embraſſe, & charmé de trouver un étranger qui entende la langue Eſpagnole, il le fait aſſeoir près de lui, & s'empreſſe de lui faire différentes queſtions ſur le Pays & ſur ſes Habitans. Les Soldats & les Matelots ſe raſſemblent autour de lui pour l'entendre, comme autrefois ſur les ſommets du Rhodope les arbres inclinaient leur cîme vers l'amant d'Euridice, lorſqu'il touchait ſa lyre d'or.

Mouzaïde prend la parole. “ Peuples magna-
„ nimes, dit-il, que le Ciel a fait naître voiſins
„ de ma patrie, comment avez-vous pu tenter
„ un pareil voyage? Sans doute ce n'eſt pas
„ ſans un ordre exprès des Cieux que traverſant
„ tant de mers inconnues, vous venez des
„ bords du Tage chercher des Royaumes que la
„ nature a placés ſi loin de vous? Sans doute
„ c'eſt Dieu lui-même qui vous a conduits. Il
„ faut qu'il ait de grands deſſeins ſur vous,
„ puiſque ſa protection ſeule a pu vous préſer-
„ ver des dangers de la mer & de la fureur des
„ vents. Vous êtes dans les Indes, habitées par
„ des Nations opulentes & heureuſes. Ici vous
„ trouverez en abondance l'or brillant, les

„ pierreries étincelantes, les doux aromates, les
„ piquantes épiceries. Le Pays où vous êtes
„ abordés s'appelle Malabar. On y adore les
„ idoles, & ce culte antique eſt ici répandu
„ par-tout. Le Malabar aujourd'hui partagé
„ entre différens Rois, autrefois appartenait à
„ un ſeul. Si l'on en croit d'anciennes traditions,
„ Samoſa Périmal fut le dernier qui poſſéda ce
„ Royaume dans ſon entier. C'eſt de ſon tems
„ qu'il vint du golfe d'Arabie des Etrangers qui
„ apportèrent ici la Loi de Mahomet, dans la-
„ quelle je ſuis né. Converti par leurs leçons,
„ Périmal embraſſa leur croyance avec tant de
„ ferveur, qu'il réſolut d'abdiquer ſa couronne
„ pour aller paſſer ſes jours ſur le tombeau du
„ Prophète. Il chargea ſur des vaiſſeaux ſes
„ tréſors les plus précieux, & n'ayant point
„ d'héritier naturel, il partagea ſes Etats entre
„ ſes Favoris. De Sujets qu'ils étaient, ils de-
„ vinrent Rois. Il donna à l'un la ſouveraineté
„ de Cochin, à un autre celle de Cananor, à
„ celui-ci Chaul, à celui-là Coulan. D'autres
„ eurent pour appanage Cranganor & l'île de
„ Pimante. Un jeune homme qu'il chériſſait
„ avec tendreſſe vint ſe préſenter à lui, lorſqu'il
„ ne lui reſtait plus à donner que Calicut, Ville
„ déja riche & importante par ſon commerce.
„ Périmal la mit en ſon pouvoir avec le titre
„ d'Empereur & une autorité abſolue ſur tous
„ les autres Souverains, deſtinés dès-lors à être
„ ſes vaſſaux. Après cette diſtribution Périmal
„ vécut dans la retraite ſacrée où il acheva ſa
„ carrière. C'eſt de-là que le nom de Samorin

„ eſt reſté à celui qui occupe le Trône Impérial.
„ La Religion de ces Peuples eſt un compoſé de
„ fables. Ils vont nuds, & couverts ſeulement
„ à la ceinture d'un morceau d'étoffe. On les
„ diviſe en deux Tribus, l'une des Nobles qui
„ s'appellent Naïres, l'autre des gens du Peu-
„ ple qu'on nomme Poléons. Ceux-ci ſont te-
„ nus d'exercer toujours la même profeſſion
„ que leurs pères. Ils ne peuvent s'unir par les
„ nœuds du mariage qu'à des femmes de leur
„ Tribu. Les Naïres ont pour eux un ſi grand
„ mépris, qu'ils regardent comme un affront
„ & comme un malheur d'être touché par un
„ Poléon, & quand ils n'ont pu s'en garantir,
„ ils ſe lavent & ſe purifient, ſemblables en ce
„ préjugé aux anciens Juifs, qui ne voulaient
„ pas toucher un Samaritain. Vous verrez en
„ ce Pays d'autres coutumes non moins ſingu-
„ lières. Les Naïres ſont les ſeuls qui s'expo-
„ ſent aux dangers de la guerre. Ils ſont char-
„ gés ſeuls de veiller ſur la perſonne du Roi, &
„ de-là vient qu'ils ont toujours au bras gauche
„ un bouclier, & l'épée nue dans la main droi-
„ te. Les Prêtres s'appellent Bramines (7), nom
„ antique & reſpecté dans l'Orient. Ils ſuivent
„ les préceptes de ce fameux Pythagore, qui
„ donna le premier à la ſcience le nom de Phi-
„ loſophie. Ils ne mangent rien de ce qui a vie.
„ Ils ont horreur du meurtre & de la chair des
„ animaux. Mais l'auſtérité de leur doctrine ne
„ les écarte pas des douceurs de l'amour. Les
„ femmes de ce Pays peuvent violer la foi con-
„ jugale, pourvu qu'elles choiſiſſent leurs amans

„ dans la famille de leurs époux. Heureuſe Na-
„ tion qui n'éprouve pas les tourmens cruels
„ de la jalouſie! telles ſont les mœurs & les
„ coutumes des Peuples du Malabar. La terre
„ y eſt très-fertile, & aux richeſſes qu'elle pro-
„ digue, le commerce ajoute encore les pro-
„ ductions de tous les climats depuis le Nil juſ-
„ qu'à la Chine. „

Tandis que le Maure entretenait ainſi les Portugais, la renommée avait publié dans la Ville la venue de ces Etrangers. Le Samorin aſſûré de la vérité de ces récits, dépêche à l'inſtant les principaux de ſa Cour pour aller chercher le Commandant de la flotte. Ils partent ſuivis & entourés d'une foule de Citoyens de tout âge & de tout ſexe. Gama n'eut pas plutôt appris que le Roi lui permettait de débarquer, qu'il ſe couvrit ſans délai de ſes plus riches habillemens. Il s'avance accompagné de Nobles Portugais. Sa chaloupe vogue vers le rivage dans un appareil ſuperbe. Les rames fendent les ondes d'un mouvement réglé & majeſtueux. Le principal Miniſtre du Samorin, appellé Catual en langue indienne, attendait Gama ſur le bord, environné de ſes Naïres, & avec de grands témoignages de joie. Il le reçut dans ſes bras au moment où il touchait la terre, & le fit entrer dans un riche palanquin que des Eſclaves portaient ſur leurs épaules. Le Catual eſt porté comme lui dans une litière de même eſpèce, & tous deux vont à l'endroit où le Roi les attend. Les Portugais qui les ſuivent d'un air fier &

martial

martial forment autour d'eux un cortège imposant qui excite l'admiration du Peuple. Chacun brûle de leur faire des questions ; mais la diversité des langages est un obstacle à la curiosité. Gama & le Catual s'entretiennent en chemin, & Mouzaïde qui entend ses deux langues, leur sert d'interprète. Ils traversent ainsi la Ville, & arrivent à un Temple fameux, d'une structure remarquable. Les portes en étaient ouvertes. Ils y entrent tous deux. Là sont représentées en bois & en pierres les figures des Divinités du Pays sous différentes formes & diverses attitudes, ouvrage fantastique de l'esprit de ténèbres. Ces sculptures abominables, aussi variées & aussi bisarres que la fabuleuse Chimère, frappent d'étonnement & d'horreur des yeux chrétiens, accoutumés à voir Dieu sous une figure naturelle. L'une avait des cornes à la tête comme le Jupiter Ammon adoré dans la Lybie ; une autre ressemblait à l'ancien Janus, qui avait un double visage sur un seul corps. Celle-ci était armée d'une multitude de bras comme le Géant Briarée ; celle-là présentait une tête de chien pareille à celle d'Anubis, adoré autrefois dans la superstitieuse Egypte.

Après que le Ministre Indien eut rendu son hommage à ses Idoles, on se remit en marche. La foule grossissait à chaque pas. Tout le monde voulait voir ces Etrangers. Les fenêtres & les terrasses étaient couvertes de vieillards, de femmes & d'enfans. Enfin l'on arrive au Palais du Samorin, situé au milieu de jardins superbes. La structure en est somptueuse, quoiqu'il ne soit

pas entouré de hautes tours comme nos châteaux européens. Les Grands de ce Pays ont leurs maisons dans des forêts délicieuses, & les Souverains de Calicut réunissent dans leur séjour les agrémens de la ville & les délices de la campagne. Les portes de ce palais sont enrichies de sculptures qui semblent l'ouvrage d'un nouveau Dédale. Les monumens des antiquités indiennes y sont fidélement représentés. On voit une nombreuse armée sur les bords de l'Hidaspe. On remarque l'air assûré & martial du Guerrier qui la commande, & ses armes couvertes de lierre. C'est le Dieu qui bâtit la Ville de Nisa. Ses traits sont si bien saisis, qu'il semble respirer sur le métal, & Sémélé en les voyant s'écrierait que c'est là son fils. Plus loin l'on apperçoit une multitude de Guerriers d'Assyrie. Ils tarissent le fleuve en étanchant leur soif dans ses eaux. A leur tête paraît une Princesse également célèbre par sa beauté & ses forfaits (8). A ses côtés marche un coursier ardent & fougueux. Elle fixe sur lui des yeux passionnés, pleins de cette flamme incestueuse dont elle brûla depuis pour son fils. A quelque distance de-là flottaient les drapeaux de la Grèce, la troisième Puissance qui étendit ses conquêtes jusqu'aux rives du Gange. Les Grecs s'avançaient sur le pas d'un jeune Héros, dont le front brillait des lauriers de la victoire & annonçait le fils de Jupiter. Les Portugais admiraient ces monumens de l'antiquité, lorsque le Catual dit à Gama : " Bientôt „ il doit venir un tems où ces victoires qui „ fixent à présent vos regards seront effacées

„ par d'autres triomphes. Des Etrangers qui
„ doivent venir dans ces contrées feront oublier
„ les grands événemens dont elles ont été le
„ théatre. Ainsi nous l'annoncent nos Mâ-
„ ges (9), dont les regards percent la nuit de
„ l'avenir. Ils ont lu dans les livres des destins
„ que rien ne peut nous garantir de la domina-
„ tion qui nous menace, parce que toute la
„ puissance des hommes ne peut rien contre les
„ ordres du Ciel. Ils nous apprennent que ces
„ Etrangers s'illustreronr également dans la paix
„ & dans la guerre, que leur valeur doit sou-
„ mettre les Indes, & que leur gloire doit rem-
„ plir le monde. „

En s'entretenant ainsi, ils entrèrent dans la salle où le puissant Empereur du Malabar attendait Gama. Il était couché sur un lit de repos, dont rien n'égalait la richesse & le prix. Dans son attitude tranquile il avait un air respectable & satisfait. Sa ceinture était couverte d'une étoffe d'or, & sa tête de pierres précieuses. Près de lui un Vieillard vénérable lui présentait à genoux des feuilles de bétel, suivant la coutume des Indiens qui sucent continuellement cette herbe aromatique. Un Bramine vint à pas lents au-devant de Gama, & le présenta au Monarque qui lui fit signe de s'asseoir près de lui. Tous les autres Portugais se tenaient à quelque distance. Le Samorin fixait des regards étonnés sur l'habillement de ces étrangers. Il n'avait jamais rien vu qui leur ressemblât. Alors le sage Capitaine prit la parole avec une gravité modeste, propre à lui concilier l'estime & l'atten-

tion de ceux qui l'écoutaient, & parla en ces termes au Samorin.

„ Un grand Roi des régions de l'Occident,
„ inſtruit par la Renommée du rang ſuprême que
„ vous occupez parmi les Souverains de l'Inde,
„ déſire de faire alliance avec vous. C'eſt par ſes
„ ordres que j'ai traverſé des mers immenſes
„ qui ſéparent ſes Etats de votre Empire. Je
„ viens vous annoncer de ſa part que ſon
„ Royaume abonde en productions de toute
„ eſpèce qui peuvent ſe tranſporter ſur les
„ mers, depuis le Tage juſqu'au Nil, & de-
„ puis les froides régions du Nord juſqu'aux
„ climats brûlans où les jours ſont égaux aux
„ nuits. Si par une alliance ſincèrement jurée
„ vous conſentez à l'échange des richeſſes de ſes
„ Etats & des vôtres, vous augmenterez l'un &
„ l'autre votre puiſſance & vos tréſors. Vous
„ vous procurerez la jouiſſance des biens que la
„ Nature a diſtribués dans différens climats, &
„ qu'elle deſtine au bonheur & à la conſolation
„ des Humains. Cette amitié une fois établie,
„ il vous regardera comme ſon frère ; & ſi vos
„ ennemis vous déclarent la guerre, il promet
„ d'employer pour votre défenſe ſes armes,
„ ſes ſoldats & ſes vaiſſeaux. Je dois inſtruire
„ mon Maître de votre réponſe, & lui rendre
„ compte de vos diſpoſitions. „

Tel fut le diſcours de l'Amiral. Le Samorin lui répondit qu'il était glorieux pour lui de recevoir des Ambaſſadeurs d'une Nation ſi éloignée ; mais qu'avant tout il voulait prendre l'avis de ſon Conſeil, & s'inſtruire pleinement de

ce qu'étaient le Roi & la Nation dont on lui parlait ; que Gama pouvait cependant se reposer des fatigues qu'il avait essuyées, & qu'il recevrait bientôt une réponse qui satisferait son Souverain. La nuit en ce moment venait répandre sur la terre les faveurs consolantes du sommeil. Gama & les siens furent traités avec magnificence dans la maison du Catual chargé de les recevoir. Attentif à remplir les ordres de son Maître, ce Ministre cherchait à se procurer des lumières sur ces Etrangers. Il voulait savoir quel était leur pays, quelles étaient leurs mœurs, leurs loix, leur croyance. Dès que ses yeux furent frappés des premiers rayons du jour, il fit appeller Mouzaïde. Impatient de s'instruire, il lui demande s'il connaît bien la Nation Portugaise, & s'il est sûr que leur pays soit voisin du sien. Il l'invite à lui découvrir en détail tout ce qu'il sait, l'assûrant que c'était rendre un grand service au Samorin, qui se déciderait par ses avis. Mouzaïde lui répondit : " Je ne vous
„ cacherai rien de ce que je sais. Ils habitent
„ une partie de l'Espagne, pays voisin de l'Afri-
„ que, & baigné comme le mien des flots où
„ le soleil se précipite en achevant sa carrière.
„ Ils suivent la loi d'un Prophète né d'une
„ Vierge, & à qui Dieu a donné le gouverne-
„ ment de l'univers. J'ai souvent entendu les
„ Vieillards de mon pays rendre témoignage à
„ leur valeur, que les Maures n'ont que trop
„ éprouvée. C'est cette valeur qui a chassé les
„ Africains des fertiles campagnes arrosées par
„ le Tage & par la Guadiane. Non contens de

„ ces glorieux avantages, ils nous pourſuivent
„ juſques dans l'Afrique, & traverſant la mer
„ qui nous ſépare, ils viennent renverſer nos
„ murailles & déſoler nos cités. Ils n'ont pas
„ ſignalé moins de courage & moins d'intrépi-
„ dité dans les guerres qu'ils ont ſoutenues
„ contre les Peuples de la belliqueuſe Eſpagne,
„ & contre les Nations qui habitent au-delà des
„ Pyrénées. Enfin on n'a jamais entendu dire
„ qu'ils aient été vaincus par leurs ennemis.
„ Leurs Annibals n'ont jamais trouvé de Sci-
„ pions. Si ce que je viens de vous dire ne ſa-
„ tisfait pas pleinement votre curioſité, inter-
„ rogez-les vous-même. Ce ſont des hommes
„ ennemis du menſonge, incapables de détours
„ & d'artifice. Allez viſiter leur flotte, leurs
„ armes & ce tonnerre artificiel qui ſoumet
„ tout. Vous ſerez charmé de leur accueil;
„ & vous vous applaudirez de leur com-
„ merce. „

Le Miniſtre Indien preſſé de reconnaître la vérité de ce qu'il entend, fait équiper des barques pour aller viſiter les vaiſſeaux Portugais. Il part avec Mouzaïde & une ſuite de Naïres. Il monte au vaiſſeau Amiral, & Paul de Gama le reçoit à bord. Le vaiſſeau était orné de tapis de pourpre & de bannières de ſoie qui repréſentent par l'illuſion des couleurs les exploits guerriers des Portugais, des batailles, des combats, des aſſauts. L'Indien en y jettant les yeux en demande l'explication. Mais Gama le preſſe avant tout de ſe mettre à table & d'agréer un feſtin préparé pour lui. On lui offre un vin qui

pétille dans des vases. Mais le Catual refuse les mets des Européens que sa religion lui défend de toucher. Cependant les trompettes & les instrumens font entendre une harmonie guerrière. Le bruit des foudres d'airain retentit au loin sur l'étendue des mers. Le grand Catual observait tout avec attention; mais ses yeux se reportaient toujours sur les faits héroïques retracés sur la toile & resserrés dans un petit espace par la magie du pinceau. Il se lève, & Gama, Coëllo & Mouzaïde se lèvent en même tems. Ils attachent d'abord leurs regards sur un Vieillard au visage martial, dont les traits ont quelque chose de divin. Il était habillé à la grecque, & sa main droite tenait pour sceptre un rameau. Mais que fais-je, insensé? quelle entreprise téméraire! Muses du Tage, chastes Nymphes du Mont Dégo, osai-je m'engager dans une carrière si longue & si pénible, sans invoquer encore votre nom? Venez à mon secours, ô Déïtés propices! défendez ma frêle barque emportée par des vents contraires & prète à être submergée. Hélas! depuis que je chante votre Tage & vos Lusitaniens, la fortune ne se lasse point de me persécuter. Errant de disgrace en disgrace, tantôt je suis en butte aux fureurs de Neptune, tantôt exposé aux dangers de la guerre; & semblable à Canacée prêt à mourir, je tiens d'une main la plume & de l'autre le glaive. Aujourd'hui proscrit & rejetté, je languis dans la misère qui produit l'abandon & le mépris; demain flatté d'un espoir séducteur, je retombe de nouveau dans l'abîme de

l'infortune, & les ciseaux de la Parque menacent la trame fragile de mes jours. Ce n'était pas assez de tant de maux. O Muses! il fallait que ceux mêmes que j'ai célébrés dans mes chants devinssent les artisans de mes malheurs. Telle est donc leur reconnaissance & tel est mon salaire! Au lieu du repos que j'espérais, & des lauriers où je pouvais prétendre, j'éprouve la persécution cruelle & les dédains plus cruels encore. Tel est le traitement que je reçois des Héros du Tage! telles sont les faveurs qu'ils prodiguent à celui dont les vers leur assûrent l'immortalité! Quel exemple pour les Ecrivains à venir! quel attrait pour les génies qui voudraient transmettre à la postérité les faits dignes de mémoire! Au milieu de tant de peines, j'ai besoin de vos secours, ô Muses! je vous ai juré de ne point prostituer ma voix à la flatterie, ni mes louanges à des Grands indignes de leurs titres. Je l'ai juré, & je me suis condamné d'avance au mépris, si je violais mes sermens. Non, ne croyez pas que je célèbre jamais l'ambition qui rampe pour s'élever, ni le pouvoir qui opprime, ni le courtisan qui emprunte toutes les formes de Prothée, ni le lâche hypocrite qui sous un maintien grave & un habit sacré cache le cœur d'un brigand, ni les tyrans barbares qui réclamant ce qui appartient aux Rois, ravissent ce qui appartient aux Peuples. Je ne parlerai que de ces dignes Citoyens qui ont exposé leur vie pour leur Dieu & pour leur Patrie. Muses, vous êtes les dépositaires de leur Renommée. C'est par ma voix que vous voulez

l'étendre. Vous continuerez à m'inſpirer, & ſûr de vos faveurs, je vais dépoſer un moment ma lyre, pour la reprendre bientôt avec plus de force & de courage.

Fin du ſeptième Chant.

NOTES
SUR LE SEPTIEME CHANT.

Note 1.

Voyez les Germains qui occupent de ſi vaſtes poſſeſſions. Ils ſe ſont révoltés contre le divin Succeſſeur de Pierre. L'Allemagne était alors troublée par les querelles du Luthérianiſme, & les guerres que Charles-Quint eut à ſoutenir contre les Proteſtans, l'empêchèrent de tourner ſes armes contre Soliman qui menaçait la Chrétienté. L'heureuſe & brillante expédition de Charles-Quint dans l'Afrique, doit faire penſer que le Sultan aurait trouvé dans ce Prince un adverſaire digne de lui.

Note 2.

Conſidérez l'Anglais qui s'eſt arrogé le titre de Roi de la ſainte Cité. Les Rois d'Angleterre avaient pris ce titre de Roi de Jéruſalem. Le Prince dont parle ici le Poëte, eſt Henri VIII. Il avait d'abord écrit contre Luther en faveur de l'Egliſe de Rome, & finit par rompre entièrement avec le Saint-Siége & par ſe déclarer le Chef de l'Egliſe Anglicane.

Note 3.

Mais que dirai-je de toi, Français? Camoëns apoſtrophe en cet endroit François premier. Il n'eſt pas vrai que ſes prétentions ſur le Milanais fuſſent dénuées de fondement; mais il eſt inconteſtable que les guerres d'Italie furent très-funeſtes à la France.

Note 4.

Montagnes Emodiennes. C'eſt une branche du Mont Immaüs ou Caucaſe. On ſait que cette chaîne de montagnes qui traverſe l'Aſie prend différens noms dans différentes contrées.

Note 5.

Les Peuples voiſins des ſources du Gange ſe nourriſſent du ſuc des fleurs. C'eſt une fable que Pline paraît avoir adoptée ſur la foi des Naturaliſtes Grecs, & dont nos Voyageurs modernes ont découvert la fauſſeté.

Note 6.

Il ſe trouva un Maure. Ce récit eſt conforme à l'hiſtoire. Ce Maure, nommé Mouzaïde, rendit en effet de grands ſervices aux Portugais; & lorſqu'il ſe brouillèrent avec le Samorin, il devint ſuſpect à ce Prince, qui le crut d'intelligence avec eux. Il ſe refugia ſur leur flotte & ſe fit Chrétien.

Note 7.

Les Prêtres s'appellent Bramines. Ce ſont les ſucceſſeurs des anciens Bracmanes. On ne voit pas pourquoi le Poëte en fait des Diſciples de Pythagore. Il voyagea en effet dans les Indes pour y étudier la doctrine des Sages de cette contrée. Il en emprunta les principaux dogmes qu'il tranſmit à ſes Sectateurs, comme la métempſicoſe, l'abſtinence des viandes, la contemplation, &c. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il leur ait rien appris. Il n'y a que nos Miſſionnaires qui aient pris la peine de voyager pour enſeigner les hommes. Les Philoſophes de l'antiquité ne voyageaient que pour s'inſtruire eux-mêmes, & l'on ſait d'ailleurs que les connaiſſances philoſophiques étaient répandues dans l'Inde long-tems avant de parvenir chez les Grecs & dans l'Italie.

Note 8.

A leur tête paraît une Princesse également célèbre par sa beauté & ses forfaits. C'est Sémiramis. Les fables grecques l'ont fait amoureuse d'un cheval, ce qui n'est ni commun ni probable, & les Historiens l'accusent d'un amour incestueux pour son fils, dont il y a plus d'un exemple.

Note 9.

Ainsi nous l'annoncent nos Mages. Les Ecrivains Portugais ont prétendu que cette prophétie était répandue dans les Indes lorsqu'ils y arrivèrent, & les Espagnols ont écrit la même chose de la Monarchie des Incas.

Fin des Notes du septième Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Explication des figures représentées sur les bannières des vaisseaux Portugais. Précis des principaux événemens de l'Histoire de cette Nation. Le Catual est corrompu par les Maures & devient ennemi des Portugais. Il retient Gama prisonnier pendant quelque tems & le laisse enfin retourner à sa flotte.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT HUITIEME.

LE Catual avait fixé ſes regards ſur la bannière où était repréſenté ce Vieillard, dont les traits l'avoient frappé. Il demande à Paul de Gama quelle eſt cette figure, & pourquoi on lui donne pour attribut un rameau dans la main. Le Portugais à qui Mouzaïde ſert d'interprète ſatisfait à ſes queſtions en ces termes. " Vous voyez ſur cette „ toile les anciens Héros du Portugal (1). Il y „ a long-tems que la ſépulture a couvert leurs „ cendres; mais la grandeur de leurs actions a „ éterniſé leur mémoire. Ce Vieillard que vous „ avez remarqué d'abord eſt Luſus, qui a donné „ ſon nom à la Luſitanie. Il fut le fils ou du „ moins le compagnon de Bacchus. Après avoir „ partagé les conquêtes de ce Dieu, il paſſa dans „ l'Eſpagne. Il vint ſur les bords du Duéro & de „ la Guadiane, que leur beauté avait fait nom- „ mer dès ce tems les Champs Éliſiens. Charmé „ de la fertilité de ces riantes campagnes, il y „ établit ſa demeure, donna ſon nom aux Ha- „ bitans du Pays, & voulut qu'on y élevât le „ tombeau qui devait recevoir ſes cendres. Le

„ rameau qu'il tient eſt le Thyrſe de Bacchus, „ & montre que notre Fondateur eut pour père „ ou pour maître le Dieu de la vigne, & qu'il „ fut le compagnon de ſes victoires.

„ Voyez cet autre Héros, qui après avoir „ erré ſur tant de mers ſe trouve enfin dans les „ régions arroſées par le Tage, où il élève des „ murs d'une éternelle durée, & un Temple à „ Pallas en reconnaiſſance des bienfaits qu'il en „ a reçus. C'eſt Ulyſſe, l'un des Vainqueurs de „ Troye. Il érige cet édifice en l'honneur de la „ Déeſſe qui lui inſpira l'éloquence, & qui le „ guida dans ſes exploits. Il fonde en Europe „ la célèbre Ville de Lisbonne. Quel eſt, dit le „ Catual, ce Guerrier ſi terrible & ſi furieux, „ qui couvre la campagne de morts, & qui foule „ des aigles ſous ſes pieds ? Cet homme, dit „ Gama, fut d'abord un ſimple Berger. Il s'ap- „ pella Viriatus. Plus propre à manier le glaive „ que la houlette, il acquit le nom d'Invincible, „ & flétrit les lauriers des Romains, qui moins „ heureux contre lui que contre Pyrrhus, ne „ purent jamais lui arracher la victoire. Effrayés „ de ſa valeur & humiliés de leurs défaites, ils „ violèrent les loix de l'honneur & lui ôtèrent la „ vie par une infame trahiſon. Voici d'un autre „ côté cet illuſtre proſcrit, Sertorius, qui vint „ chez nous chercher un aſyle & la vengeance. „ Vous voyez qu'il renverſe auſſi les faiſceaux „ & les aigles. Nous ſavions dès ce tems vaincre „ les Nations les plus guerrières. La politique „ & les ſtratagêmes militaires ont ſur-tout im- „ mortaliſé Sertorius. Il ſut tromper ſes ennemis „ & le peuple. Cette biche qui eſt à côté de lui

„ paſſait

„ passait pour un Génie céleste qui lui donnait
„ des avis, & cette biche est l'attribut qu'on lui
„ donne toujours. Tournez les yeux vers cette
„ autre bannière : voyez y ce Prince illustre
„ dont nos premiers Rois sont descendus. C'est
„ le Comte Henri, que nous faisons originaire
„ de Hongrie, mais que les Etrangers font naî-
„ tre en Lorraine. Vainqueur des Maures, des
„ Peuples de Léon & de Galice, il prend sa place
„ parmi les Saints, honneur qui était dû à la
„ tige des Rois de Portugal ".

Quel est, dit le Malabare étonné, quel est ce Chef qui avec si peu de monde taille en pièces des troupes si nombreuses ? Je le revois par-tout gagnant des batailles, ou renversant des remparts. Autour de lui que d'étendarts déchirés ! que de couronnes brisées à ses pieds ! " C'est Alphonse I,
„ répond Gama, qui enlève le Portugal aux
„ Maures. C'est le favori des Cieux. Dieu se sert
„ de son bras pour dompter les Peuples Infidèles
„ qu'il a réprouvés, & pour assûrer l'héritage
„ de ses Successeurs. Je n'entreprendrai pas de
„ vous raconter tous ses exploits. Mais j'oserai
„ vous dire que si Alexandre & César avaient eu
„ aussi peu de soldats que lui & un aussi grand
„ nombre d'ennemis, peut-être n'auraient-ils
„ point passé pour invincibles.

„ Considérez ce Vieillard qui regarde d'un œil
„ sévère le jeune Prince qu'il a élevé. Indigné
„ de le voir vaincu, il l'exhorte à rassembler ses
„ troupes dispersées & à retourner au combat.
„ Il y marche avec lui, & le ramène triomphant.
„ Ce brave homme s'appelle Égaz Moniz, mo-
„ dèle à jamais respectable de la fidélité la plus

„ héroïque. Voyez-le ici nud & la corde au cou,
„ ſe préſentant avec ſes enfans devant le Roi de
„ Caſtille. Il vient dégager la parole qu'il a don-
„ née pour ſauver ſon Maître aſſiégé par ſes en-
„ nemis. Ce Prince a refuſé de conſentir au traité
„ qui a fait ſon ſalut. Egaz en eſt le garant, &
„ ſe dévoue à la mort lui & les ſiens. Le Conſul
„ qui paſſa ſous le joug aux fourches Caudines,
„ & qui vint ſe remettre entre les mains des Sam-
„ nites, ne montra pas tant de générosité. Il
„ n'expoſait que ſa vie. Egaz offre avec lui ſes
„ enfans à la mort, ſes enfans qui lui ſont bien
„ plus chers que le jour.

„ Suivez des yeux cet autre Guerrier. Voyez-
„ le ſortir d'une embuſcade & fondre ſur un Roi
„ Maure qui aſſiège une fortereſſe. L'infidèle eſt
„ déja priſonnier, & la place eſt délivrée. Le
„ Portugais pourſuit les Agaréniens ſur leur
„ flotte, rougit de leur ſang les eaux d'Amphi-
„ trite, enlève ou coule à fond leurs vaiſſeaux &
„ remporte l'honneur de la première victoire
„ maritime. C'eſt Dom Fuas de Roupinho. Les
„ feux dont il a embraſé la flotte des Maures
„ éclairent au loin les montagnes d'Abyla. Mais
„ il meurt au milieu de ſes triomphes. Frappé
„ par le glaive des fils d'Agar, il tombe ſur ſes
„ trophées, & ſon ame s'élève triomphante dans
„ les Cieux.

„ Obſervez la parure étrangère de ces Guer-
„ riers qui deſcendent de leurs vaiſſeaux. Ce
„ ſont les Germains qui viennent aider notre
„ premier Roi à s'emparer de Lisbonne. Diſtin-
„ guez parmi eux le généreux Henri (2). Il
„ trouve une mort glorieuſe au milieu des com-

„ bats, & ce palmier miraculeux qui naît près
„ de ſon tombeau annonce les faveurs dont le
„ Ciel honore ſa cendre.

„ Cet homme revêtu d'ornemens ſacerdotaux
„ & qui marche le fer à la main, c'eſt le digne
„ Prêtre Théotonio. Il enlève aux Maures Ar-
„ ronchez, & venge ainſi ſur eux la perte de
„ Lyria. Ici Santaron eſt aſſiègé par les Peuples
„ d'Afrique. Remarquez ce Guerrier qui monte
„ le premier ſur les remparts, un drapeau à la
„ main, & repouſſe les aſſaillans. Voyez-le dans
„ cette bataille, où le Prince Dom Sanche met
„ en fuite les Maures de l'Andalouſie, rompre
„ les eſcadrons ennemis & fouler à ſes pieds l'é-
„ tendart de Séville, après avoir fait mordre la
„ pouſſière au Guerrier qui le portait. C'eſt Mem-
„ monez, le brave fils d'Egaz, digne d'être re-
„ préſenté dans ſa gloire ſur les bannières de
„ ſa Patrie, puiſqu'il a ſu renverſer celles de ſes
„ ennemis.

„ Un autre Héros doit attirer ici vos regards;
„ l'intrépide Giralde (3), ſurnommé le Cheva-
„ lier ſans peur. Il tient les têtes de deux ſentinel-
„ les tombées ſous le tranchant de ſon épée.
„ Voyez le deſcendre appuyé ſur ſa lance, du
„ haut des remparts d'Evora. Il s'empare de cette
„ Ville qu'il a ſurpriſe, & qui depuis ce tems
„ porte dans l'écuſſon de ſes armes les deux tê-
„ tes qui rappellent cette étonnante aventure.

„ J'apperçois ce Caſtillan qui, outragé par ſon
„ Roi Alphonſe IX (4), a paſſé chez les Mau-
„ res, & s'eſt déclaré l'ennemi du Portugal. Il
„ s'avance à la tête des Infidèles & s'empare de
„ la Ville d'Abrantes; mais Martin Loppès le

„ combat avec une poignée de monde & le fait
„ prisonnier. Jettez les yeux sur ce Pontife de
„ Lisbonne (5) qui arme ses mains sacrées pour
„ la défense de sa Religion & de sa Patrie. Ceux
„ qui le suivent paraissent chanceler. Mais il les
„ ranime & les rappelle au combat contre les au-
„ dacieux enfans d'Agar. Voyez le signe qui lui
„ apparaît dans les cieux. A la vue de ce mira-
„ cle, ses soldats reprennent courage. Les Rois
„ de Cordoue & de Séville tombent sous leurs
„ coups, victimes frappées par la main du Tout-
„ Puissant, & la Ville d'Alcazer est le prix de
„ la victoire.

„ Là c'est le Grand-Maître de Castille, Cor-
„ réa (6), né dans la Lusitanie & le conqué-
„ rant des Algarves. Son bonheur est égal à son
„ courage, il n'est point d'ennemis qu'il ne
„ mette en fuite, point de murailles qu'il n'em-
„ porte d'assaut. Il enlève Tavila aux Maures,
„ en punition du meurtre des sept Chasseurs Por-
„ tugais lâchement assassinés. Il prend par stra-
„ tagême la Ville de Silves, qui avait coûté aux
„ Infidèles tant d'efforts & de combats. Par-tout
„ il triomphe, & ses victoires excitent l'admira-
„ tion & l'envie.

„ Regardez ces trois Chevaliers (7), l'hon-
„ neur du Portugal, ils passent leur vie à cher-
„ cher dans la France, dans l'Espagne, & dans
„ les autres contrées de l'Europe les occasions de
„ signaler leur bravoure. Les défits, les joûtes,
„ les tournois sont leurs jeux & leurs délices. Ils
„ remportent en Castille le prix de ces fêtes mi-
„ litaires. Il en coûte la vie à plusieurs Cheva-
„ liers. Vous les voyez étendus aux pieds du

„ Chef des trois Portugais, le brave Gonzale Ri-
„ béïro, dont le nom ne mourra jamais.
„ Mais attachez votre attention ſur ce Héros,
„ que la renommée élève au-deſſus de tous ceux
„ qui l'ont précédé. Son bras eſt l'inébranlable
„ ſoutien du Portugal envahi par les Caſtillans.
„ Voyez de quel front noblement courroucé il
„ reproche à ſes Concitoyens leur abattement &
„ leur faibleſſe, comme il leur inſpire l'averſion
„ du joug étranger & l'amour de leur Souverain.
„ Il ſemble que Dieu l'ait choiſi pour être le rem-
„ part de la Luſitanie. Ce Royaume eſt en proie
„ aux troupes innombrables de la Caſtille, à ces
„ Nations féroces qui habitent ſur les bords du
„ Bétis. Les enfans de Luſus ſuccombent de tous
„ côtés. On vient chercher le Héros qui ſeul
„ peut être leur ſauveur. On le trouve à genoux,
„ adreſſant au Ciel ſa prière. Il répond, ſans ſe
„ troubler, qu'il n'eſt pas encore tems. Il conti-
„ nue d'implorer le ſecours du Ciel, & tout-à-
„ coup rempli d'une ardeur divine, il vole à la
„ tête des Portugais épouvantés. Il leur annonce
„ la victoire au nom du Dieu qui l'inſpire; il en
„ eſt l'inſtrument comme il en fut le Prophète.
„ A ſa voix la gloire & le courage rentrent dans
„ le cœur des Luſitaniens; la terreur paſſe dans
„ les bataillons ennemis. Le ſuperbe Eſpagnol
„ voit échapper de ſes mains un triomphe qu'il
„ croyait sûr. Il fuit, & le Portugal eſt délivré.
„ Ainſi jadis lorſqu'on vint chercher aux pieds
„ des autels le pieux Numa Pompilius, & lui an-
„ noncer les ravages des ennemis qui s'appro-
„ chaient, il répondit avec tranquillité : J'irai

„ quand j'aurai achevé mon ſacrifice. Si vous me
„ demandez le nom de ce Guerrier, je vous di-
„ rai que l'on devrait l'appeller le Scipion du
„ Portugal. Mais Alvar Nugno eſt ſon nom, &
„ la Luſitanie s'applaudit de cet enfant magna-
„ nime. Que dis-je ? il en fut le père, & tant
„ que le ſoleil décrira ſa carrière lumineuſe, le
„ Portugal ſe rappellera avec reconnaiſſance le
„ nom de ce Guerrier ſon libérateur.

„ Cet autre Capitaine eſt le vaillant Rodrigue
„ de Landroal, l'effroi des Eſpagnols. Il arra-
„ che le butin qu'ils avaient enlevé dans les cam-
„ pagnes du Tage. L'intérêt de l'amitié anime
„ encore ſa valeur. Il trempe ſa lance dans le
„ ſang des ennemis qui emmenaient ſon ami en
„ captivité. Je reconnais près de lui Fernand d'El-
„ vès qui venge le Portugal d'un Citoyen parjure
„ qui l'avait trahi. Il ravage les plaines de Xérès,
„ & revient couvert des dépouilles de la Caſtille.
„ Celui-ci qui paraît ſervir de rempart aux ga-
„ lères Portugaiſes, & qui ſeul fait tête aux Eſpa-
„ gnols, c'eſt l'intrépide Ruy Péréira (8) qui
„ ſe dévoue à la mort pour le ſalut de ſa Patrie.

„ Je vois d'un autre côté dix-ſept Portugais (9)
„ poſtés ſur une montagne. Là ils ſe défendent
„ contre quatre cens Caſtillans qui les ont enve-
„ loppés de toutes parts & veulent les prendre
„ priſonniers; mais ils s'ouvrent un paſſage, &
„ ſe montrent les dignes imitateurs des trois
„ cens Portugais qui du tems de Viriatus ſe dé-
„ fendirent contre mille Romains. Ainſi dans
„ tous les tems nous avons fait voir que nous ne
„ craignons pas la ſupériorité du nombre, &
„ que notre valeur ſait triompher de la mul-
„ titude.

„ Tournez les yeux ſur ces deux Princes, Dom
„ Pédre & Dom Henri, illuſtres enfans du Roi
„ Jean premier. L'un a laiſſé dans l'Allemagne
„ des traces immortelles de ſon courage (10).
„ L'autre eſt à jamais célèbre pour avoir étendu
„ la navigation Portugaiſe au-delà des bornes
„ connues. Il joignit à cette gloire celle d'être
„ monté le premier l'épée à la main ſur les rem-
„ parts de Ceuta. Voyez l'illuſtre Comte Méné-
„ ſès qui ſoutient deux ſièges contre toutes les
„ forces des Peuples de Barbarie. Voyez Dom
„ Duart de Vianne (11), ſon digne fils, le Mars
„ de ſon ſiècle. C'eſt peu de défendre Alcazer
„ contre une multitude de Maures. Il ſert de bou-
„ clier à ſon Roi, & lui ſauvant la vie, il lui ſa-
„ crifie la ſienne ſans regret.

„ Vous pourriez en voir ici beaucoup d'autres
„ qui ont été l'honneur du Portugal, & qui ſe-
„ raient dignes d'occuper une place parmi tant
„ de Héros. Mais les pinceaux & les couleurs
„ ont manqué au peintre, ou pour m'expliquer
„ mieux, les honneurs, les récompenſes, les fa-
„ veurs qui concouragent les Arts, lui ont été
„ refuſés. Il en faut accuſer les deſcendans cor-
„ rompus & dégénérés de ces grands Hommes.
„ Livrés à la molleſſe & à l'orgueil, ils ſe ſont
„ écartés des traces de leurs ancêtres qui avaient
„ cru leur tranſmettre l'exemple des vertus, &
„ qui n'ont fait que leur aſſûrer un rang où ils
„ s'endorment dans une lâche oiſiveté, ſous
„ l'abri des titres & des noms qu'ils déshono-
„ rent. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore (12) de
„ dignes enfans de nos premiers Héros. Ils ſou-
„ tiennent la gloire de leurs ancêtres, & c'eſt

„ à la poſtérité à leur décerner des récompenſes ”.

Ainſi Gama ſe plaiſait à étaler aux yeux du Malabare les grandes actions qui honoraient le Portugal, & que la main ſavante de l'ouvrier avait ſu peindre des plus brillantes couleurs. Le Catual ne ſe laſſait point de les conſidérer & d'en entendre le récit. Cependant le jour baiſſait & le Miniſtre Indien partit avec ſes Naïres, & s'éloigna de la flotte. Pendant qu'il s'entretenait ſur le vaiſſeau, le Samorin avait raſſemblé les Dévins de ſon pays, ces Mages, ces Aruſpices, organes de l'erreur & du menſonge, qui ſe flattaient vainement de ſoumettre l'avenir à leur art impoſteur & criminel. Ils avaient commencé leurs évocations magiques, & leurs cérémonies ſuperſtitieuſes, perſuadés que la venue de ces Etrangers devait être le préſage de quelque grand événement. L'enfer les éclaira pour cette fois, & ne rendit point des oracles trompeurs. Il leur montra dans les Portugais des Conquérans invincibles (13) qui allaient leur impoſer un joug qu'ils ne pourraient plus ſecouer. Effrayés de ces menaces, ils courent chez le Samorin & lui annoncent les réponſes ſiniſtres de leurs Divinités.

D'un autre côté, Bacchus toujours animé d'une haine implacable contre les Luſitaniens, prend la figure du Prophète de la Mecque, & apparaît en ſonge à un Prêtre Mahométan, dont le cœur infecté du venin de l'erreur eſt ouvert à toutes les ſéductions. “ Prévenez, dit-il, le dan-
„ ger qui vous menace. Craignez tout de ces hô-
„ tes nouveaux que les flots ont apportés ſur vos
„ bords ”. Le Maure ſe réveille, épouvanté de cette apparition. Mais bientôt perſuadé que ce

n'eſt qu'un ſonge, il ſe rejette dans les bras du ſommeil. Alors Bacchus reparaît devant lui. " Ne
„ reconnais-tu pas, lui dit-il, le grand Légiſ-
„ lateur qui a enſeigné à tes ancètres la loi que
„ tu ſuis, & ſans laquelle vous ſeriez tous livrés
„ au joug de l'erreur ? je veille pour toi pen-
„ dant que tu ſommeilles. Apprends donc que
„ ces hommes qui ſont arrivés en ces murs ſont
„ les ennemis de la loi que j'ai apportée au genre
„ humain, & qu'ils ne cherchent qu'à la dé-
„ truire. Pendant qu'ils ſont encore faibles & en
„ petit nombre, ſuſcite-leur toutes ſortes de
„ traverſes & d'obſtacles. Qand les premiers
„ rayons du ſoleil éclairent l'horiſon, on peut
„ le regarder ſans peine & ſans danger ; mais lorſ-
„ que montant vers ſon midi, il étincelle de tous
„ ſes feux, alors malheur à qui oſe fixer ſur lui
„ des regards téméraires. L'aveuglement couvre
„ bientôt ſes faibles paupières; & tel eſt le ſort
„ qui te menace, ſi tu n'empèches pas ces Etran-
„ gers de s'établir dans ce Pays ".

Il diſparaît à ces mots. Frappé de ſurpriſe & d'effroi, le Maure ſe réveille. Il ſaute de ſon lit, & dès qu'il voit les premières clartés de l'aurore, il convoque les principaux de ſa ſecte & leur communique les avis du Prophète. D'abord cette aſſemblée tumultueuſe ſe partage en différens avis. On propoſe toutes les eſpèces d'artifice, de trahiſon, de perfidie; enfin l'on convient que la voie la plus sûre pour préparer la ruine des Portugais, c'eſt de gagner par des préſens les Miniſtres du Samorin. L'intérêt de leur ſecte rend les Agaréniens prodigues, & ils n'épargnent ni l'or ni les ſéductions. Ils cherchent à prévenir

les principaux du Pays contre ces Etrangers qu'ils veulent perdre. Ils les repréſentent comme des hommes dangereux, inquiets, avides, qui parcourent les mers pour y exercer la piraterie & le brigandage ; qui ne vivent que de rapines, & ne reconnaiſſent aucune loi divine ni humaine. Combien il importe à un Roi de s'aſſurer de la fidélité & de la vertu de ſes Miniſtres ! Placé par ſon élévation à une grande diſtance de la vérité, comment pourra-t-il l'appercevoir, ſi ceux qui doivent la lui faire connaître, ſe placent entre elle & lui ? Il eſt ſans ceſſe entre deux écueils, & il doit ſe défier également de l'ambition artificieuſe qui veut le tromper, ou de la probité ſimple & ignorante que l'on abuſe aiſément.

Les Miniſtres du Samorin corrompus par les préſens des Maures, faiſaient différer la réponſe que ce Prince devait rendre aux Portugais. Gama ſans défiance & ſans inquiétude, ignorant ce qu'on tramait contre lui, ne ſongeait qu'à porter à ſon Roi un témoignage certain de la découverte des Indes. C'eſt là l'unique ſoin qui l'occupe. Il eſt sûr que dés qu'Emmanuel ſera inſtruit du ſuccès de ſon voyage, il enverra des vaiſſeaux & des troupes pour établir ſa puiſſance dans ces nouvelles contrées. Pour lui il était ſatisfait de les avoir trouvées, & cette découverte ſuffiſait à ſa gloire. Impatient de parler au Samorin, & d'en obtenir une réponſe, il commence à s'appercevoir des délais & des obſtacles qu'on lui oppoſe. Ce Prince plein d'un reſpect crédule pour les déciſions de ſes Augures, trompé par ſes Miniſtres & par les Maures, flottait dans l'irréſolution & l'inquiétude. L'intérêt lui parle en faveur

des Portugais. Il ſent tous les avantages que peut lui procurer une alliance avec leur Roi. Sa cupidité combattait ſes allarmes. Les avis étaient partagés dans ſon Conſeil, & dictés par la corruption. Enfin il prend le parti de faire appeller l'Amiral Portugais, & lui dit : " Si ta bouche veut conſeſſer la vérité, tu dois être sûr d'obtenir ta „ grace. Je ſais que cette ambaſſade au nom de „ ton Roi, dont tu prétendais m'abuſer, eſt „ feinte & ſuppoſée. Je ſais que tu n'as ni Roi ni „ Patrie, & que tu erres ſur les flots en pirate vagabond. En effet quel Roi, quel Prince ſerait „ aſſez peu ſage pour envoyer des extrémités de „ l'Eſpagne des vaiſſeaux & des flottes dans des „ contrées ſi éloignées, & pour des expéditions „ ſi dangereuſes & ſi incertaines ? Si ton Roi „ d'ailleurs eſt maître d'un puiſſant Empire, quels „ préſens m'apportes-tu de ſa part (14) qui puiſſent m'atteſter la vérité de ta miſſion ? C'eſt „ par des dons magnifiques, c'eſt par des libéralités dignes du Trône que les Souverains cimentent leurs traités & leurs alliances. Mais „ les paroles d'un Aventurier, d'un Navigateur „ errant ne peuvent être un garant qui me ſuffiſe. Si vous êtes bannis injuſtement de votre „ pays natal, comme l'a été plus d'un grand „ homme, vous ſerez accueillis dans mon Royaume : car il eſt juſte que de braves gens trouvent par-tout leur patrie. Si vous êtes accoutumés au métier de pirate, avouez-le-moi, „ & ne craignez ni l'infamie ni la mort. Je ſais „ que les beſoins & les malheurs peuvent égarer le courage, & ce courage peut m'être „ utile. „

A ce discours du Samorin, Gama reconnut les pernicieuses trames que la haine ourdissait contre lui. Il prend la parole avec confiance, & Vénus avait mis sur ses lèvres la douce persuasion. “ Prince, dit-il, si la fraude & le men-
„ songe, suites fatales de la faute du premier
„ homme, ne résidaient pas dans le cœur des
„ perfides Mahométans qui trompent votre con-
„ fiance, vous n'auriez pas conçu contre nous
„ un soupçon si injuste & si outrageant. Dans
„ tous les événemens humains la crainte est près
„ de l'espérance, & frappé des grands avanta-
„ ges que vous offre l'alliance de mon Maître,
„ vous doutez que je sois en effet envoyé par
„ lui pour vous les proposer. Mais si je n'étais
„ qu'un vil pirate, ou un malheureux banni,
„ pourquoi serais-je venu de si loin dans une ré-
„ gion inconnue? Quel intérêt aurait pu me
„ déterminer à braver les glaces du Pôle & les
„ feux de l'équateur? Vous voulez que des pré-
„ sens magnifiques confirment la vérité de mon
„ message. Mais l'unique objet de mon entre-
„ prise était la découverte de ces climats. Il n'é-
„ tait pas sûr que je pusse y parvenir. Aujour-
„ d'hui que la fortune m'a fait aborder dans vos
„ Etats, si cette même fortune continue à me
„ favoriser, si elle me permet de retourner dans
„ ma Patrie, vous me verrez revenir avec des
„ présens dignes de mon Souverain & de vous,
„ & qui justifieront tout ce que j'avance. Vous
„ êtes étonné que mon Roi m'ait envoyé vers
„ vous du fond de l'Hespérie. Je conçois votre
„ étonnement. L'entreprise est grande en effet,
„ & il faut connaître les Portugais pour savoir

„ de quoi leur courage eſt capable. Sachez donc
„ qu'il y a déja long-tems qne nos Rois ſe ſont
„ propoſé de pénétrer juſqu'à l'extrémité des
„ mers, & de viſiter les dernières plages que
„ baigne l'Océan. Ce grand projet était digne
„ d'occuper l'illuſtre fils de Jean premier, de
„ ce Roi fameux qui franchit les barrières de
„ Neptune pour aller combattre les Africains
„ dans leurs demeures. C'eſt le génie de ce jeune
„ Prince qui enhardit nos Navigateurs, & leur
„ inſpira l'aſſûrance de pénétrer juſqu'aux ré-
„ gions éclairées par les ſignes d'Argo, de l'Hy-
„ dre, du Lièvre & de l'Autel (15). Encoura-
„ gés par leurs premiers ſuccès, nous avons dé-
„ couvert par degrés des routes qui n'avaient pas
„ encore été fréquentées, & nous ſuccédant les
„ uns aux autres, nous ſommes parvenus juſ-
„ qu'à cette extrémité de l'Afrique qui regarde
„ le Pôle Antarctique. Laiſſant derrière nous tou-
„ tes les Nations ſituées entre les deux Tropi-
„ ques, nous avons pénétré juſqu'aux régions
„ dont les Habitans n'ont jamais vu les ſept étoi-
„ les du Nord. C'eſt par ce courage & cette réſo-
„ lution que rien n'a pu ébranler, que nous
„ avons mérité de nous rendre la fortune pro-
„ pice. Après avoir triomphé des vents & des
„ tempêtes, nous ſommes enfin arrivés dans vos
„ Etats, terme heureux de notre voyage, & nous
„ n'attendons plus de vous qu'un témoignage
„ du ſuccès de notre entrepriſe que nous puiſ-
„ ſions porter à notre Roi. Telle eſt, ô grand
„ Empereur! telle eſt la ſimple vérité que je n'ai
„ nul intérêt à déguiſer. Je ne ſuis pas venu
„ dans votre Cour pour vous tromper. La ſûreté

„ des pirates eſt ſur les mers & non pas dans le „ palais des Rois. Si vous m'honorez de quelque „ confiance, daignez me donner au plutôt votre „ réponſe. La mienne a dû diſſiper tous les nuages „ dont on s'efforce d'obſcurcir à vos yeux „ la vérité que je vous préſente. Il eſt facile de „ la diſtinguer du menſonge, & j'eſpère que vous „ ne me priverez pas plus long-tems du plaiſir de „ revoir ma Patrie. „

Pendant qu'il parlait, le Samorin obſervait ſon viſage. L'air d'aſſûrance que l'on remarque ſur le front de l'Amiral, & le caractère de candeur qui paraît dans ſes diſcours diſſipe les ſoupçons & les alarmes du Samorin. Il commence à croire que ſes Miniſtres ſe ſont trompés, & que les Portugais ſont plus dignes de ſa confiance que les Maures. Il ordonne à Gama de retourner à ſa flotte, & lui permet de débarquer ſes marchandiſes pour être échangées contre les richeſſes de l'Inde. Il lui demande ſur-tout les productions de l'Occident, s'il en eſt que la Nature ait réfuſées aux Royaumes du Gange. Gama prend congé de lui. Il va trouver le Catual, & les chaloupes Portugaiſes étant alors éloignées du rivage, il lui demande une barque Indienne pour regagner ſa flotte & ordonner le tranſport des marchandiſes. Mais le Miniſtre qu'il preſſe en vain fait naître ſans ceſſe de nouveaux obſtacles & de nouveaux délais. Cherchant à l'éloigner du palais de l'Empereur pour exécuter plus facilement ſes pernicieux deſſeins, il le conduit loin de la Ville ſur de faux prétextes, & lui déclare alors qu'il ne peut lui donner une barque que le lendemain au jour naiſſant. En vain l'Amiral lui rappelle les ordres

de ſon Monarque. Le Catual eſt infléxible. Le perfide était vendu aux Maures. Il avait formé, de concert avec ces barbares, l'horrible projet de tremper ſes mains dans le ſang de Gama & des Portugais, & de réduire en cendres leurs vaiſſeaux. Ces infidèles ne voulaient pas que les Luſitaniens retournant en Europe enſeignaſſent à leur Roi la route des Indes. Le Catual perſiſte à refuſer les barques de tranſport. Aux cris & aux plaintes de l'Amiral il répond que Gama n'a point d'aûtre parti à prendre que de faire approcher de terre ſes vaiſſeaux. Il conſent de donner une almadie pour aller porter cet ordre. Il prétend que c'eſt agir en corſaire de tenir ainſi ſa flotte au large, & que l'extrême défiance manifeſte de mauvais deſſeins. Mais Gama pénétrait ceux du Catual. Sa conduite avait fait naître dans le cœur du Portugais de juſtes ſoupçons. Il ne doute pas que l'on ne veuille faire approcher la flotte pour l'aſſaillir avec le fer & le feu. Il cherche dans ſon eſprit les moyens de ſe tirer de cette périlleuſe ſituation. Il voit les dangers & délibère ſur les reſſources. Il craint tout & veut tout prévenir. Comme on voit au gré des caprices d'un enfant l'acier poli ou le cryſtal tranſparent d'un miroir frappé des rayons du ſoleil, promener tantôt ſur une muraille, tantôt ſur le toit d'une maiſon, la lumière réfléchie & tremblante qui ſuit tous les mouvemens d'une main incertaine & folâtre, ainſi flottaient les réſolutions de Gama détenu priſonnier entre les mains du Catual. Il ſe rappelle qu'il a ordonné à Coëllo de venir le recevoir près du rivage, & que peut être il y attend ſes ordres. Il frémit du danger où la flotte peut être expoſée, & il vient à

bout de faire parvenir à Coëllo l'ordre de s'éloigner promptement. & de se tenir en garde contre les entreprises des Maures. C'est ainsi que l'homme né pour commander sait tout prévoir. Celui qui ne saura pas pénétrer tous les desseins de ses ennemis, ne sera jamais un grand Capipitaine, les éloges de la renommée n'appartiendront pas à sa mémoire.

Le Malabare s'obstine à retenir Gama prisonnier, s'il ne consent pas à faire approcher sa flotte. Mais l'Amiral armé de constance & pénétré d'indignation, brave ses menaces & méprise ses offres. Il est résolu de tout souffrir plutôt que d'exposer la flotte de son Roi. Il se dévoue par avance à tout ce que la cruauté & la perfidie de ses ennemis peuvent lui faire souffrir. Toute la nuit & une partie du jour suivant s'étaient passées dans ces cruelles perpléxités. Vainement l'Amiral voulait retourner vers l'Empereur. Une garde nombreuse l'en empêchait. Enfin le Catual le voyant inébranlable, craignit, s'il le retenait plus long-tems, de s'attirer la colère du Samorin, & d'encourir le châtiment dû à son infidélité. Il lui propose un autre parti. " Quiconque ne veut
„ pas de commerce, lui dit-il, veut la guerre.
„ Donnez ordre qu'on transporte sur le rivage
„ vos marchandises & tous les objets d'échange
„ qui peuvent se trafiquer ici. Je vous fournirai
„ des barques pour le transport, & vous serez
„ libre à ce prix. „ L'Amiral consent à risquer ses richesses pour recouvrer sa liberté, & pourvoir à la sûreté de sa flotte & à son retour. Il écrit à son frère. Les almadies partent & reviennent chargées des productions de l'Espagne & de deux

Portugais,

Portugais, Diégo & Alvar, qui ont ordre de préſider aux échanges & à la ſûreté du commerce, s'il peut y en avoir dans une terre ennemie. A cette vue le Catual laiſſe éclater ſa joie. Les marchandiſes qu'il regarde comme une proie aſſurée, lui paraiſſent un prix ſuffiſant de ſa perfidie, & les deux Portugais ſont pour lui des ôtages qui ſemblent devoir lui répondre de Gama. L'Amiral retourne à ſon bord pour y attendre l'événement. Il eſt réſolu de ne plus retourner à terre, & de n'avoir plus aucune confiance dans les promeſſes d'un Miniſtre vendu aux ennemis des Portugais, & que l'or des infidèles a corrompu. O fatal pouvoir de l'or! quels crimes n'as-tu pas produits! C'eſt pour ravir les richeſſes du jeune Polidore, que le Roi de Thrace viole par un lâche aſſaſſinat les droits de l'hoſpitalité. L'or ſéduit les gardes de Danaé & triomphe de ſa pudeur. L'or engage Tarpéïa à la plus infâme trahiſon, & ſa mort en devient le prix. L'or renverſe les fortereſſes, & briſe les nœuds de l'amitié. Il dégrade le courage des Guerriers, & ſéduit la vertu des Vierges. Il fait les loix & les détruit. Il change les Rois en tyrans, place le crime juſques dans le ſanctuaire, & profane la pureté des autels.

Fin du huitième Chant.

NOTES
SUR LE HUITIEME CHANT.

Note 1.

Vous voyez sur cette toile les Héros du Portugal. Cet endroit est une imitation du bouclier d'Enée que Vénus fait forger par Vulcain, & qui devient sous le pinceau de Virgile un tableau prophétique de la grandeur de Rome. Mais cette imitation n'est pas heureuse. On sent en lisant le Poëte latin combien il y a d'intérêt & d'art à présenter à Enée par les mains d'une Déesse, & sur une armure divine, l'histoire de ses descendans. Enée doit dévorer avidement ces peintures brillantes de la gloire de ses neveux, & il existe un rapport heureux & nécessaire entre les merveilles qu'on représentées & le personnage qui les regarde. Toutes ces convenances sont manquées par le Poëte Portugais. Tous ces secrets de l'art lui échappent. Il suit toujours le projet de faire entrer dans son Poëme toute l'Histoire de son Pays, & ce projet avait ses avantages. Mais il y a bien peu d'adresse à placer sur des tapis & sur des bannières de vaisseaux une foule d'événemens historiques qui ne doivent pas exciter beaucoup la curiosité d'un Malabare. Ce moyen n'est ni noble ni vraisemblable. Il n'est pas naturel qu'un Indien écoute avec tant d'empressement les exploits de trente Héros Portugais, qui doivent lui être très-indifférens, ni qu'il s'embarrasse beaucoup de toutes ces représentations de combats qui n'ont rien que de fort ordinaire, & qui ne doivent pas attirer son attention. C'est là le cas de dire avec Horace :

Unus & alter
Assuitur pannus.

Si Camoëns est loin de Virgile dans le plan de cette épisode, il ne lui est pas moins inférieur dans l'exécution. Virgile saisit les principaux traits de l'Histoire Romaine, & chaque coup de pinceau est de la main d'un maître. Il a senti que l'ouvrage d'un Dieu ne devait offrir rien que de grand & de sublime. Au contraire l'explication des figures que le Poëte met dans la bouche de Paul de Gama, n'est qu'un narré fort prolixe de choses qu'il a déja dites, du moins en partie, & dans lequel rien ne frappe, n'émeut ni étonne le Lecteur. Cette épisode ainsi exécutée ne fait que rallentir la marche du Poëme, & n'ajoute rien ni à l'intérêt de l'action, ni à la grandeur des personnages. Il est bien vrai que le bouclier d'Enée n'est lui-même qu'une imitation du bouclier d'Achilles. Mais quelle différence! Virgile est en cet endroit au-dessus d'Homère, presqu'autant que Camoëns est au-dessous de Virgile.

Note 2.

Le généreux Henri. Cet Henri était un brave Allemand né à Bonne, ville près de Cologne. Les Chroniques Portugaises rapportent les miracles que le Poëte lui attribue. On voit encore aujourd'hui son tombeau dans le Monastère de Saint-Vincent, mais on n'y voit point de palmier.

Note 3.

L'intrépide Giralde. Giralde, ainsi que plus d'un Héros de ces tems barbares, ne fut d'abord qu'un brigand. Il était de condition noble. Mais s'étant rendu coupable de plusieurs crimes, pour échapper aux poursuites de la Justice, il se mit à la tête d'une troupe de voleurs qui se rendirent redoutables. Cependant il ne perdit pas de vue le projet de se réconcilier avec son Roi par quelque action d'éclat. Il essaya de s'emparer d'Evora qui appar-

tenait aux Maures. Il ſurprend les ſentinelles endormies, les égorge, taille la garniſon en pièces, & ſe rend maître de la Ville qu'il remet au Roi Alphonſe I. Ce ſervice fit oublier ſes fautes, & lui rendit les bonnes graces du Souverain. On le fit Gouverneur d'Evora, qui depuis ce tems porte dans l'écuſſon de ſes armes un Cavalier tenant d'une main un ſabre & de l'autre deux têtes.

Note 4.

J'apperçois ce Caſtillan qui outragé par ſon Roi Alphonſe IX. C'était Dom Pédre Fernandès de Caſtro, de l'une des plus illuſtres Familles d'Eſpagne. Il avait reçu un outrage des Comtes de Lara, & n'en pouvant pas tirer raiſon, parce que le Roi les protégeait, il ſe retira chez les Maures, & fit indifféremment la guerre aux Eſpagnols & aux Portugais.

Note 5.

Jettez les yeux ſur ce Pontife de Lisbonne. C'eſt Dom Matthieu, Evêque de Lisbonne, qui ſous le Roi Alphonſe I ſe mit à la tête de quelques troupes pour enlever Alcazer aux Maures, beaucoup moins louable d'avoir oublié les fonctions paiſibles de ſon miniſtère dans une entrepriſe où rien ne l'obligeait, que le vénérable Evêque Gozelin, lorſqu'il monta ſur les remparts de Paris pour repouſſer les Normands. Les Hiſtoriens Portugais ont écrit que les Soldats de Dom Matthieu étant prêts à prendre la fuite, l'Evêque ſe mit en prière, & qu'à l'inſtant même on vit dans les airs un Vieillard vêtu de blanc, qui portait une croix rouge ſur ſon eſtomac. Duperron de Caſtera avoue qu'*il ne faut pas exiger qu'un Auteur ſe rende garant de pareils miracles*, mais il prétend qu'un Poëte peut les raconter, & il a raiſon.

Note 6.

Corréa. C'était un des plus vaillans hommes de ſon ſiècle, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacques. Pendant le tems d'une trève qu'il fit avec les Maures, quelques Chevaliers de ſon Ordre qui chaſſaient dans la campagne furent attaqués à l'improviſte par une nombreuſe troupe d'ennemis. Ils ſe défendirent vaillamment & vendirent cher leur vie. Corréa vengea le meurtre de ces braves gens par la priſe de Tavila, où il mit tout à feu & à ſang.

Note 7.

Regardez ces trois Chevaliers. C'étaient, à ce qu'on prétend, Gonzalès Ribéïro, que l'Auteur nomme un peu plus bas, Vaſco Anez & Fernand Martinez de Santaron. L'eſpèce de Chevalerie errante dont ils faiſaient profeſſion était encore fort commune dans leur ſiècle. Mais qu'importe au Miniſtre du Samorin que Gonzalès Ribéïro ait remporté le prix des joûtes de Caſtille? On n'a fait cette Note ſur ces trois noms, auſſi indifférens dans l'Hiſtoire que dans la Poéſie, que pour rappeller aux Lecteurs l'obſervation que l'on a dû voir ci-deſſus.

Note 8.

C'eſt l'intrépide Ruy Péréïra. Si le Poëte avait fait en cet endroit un tableau digne du ſujet, l'action de ce brave homme méritait d'être rapportée. Une flotte nombreuſe de Caſtillans cinglait vers le port de Lisbonne & venait inveſtir cette Ville. Les galères Portugaiſes qui la couvraient, fort inégales en nombre & en force, ne pouvaient manquer d'être priſes, ſi l'ennemi les approchait. Ruy Péréïra s'avança ſeul contre le vaiſſeau Amiral qu'il accrocha. Il combattit long-tems en homme qui a renoncé à la vie. Il périt, mais il donna le tems aux galères Portugaiſes de ſe mettre en ſûreté.

Note 9.

Dix-ſept Portugais. Les Caſtillans aſſiégeaient la Ville d'Almada, ſituée ſur une montagne dans le voiſinage de Lisbonne. La garniſon manquait d'eau. Il fallait en aller chercher au pied de la montagne, & l'entrepriſe était dangereuſe. Dix-ſept Soldats deſcendirent pour en prendre, & furent découverts par les Eſpagnols qui fondirent ſur eux au nombre de quatre cents. Les Portugais ſe défendirent vaillamment & furent aſſez heureux pour ſe retirer dans la Ville.

Note 10.

L'un a laiſſé dans l'Allemagne des traces immortelles de ſon courage. Dom Pédre, fils de Jean premier, parcourut preſque toutes les Cours de l'Europe, & ſe diſtingua principalement en Allemagne, où il combattit contre les Turcs ſous les drapeaux de l'Empereur Sigiſmond.

Note 11.

Voyez Dom Duart de Vianne. Alphonſe V étant un jour ſorti de Ceuta, fut attaqué par un parti nombreux d'Africains. Il eut beaucoup de peine à ſe retirer dans la Ville, & n'aurait pas échappé à ſes ennemis, ſans la valeur intrépide de Dom Duart de Vianne & de quelques Chevaliers de ſa ſuite qui firent tête à la foule des Maures. Vianne, accablé ſous le nombre, fut la victime de ſon zèle héroïque.

Note 12.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore de dignes enfans de nos premiers Héros. On a retranché en cet endroit deux ſtrophes où l'Auteur mettait dans la bouche de Gama des plaintes & des accuſations très-légitimes & très-

naturelles dans l'ame du Poëte mécontent de ses Concitoyens, mais fort déplacées dans un moment où il fallait donner aux Indiens une opinion avantageuse des Portugais.

Note 13.

Il leur montra dans les Portugais des Conquérans invincibles. Le Poëte suit fidélement les traditions historiques. Barros raconte dans sa première décade qu'un Devin montra au Samorin de Calicut, dans un vase rempli d'eau, des vaisseaux qui venaient de loin dans les Indes, & lui dit que ceux qui les montaient détruiraient l'Empire des Maures dans l'Orient.

Note 14.

Quels présens m'apportes-tu de sa part ? Il en apportait; mais ils n'étaient pas faits pour donner à un Souverain des Indes une grande idée du Roi de Portugal. C'étaient des manteaux d'écarlatte, des chapeaux garnis de plumes, des chapelets de corail, du cuivre, du sucre, de l'huile & du miel. Les possesseurs de l'or, des perles, des diamans & des rubis ne devaient pas être éblouis de cette espèce de magnificence. Aussi le Commentateur Duperron ne manque pas de dire dans son style ingénieux & noble; *Il fallait un hameçon doré pour attraper un si beau poisson. Dans les grandes négociations, aussi bien qu'en amour, les présens sont la clef des cœurs.*

Note 15.

Les signes d'Argo, de l'Hydre, du Lièvre & de l'Autel. Quatre constellations méridionales qui dominent la Nigritie, le Cap-Verd & la Guinée. Quant à l'explication de leur nom poétique, on connaît le navire Argo & l'Hydre étouffée par Hercule. L'origine du nom de Lièvre donné à un assemblage de treize étoiles de dif-

férentes grandeurs, peut venir de ce que la position de ces étoiles ressemble à la figure de cet animal, comme les étoiles du chariot de la petite Ourse ressemblent à quatre roues & à un attelage. L'Autel était, selon les Poëtes, celui sur lequel les Dieux prétèrent serment à Jupiter après la guerre des Géants, & que ce Dieu mit dans le Ciel après sa victoire.

FIN des Notes du huitième Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Départ de Gama & des Portugais. Il s'éloigne de Calicut, emportant les productions de l'Inde. Vénus, ſecondée par ſon fils, fait paraître au milieu de la mer une île délicieuſe où abordent les Portugais. Les Nymphes de l'Océan & Thétis à leur tête, inſpirées par Cupidon & conduites par ſa mère, ſe rendent dans cette île où les Portugais ſe livrent à l'amour & à la volupté.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT NEUVIEME.

Alvare & Diaz, long-tems arrêtés dans Calicut, demeuraient exposés aux manœuvres adroites & perfides des Maures qui traversaient les progrès de leur commerce & la vente de leurs marchandises. Ces Infidèles n'avaient d'autre but que de retenir les Portugais jusqu'à l'arrivée des vaisseaux de la Mecque. Dans le sein de la mer Rouge, non loin de cet isthme fameux où le Monarque Egyptien, Ptolomée, fonda la Ville appellée d'abord d'Arsinoë, du nom de la sœur de ce Prince, & aujourd'hui Suez, s'élève la Mecque (1), que les superstitions Orientales & les fabuleuses ablutions de la fontaine de Mahomet ont rendue si célèbre dans l'univers. Jedda est le nom de son port. Là fleurit & se rassemble l'immense & opulent commerce de la mer Arabique, source des richesses & de l'orgueil du Soudan, alors dominateur de l'Egypte. C'est de-là que partent tous les ans ces flottes superbes qui descendent dans la mer des Indes, & vont chercher sur les côtes

du Malabar les précieuſes épiceries qui enrichiſſent ces contrées. La grandeur & la force de ces vaiſſeaux faiſaient eſpérer aux Maures que ceux des Européens ne pourraient leur réſiſter. Pleins de cette confiance, ils bornaient tous leurs vœux & tous leurs efforts à ce que les Navigateurs Portugais demeuraſſent dans le pays juſqu'à l'arrivée des Egyptiens, & déja ils croyaient voir la flotte de Gama en proie aux flammes dévorantes.

Mais celui qui dans ſa preſcience éternelle a le ſecret de toutes les deſtinées, celui qui ordonne tout & qui peut tout, avait réſervé le Maure Mouzaïde pour ſervir au ſalut des Luſitaniens. Il avait verſé dans ſon cœur le zèle & l'attachement pour leur illuſtre Chef. Les Infidèles liés avec lui par la même croyance ne ſe défiaient point de ſes ſentimens. Ils lui découvrent leurs pernicieux deſſeins. Mouzaïde en eut horreur. Il allait ſouvent ſur la flotte, ſans que perſonne en prît ombrage. Il avertit Gama qu'il vient tous les ans une flotte de la Mecque, & que les Maures du Malabar l'attendent avec impatience comme l'inſtrument de la perte des Portugais; que ces vaiſſeaux d'Egypte ſont chargés de ſoldats & portent les foudres de Vulcain; qu'enfin Gama, dans le mauvais état où étaient ſes navires, avait tout à craindre de ces nouveaux ennemis.

Gama que la ſaiſon favorable invitait à partir, & qui d'ailleurs n'attendait plus rien du Samorin entièrement dévoué aux Maures, fait porter à ſes deux Députés l'ordre de ſe retirer à bord & de cacher dans l'ombre les apprêts de

leur départ, de peur que l'on essayât d'y mettre obstacle. Mais sur un faux bruit de l'approche des vaisseaux Egyptiens, Alvare & Diaz sont arrêtés au moment où ils allaient sortir des remparts. La nouvelle de cette violence parvient bientôt à l'Amiral, & sur le champ usant de représailles, il fait saisir quelques Marchands de Calicut qui étaient venus apporter des pierreries sur sa flotte. Ils étaient riches & considérés dans la Ville. Les principaux Citoyens furent pénétrés de douleur en apprenant leur désastre. Mais déja les Matelots tournaient le cabestan d'une main robuste, tiraient les cables qui attachent l'ancre, & déployaient les voiles. L'air retentissait de leurs cris. C'est alors que les femmes & les enfans des prisonniers arrêtés sur la flotte font entendre au Samorin leurs plaintes & leurs clameurs. Ils demandent qu'on leur rende leurs pères, leurs époux. Le Monarque pour délivrer ses Sujets est forcé de rendre la liberté aux Députés de Gama. Ils retournent à leur flotte avec leurs trésors, & les Infidèles, en les voyant partir, soupirent de rage & de douleur. Le Samorin tente même de s'excuser auprès de Gama; mais l'Amiral méprisant ses excuses, ne songe qu'au plaisir de revoir ses Compatriotes. Il met à la voile & s'éloigne en rangeant les côtes. Il s'éloigne triomphant des climats de l'Aurore, rapportant dans sa Patrie la gloire de ses découvertes & les témoignages de ses heureux travaux. Il emporte sur ses vaisseaux la fleur de l'arbuste de Banda, les clous odorans des Moluques, l'épice brûlante & la canelle, trésors de Céïlan. C'est au généreux

Mouzaïde qu'il eſt redevable de ces précieuſes dépouilles, & le Ciel récompenſe cet Africain en l'arrachant aux erreurs de ſon enfance, & en dévoilant à ſes yeux les vérités éternelles.

Déja loin de ces côtes brûlantes la flotte de Luſitanie voguait vers le Cap d'Adamaſtor. Une joie mêlée de crainte remplit tous les cœurs. Au milieu des dangers & des menaces d'une mer inconſtante, ils ſe repréſentent de loin leur chère patrie, leurs parens, leurs pénates, le ſéjour de leur enfance, & ce plaiſir qui les attend après une ſi longue route, de raconter leur navigation, leurs aventures, leurs ſuccès, les cieux nouveaux qu'ils ont obſervés, les nouveaux peuples qu'ils ont vus, enfin cette gloire réſervée aux longs travaux & aux entrepriſes extraordinaires. Preſſés à la fois de tous ces ſentimens, leur ame peut à peine les contenir.

Cependant leur conſtante protectrice, le génie tutélaire qui les guide, Vénus voulait hâter pour eux le moment où ils devaient jouir de la récompenſe qui leur était due. Elle voulait la leur aſſûrer par avance, & que le ſein orageux d'Amphitrite devînt pour eux le ſéjour du repos & le théatre des plaiſirs. Elle voulait les dédommager des traverſes que leur avait ſuſcitées la haine de Bacchus & des maux qu'ils avaient endurés ſur le vaſte Océan. Elle croit devoir confier ſes projets à ſon fils, à ce fils dont la puiſſance rapproche les Dieux & les Mortels. La Déeſſe toute occupée du bonheur qu'elle prépare aux Portugais, a réſolu de les recevoir dans une des îles de l'Orient ſoumiſes à ſon

culte. C'eſt là que les Nymphes des eaux, Divinités aux regards charmans, attendent ces hommes valeureux. C'eſt là qu'au milieu des danſes & des fêtes Vénus allumera dans le cœur des Nymphes ces flammes amoureuſes qui promettent aux Héros de la Luſitanie toute l'ivreſſe de la volupté. Ainſi jadis elle enflamma le cœur de Didon en faveur du fils d'Anchiſe, lorſqu'elle fit trouver un aſyle dans le port de Carthage au Héros Troyen battu par la tempête. Elle va donc comme autrefois chercher ſon fils, dans qui réſide la puiſſance. Elle attèle à ſon char ſes oiſeaux harmonieux, qui annoncent leur mort par un chant de douleur. Autour d'elle voltige cet autre oiſeau qui rappelle le malheur & la métamorphoſe de la Nymphe Péryſtère (2). Les colombes ſe careſſent dans l'air, & par-tout où elle paſſe le ciel s'embellit & les vents ſe taiſent. Elle arrive ſur le ſommet des monts Idaliens. Là elle trouve ſon fils environné de la foule des amours. Il méditait des vengeances, & s'occupait à ramener ſous ſon pouvoir les hommes inſenſés & coupables. Il voyait les uns livrés comme Actéon (3) à une paſſion folle & bruyante qui les emportait dans les forêts, & les éloignait de la ſociété & de leurs devoirs; les autres recherchant la grandeur dans le palais des Rois, & apportant au pied du trône l'adulation inſidieuſe & la baſſeſſe rampante. Il voyait partout l'oubli des vertus, le mépris pour les malheureux, la tyrannie & l'oppreſſion. Il charge les Amours de travailler avec lui à réformer l'univers. Tous s'empreſſent à ſa voix. Ils mêlent à leur travail des chants mélodieux ſoumis

aux loix d'une harmonie divine, & faits pour célébrer les triomphes de l'amour. Les uns aiguisaient la pointe de leurs fleches, les autres en forgeaient de nouvelles. Leurs fournaises immortelles sont allumées par le feu des désirs, flamme incorruptible qui brûle sans cesse & ne se consume jamais. Ils trempent leurs traits acérés dans les larmes des amans malheureux. Quelques-uns s'essayaient à percer des cœurs durs & grossiers, qui soudain faisaient entendre leurs plaintes, & des Nymphes indulgentes venaient guérir leurs blessures. Toutes n'étaient pas belles; car souvent un breuvage vulgaire & peu agréable repousse le venin répandu dans les veines. De tous ces traits lancés au hasard naissaient quelquefois des penchants bizarres & monstrueux, tels que celui des filles de Milet & de la fille de Cynire. Puissans du monde, vous brûlez quelquefois pour des Bergères, & vous, Princesses orgueilleuses, vous abaissez quelquefois vos regards sur des hommes placés au dernier rang. Tels sont les jeux de l'amour, & la nuit les couvre de ses voiles.

Déja les cygnes de Vénus déposaient son char sur la verdure. La Déesse au visage de rose se hâte d'en descendre. Tous les Amours viennent l'entourer & baisent la main de leur Souveraine. Elle embrasse son fils: " Cher enfant, dit-elle, „ toi qui fais toute ma puissance, toi dont les „ Dieux redoutent les traits, & qui ne crains „ point ceux de la foudre, je viens implorer „ ton secours. Tu vois tout ce qu'a souffert ce „ Peuple que je favorise, ce Peuple imitateur „ de ces Romains qui m'ont été si chers, ce „Peuple

„ Peuple qui doit être à jamais l'un des ſoutiens
„ de mon culte. Je veux leur donner toute
„ mon aſſiſtance & leur prodiguer toutes mes
„ faveurs. Ils ont été dans l'Inde en proie aux
„ perſécutions de l'odieux Bacchus, & les fu-
„ reurs de Neptune ont long-tems accumulé
„ tous les fléaux ſur leurs têtes. Je veux que
„ ſur cette mer, qui leur a toujours été ſi for-
„ midable, ils trouvent la paix, les délices, &
„ toutes les récompenſes de la gloire. Pour
„ remplir mes deſſeins, fais que les filles de
„ Nérée brûlent de tous tes feux pour ces illuſ-
„ tres Navigateurs qui ont découvert de nou-
„ velles contrées; qu'elles ſe raſſemblent toutes
„ dans une île que mon pouvoir fera ſortir du
„ ſein de l'Océan & qu'embelliront les préſens
„ de Flore & les careſſes des Zéphirs; que ces
„ Nymphes les reçoivent dans des palais de
„ cryſtal, & leur prodiguent les mets délicieux
„ & les vins odoriférans; qu'elles couvrent de
„ fleurs des lits magnifiques, moins brillans
„ que leurs appas; enfin qu'embraſées des plus
„ tendres ardeurs, elles étalent aux regards de
„ mes Luſitaniens toutes les beautés que dé-
„ vore l'œil du déſir, qu'elles les conduiſent de
„ plaiſirs en plaiſirs & leur faſſent parcourir la
„ brûlante carrière des voluptés. Je veux que
„ dans le Royaume de Neptune, qui a été mon
„ berceau, naiſſe une belle & puiſſante géné-
„ ration; que ceux qui mépriſent ou combat-
„ tent ta puiſſance apprennent par cet exemple
„ que tu fais tomber devant toi les murailles
„ de diamans & les barrières de l'hypocriſie,
„ & que maître ſur tous les élémens, tu ne

„ connais rien qui puiſſe échapper à ton pou„ voir.",

Vénus dit, & Cupidon ſe diſpoſe à lui obéir : il ſe fait apporter ſon arc d'ivoire, d'où partent ſes fleches dorées. Il monte dans le char de ſa mère. La Déeſſe l'y reçoit d'un air joyeux & careſſant, & les oiſeaux qui dans leurs chants mélodieuſement lugubres ont tant pleuré la chûte de Phaéton, enlèvent le char au-deſſus des nuages. Cupidon veut avoir pour compagne & pour ſoutien cette bruyante Déeſſe qui trop ſouvent a divulgué ſes myſtères, mais qui peut aujourd'hui ſervir ſes deſſeins, la Renommée, Nymphe à la taille giganteſque, à la voix indiſcrète & téméraire, organe de la vérité & du menſonge, qui voit avec cent yeux & parle avec cent bouches, qui vole d'un bout du monde à l'autre & raconte par-tout ce qu'elle a vu. Ils vont la chercher, & ſoudain cette avant-courière infatigable va publier en tous lieux les merveilles qui doivent immortaliſer les Portugais. Elle parcourt l'univers, & la crédulité la ſuit. Au bruit de ces récits flatteurs, les Dieux de la mer ſe laiſſent ſubjuguer. Ils dépouillent cette haine que Bacchus leur avait inſpirée. Les Déeſſes, toujours portées à prendre le parti de la bravoure, accuſent de cruauté & d'injuſtice quiconque ſe déclarerait l'ennemi des Portugais. En même tems le formidable enfant décoche ſes fleches. La mer gémit ſous les coups qu'elle reçoit. Les traits pénètrent à travers les ondes, & les Nymphes font entendre des ſoupirs enflammés. Il n'en eſt pas une qui ne cède à l'amour, & pas une ne connaît l'objet qu'elle déſire. Le

jeune Dieu raſſemblant toutes ſes forces & rapprochant les extrémités de ſon arc, fait un dernier effort pour percer le cœur de Thétis. C'eſt à elle ſur-tout qu'il en veut. C'eſt elle qui lui réſiſte le plus. Mais bientôt ſon triomphe eſt complet. Il n'y a plus de fleches dans ſon carquois, ni de repos dans le cœur des Nymphes. Toutes bleſſées au fond du cœur ne reſpirent plus que pour l'amour. Ouvrez-vous, ondes azurées, faites place à la fille de la mer: elle vient ſoulager ces Nymphes languiſſantes. A ſa voix le déſir s'allume, & la pudeur s'enfuit. Tout le chœur des Néréïdes s'avance vers l'île où les conduit la Déeſſe. Elle leur promet la fin de leurs peines, elle les invite à ſuivre ſes exemples & à reconnaître un pouvoir qu'elle a éprouvé tant de fois.

Cependant la flotte de Luſitanie voguait ſur les vaſtes mers. Preſſés par le beſoin d'eau, les Portugais ſouhaitaient de rencontrer un rivage paiſible qui pût leur en fournir. Tout-à-coup, au moment où la mère de Memnon, la riante Aurore, s'élevait dans les cieux, ils apperçoivent l'île qui les attendait. Un pouvoir immortel la faiſait flotter ſur les ondes du côté où le vent dirigait les voiles de Portugal. Mais dès que les Luſitaniens l'eurent apperçue, Vénus la rendit immobile, comme autrefois Délos, lorſque Latone y donna le jour à la Déeſſe des Forêts & au Dieu des Vers. Soudain tous les vaiſſeaux tournent la proue vers cette île, dont la rive tranquile leur offre un abri. La côte couverte d'un ſable blanc eſt parſemée de coquillages colorés. Trois collines couvertes de verdure

s'élèvent en amphithéatre, & de leur ſommet deſcendent des eaux murmurantes qui, coulant entre des roches blanches comme le marbre, vont ſe réunir dans un vallon délicieux & y forment un baſſin tranſparent. Des arbres plantés autour inclinent doucement leur tête, comme s'ils ſe plaiſaient à voir leurs ſuperbes feuillages répétés dans le cryſtal liquide : D'autres élèvent leurs têtes chargées de fruits odoriférans. L'orange étale cette belle couleur dont brillait la chevelure de Daphné. Accablé ſous le poids de ſon fruit jauniſſant, le citronnier ſe panche vers la terre, & les limons ſemblables à ces monts raviſſans arrondis ſur le ſein des Vierges, exhalent leur parfum dans l'air embaumé. Une foule d'arbres champêtres répandus de tous côtés couvrent les collines de leur épaiſſe chevelure, & offrent ſous leur ombrage une fraîcheur voluptueuſe. Là croiſſent les peupliers d'Alcide, les lauriers d'Apollon, les myrtes de Vénus, les pins de Cybèle. Là le cyprès dirige vers le ciel ſa tête pyramidale. Là Pomone prodigue ſes fruits d'autant plus ſavoureux qu'ils ſont nés ſans culture. La cériſe vêtue de pourpre; la mûrre (4) qui doit ſa couleur noire au malheur de deux amans; la pomme de Perſe, meilleure lorſqu'elle eſt tranſplantée; la grenade qui montre en s'ouvrant les rubis de ſon ſein, & ces fruits de forme ovale dont les oiſeaux atteſtent la bonté en les bleſſant avec leur bec; toutes ces richeſſes de la nature étonnent & enchantent les Portugais. Flore qui diſpute à Pomone le ſoin d'embellir ce ſéjour, y couvre la terre d'un vêtement plus beau que les

tapis de Perse. Le Narcisse cherche son image dans les eaux. Auprès de lui fleurit l'Anémone (5), objet des soupirs de Vénus, le lys arrosé des pleurs du matin, la fraîche violette, la rose, frêle & brillant emblême de la beauté virginale, l'odorante marjolaine, l'hyacinthe qui porte encore les caractères que grava sur ses feuilles la douleur d'Apollon (6) : toutes ces fleurs & mille autres encore émaillent & embellissent la prairie, & l'on ne sait si c'est l'aurore qui leur donne tant d'éclat ou si elles-mêmes rélèvent la beauté du jour (7). Le cygne chante au bord des eaux ; le rossignol lui répond sur le feuillage ; l'inconstant moineau porte dans son bec la nourriture de ses petits. Ces beaux lieux ne sont peuplés que d'animaux paisibles. Le cerf sans crainte & sans danger contemple la beauté de son bois dans le miroir des fontaines, & près de lui le lièvre & la gazelle timides viennent se désaltérer.

C'est dans ces lieux de délices qu'abordèrent les nouveaux Argonautes. Les Nymphes se promenaient dans les bocages avec un air d'indifférence & comme sans dessein. Les unes jouaient de la guitare, d'autres de la flûte sonore. Plusieurs, un arc d'or à la main, feignent de poursuivre des animaux fugitifs. Quelques-unes sûres de l'effet de leurs charmes, dépouillent leur parure & s'élancent nues dans les eaux transparentes. Instruites par Vénus elles voulaient au premier moment où elles paraîtraient aux regards des Portugais, allumer dans leurs veines le feu du désir. Déja les impatiens Navigateurs avaient sauté sur le rivage, & se dispersant dans

les bois, l'arquebuſe à la main, ils y cherchaient la proie qui attire l'avide chaſſeur. Ils ne penſaient pas qu'une proie plus délicieuſe leur fût préparée par une Divinité bienfaiſante. Tout-à-coup ils apperçoivent au travers des branches les couleurs qui brillent ſur l'habillement des Nymphes, & ces parures charmantes qui en couvrant la beauté ſans lui nuire, enflamment encore dans les cœurs le déſir & l'amour. Vellos le premier pouſſe un cri de ſurpriſe & de joie: " Mes amis, dit-il, où ſommes-nous? „ eſt-ce ici le ſéjour des Déeſſes? Jamais des „ yeux humains n'ont découvert tant de mer„ veilles. O que l'on a bien raiſon de dire que „ les hommes ne connaiſſent pas tous les pro„ diges de la nature! Suivons ces beautés. „ Voyons ſi ce ſont des objets réels ou des „ fantômes ſéducteurs. „ Il dit, & d'une courſe légère & rapide tous s'élancent à la pourſuite de ces Nymphes. Elles fuient en pouſſant des cris & rallentiſſant peu-à-peu leur courſe: elles fuient, & le vent agite leur chevelure & ſoulève leurs vètemens, & leur fuite favoriſe ainſi l'amour & la beauté. L'une tombe & feint de vouloir ſe relever, en montrant plus de douceur que de courroux, & ſoudain ſe laiſſe retomber près de celui qui la pourſuit. L'autre ſurpriſe au milieu des eaux, & feignant d'ètre épouvantée, ſe ſauve toute nue dans les bocages, offrant ainſi aux regards les charmes qu'elle ſemble refuſer à l'amour. Pluſieurs affectant la pudeur de Diane, ſe plongent dans l'eau trop claire & trop lympide pour cacher leurs appas. Quelques-unes ſe hâtent, mais en vain, de re-

prendre leurs habits. Aucune n'échappe à l'ardeur impétueuse des jeunes adorateurs qui les poursuivent de tout côté. Il en est plus d'un qui se précipite dans l'eau tout habillé, emporté par cette soif de jouir qui ne souffre aucun délai. Tel l'animal dressé pour la chasse, au moment où son maître dirige le tube menaçant vers l'oiseau qui plane au-dessus d'une rivière ou d'un étang, se jette aussi-tôt à la nâge & court au devant de la proie avant qu'elle soit tombée.

Le brave Léonard avait toujours été dévoué à l'amour, & n'en avait éprouvé que les rigueurs. Persuadé qu'il était de son destin d'être toujours malheureux, il n'avait pas perdu le courage en perdant l'espérance, & il tentait sans cesse de nouveaux efforts. Le hasard avait offert à ses yeux la jeune Ephire, le modèle de la beauté ; plus légère que ses compagnes, elle fuyait avec plus de vîtesse & annonçait plus de résistance. Léonard lui criait en courant après elle : " O
„ Beauté trop cruelle ! quoique vous paraissiez
„ si peu faite pour l'être, vous me fuyez, &
„ vous emportez mon ame. Vos Compagnes en
„ ce moment cédent à leurs heureux vain-
„ queurs, & vous seule vous enfoncez dans
„ l'épaisseur des bois. Hélas ! c'est moi que
„ vous fuyez. Le mauvais génie qui m'accom-
„ pagne vous a révélé qui j'étais. Il vous a dit
„ que j'étais un infortuné qu'il ne fallait pas
„ écouter. Mais ne le croyez pas ; il vous trom-
„ pe. Il m'a trompé moi-même mille fois. Vous
„ vous fatiguez à courir & vous me fatiguez
„ moi-même, quand peut-être. . . . . . Mais

„ non, tel eſt mon mauvais ſort que ſi vous
„ vous arrêtiez en ce moment pour m'attendre,
„ quelque obſtacle fatal me ſéparerait encore
„ de vous. Vous me tendriez vos bras, & il
„ me ſerait impoſſible de m'y jetter. Ne me
„ craignez point. Ne me fuyez plus, je vous
„ en conjure. Ainſi puiſſe le Tems ne jamais
„ outrager vos charmes, & puiſſe l'Amour ne
„ vous faire jamais que d'heureuſes bleſſures ! „

A la voix du triſte Léonard la belle Nymphe attendrie ſuſpend ſa courſe, comme pour entendre ſes plaintes amoureuſes. Elle tourne la tête, lui ſourit avec grace, & tombe aux pieds de ſon vainqueur. O de combien de baiſers retentirent les bocages ! de combien de douces careſſes, de quels tendres combats ils furent les confidens & les témoins ! C'était la fête de l'Amour ordonnée par la Déeſſe des Plaiſirs. Les tendres Néréïdes partageaient l'ivreſſe de leurs Amans : elles les couronnaient de lauriers & de fleurs, & leur juraient une tendreſſe éternelle. Leur majeſtueuſe Souveraine, celle à qui toutes obéiſſent, la fille du Ciel & de Veſta, Thétis reçoit dans ſes bras l'illuſtre Amiral. Elle lui apprend que c'eſt par les ordres immuables du Deſtin qu'elle eſt venue dans cette île pour le rendre heureux & lui montrer dans l'avenir la gloire de ſa Nation. Elle promet de découvrir à ſes yeux des ſecrets immortels. Elle le prend par la main & le conduit au ſommet d'une montagne où s'élève un palais d'or & de cryſtal. C'eſt là que leurs momens s'écoulent enſemble dans les yeux de l'amour & de la volupté. C'eſt là qu'elle s'abandonne à toute ſa tendreſſe,

tandis que les Nymphes ſes ſujettes, à l'ombre des bocages, comblent les vœux des Portugais.

° Ainſi les travaux trouvent leur récompenſe, & le Ciel veut qu'il ſoit un prix pour le courage, la gloire & les vertus. Ces Nymphes de l'Océan, Thétis & cette île délicieuſe, ne ſont que les images des honneurs, de la gloire, de l'immortalité qui attendent les grands Hommes (8). L'antiquité ne plaçait dans les cieux que les bienfaiteurs de la terre. Ses Dieux, ſes demi-Dieux n'étaient que des hommes que la renommée avait conſacrés. Imitez ces exemples, vous qui aſpirez à la gloire. Fuyez la molleſſe qui rend le cœur eſclave, l'indolence qui le flétrit, les vices qui le dégradent. Haïſſez la tyrannie, le plus grand de tous les crimes. Soyez dans la paix les protecteurs du peuple, & dans la guerre la terreur de vos ennemis; alors vous ſerez placés au nombre des Héros, & vous recevrez les honneurs dont je viens de vous offrir l'emblême dans cette île voluptueuſe, ouvrage fantaſtique de Vénus.

Fin du neuvième Chant.

NOTES
SUR LE NEUVIEME CHANT.

Note 1.

LA Mecque que les superstitions orientales & les fabuleuses ablutions de la fontaine de Mahomet ont rendue si célèbre dans l'univers. Les dévots Pélerins de la Mecque y révèrent une fontaine, où ses Disciples prétendent qu'il s'est baigné plus d'une fois. Les Mahométans attribuent à cette eau la vertu d'effacer les péchés & de guérir les maladies.

Note 2.

Autour d'elle voltige cet autre oiseau qui rappelle le malheur & la métamorphose de la Nymphe Péryſtère. Vénus & l'Amour étant dans un bocage très-couvert & parsemé de fleurs, gagèrent ensemble à qui en cueillerait le plus dans un espace de tems marqué, & s'éloignant l'un de l'autre ils se mirent à en ramasser. L'Amour se fiait à la légèreté de ses aîles, qui le portaient rapidement de fleur en fleur. Mais la Nymphe Péryſtère se joignit à Vénus, sans être apperçue, & toutes deux cueillirent une si grande quantité de fleurs que l'Amour fut vaincu. Piqué de la supercherie, il changea la Nymphe en colombe.

Note 3.

Il voyait les uns livrés comme Actéon à une passion folle & bruyante qui les emportait dans les forêts. Des Commentateurs ont prètendu que sous le nom d'Actéon le Poëte désigne ici le Roi Sébastien, & veut lui reprocher sa passion pour la chasse. Sans doute tout ce qui est extrême est blâmable; mais de tous les goûts que peut avoir un Prince, la chasse est peut-être le moins dangereux. Il eût été à souhaiter pour le Portugal & pour le Roi Sébastien, que ce Monarque ne joignît pas à sa passion pour la chasse la manie beaucoup plus pernicieuse & plus funeste des conquêtes. S'il n'avait pas été s'ensevelir avec son armée dans les sables de l'Afrique, le Portugal ne serait pas tombé sous la domination de l'Espagne, & ses vastes possessions dans les Indes ne seraient pas devenues la proie de Philippe II.

Note 4.

La mûre qui doit sa couleur noire au malheur de deux amans. Ce trait rappelle l'aventure si connue & si touchante de Pirame & de Tisbé, racontée avec tant d'intérêt par Ovide & par la Fontaine, & mise sur les Théâtres modernes. Quel trésor d'imagination, quelle source de richesses poétiques que l'ancienne mythologie!

Note 5.

Auprès de lui fleurit l'anémone, objet des soupirs de Vénus. On sait qu'Adonis fut changé en anémone, comme Narcisse en cette espèce de lys qui porte son nom.

Note 6.

L'hyacinthe qui porte encore les caractères que grava sur ses feuilles la douleur d'Apollon.

> L'Hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
> Des regrets d'Apollon fragile monument.

A dit l'Auteur des Saisons, dont l'expression est toujours si riche. La Fable raconte qu'Apollon tua par mégarde le jeune Hyacinthe en jettant un disque qu'il avait à la main. Son sang fit éclore, disent les Poëtes, la fleur que nous nommons Hyacinthe. Ils ajoutent qu'on trouve dans l'arrangement des fibres de cette fleur les exclamations grecques αἶ, αἶ, hèlas! hélas! comme si Apollon eût voulu y laisser les témoignages de ses regrets. Mais l'on chercherait en vain ces caractères dans l'hyacinthe. On les trouverait plutôt dans la fleur nommée glaïeul ou iris, où l'on apperçoit des *a* & des *i* tracés sur les feuilles. Il s'en faut bien que la Fable s'accorde toujours avec la Physique. Mais en traduisant un Poëte, c'est la Fable qu'il faut préférer.

Note 7.

Et l'on ne sait si c'est l'Aurore qui leur donne tant d'éclat, ou si elles-mêmes relèvent la beauté du jour. Cette pensée se trouve dans l'Idylle d'Auzonne sur la rose,

> *Ambigeres raperetne rosis Aurora ruborem,*
> *An daret, & flores tingeret orta dies.*

Elle a été assez heureusement rendue dans ces vers:

> On pouvait douter si l'Aurore
> Tirait ses charmantes couleurs

Des roſes qui venaient d'éclore,
On bien ſi ſes regards embelliſſaient les fleurs.

Note 8.

Ces Nymphes de l'Océan, Thétis, & cette île délicieuſe ne ſont que les images des honneurs, de la gloire, de l'immortalité qui attendent les grands Hommes. On prétend que l'île Anchédive, pays fertile & délicieux où relâchèrent les Portugais en revenant des Indes, a fourni au Poëte l'idée de ſon île fabuleuſe & allégorique. Cet épiſode ne tient en rien à l'action du Poëme qui eſt finie quand l'Inde eſt découverte, & il ne produit rien que de nouvelles prédictions qui rempliſſent tout le dixième Chant, quoiqu'il y en ait déja trop dans le cours du Poëme. C'eſt un grand défaut ſans doute, & Camoëns l'augmente au lieu de le réparer, quand il s'aviſe de nous avertir à la fin du neuvième Chant que tout ce qu'il vient de dire n'eſt qu'un emblême & une image des honneurs & de la gloire qui attendent la vertu. Qu'eſt-ce qu'une allégorie dont perſonne ne devine le ſens & dont on ne peut même ſoupçonner l'intention ? Qui jamais s'eſt aviſé de repréſenter la gloire par l'amour, & l'immortalité par le plaiſir ? Mais ce qui eſt curieux, ce ſont les efforts de Duperron de Caſtera pour juſtifier cette allégorie. Il commence par traiter fort mal M. de Voltaire qui l'avait blâmée. Il faut voir enſuite les peines incroyables qu'il ſe donne pour prouver que rien n'eſt plus clair, plus évident, plus palpable que les bizarres emblêmes de Camoëns. Il faut voir l'importance & la gravité qu'il met dans ces frivoles recherches, & le mépris qu'il témoigne pour tous ceux qui n'ont pas la même ſagacité. Cet endroit mérite d'être mis ſous les yeux du Lecteur. Il eſt aſſez amuſant de retrouver de nos jours un Ecrivain qui ne le céde pas au plus déterminé Commentateur du quinzième ſiécle.

“ Cette fiction n'a pas trouvé grace devant les yeux
,, de M. de Voltaire : je ne lui dispute point son goût ;
,, mais je me flatte que le Public décidera en faveur
,, du Camoëns. Vénus va conduire les Portugais dans
,, une île délicieuse : les plaisirs qu'ils y goûteront,
,, quoique dépeints avec toutes les couleurs de la plus
,, vive galanterie, ne seront pourtant que cette vo-
,, lupté spirituelle, cette satisfaction intérieure qui fait
,, la récompense des grands Hommes lorsqu'ils ont réussi
,, dans leurs nobles projets ; les Nymphes marines re-
,, présenteront les vertus, comme elles les ont déja
,, représentées dans d'autres conjonctures : quelque
,, chose que puisse dire M. de Voltaire, je ne vois en
,, cela rien de choquant : la Poésie eut toujours le droit
,, d'employer des images corporelles pour nous élever
,, à des connaissances purement métaphysiques ou mo-
,, rales ; non-seulement les Auteurs Grecs & Latins,
,, mais encore les Pseaumes de David, les Cantiques
,, de Salomon, & tous les livres de l'Ecriture sont pleins
,, de semblables allégories ; on y voit à chaque page
,, les plaisirs de l'ame exprimés par ceux du corps : n'est-
,, ce pas une témérité de croire que le Camoëns se
,, soit égaré en marchant sur les traces de pareils
,, guides ,, ?

On le croirait embarrassé, lorsqu'il s'agit de justifier la comparaison qu'établit l'Auteur entre la conduite de Vénus à l'égard des Portugais, & celle qu'elle tint à l'égard de Didon lorsqu'elle lui inspira tant d'amour pour Enée. Il est clair que rien n'est plus opposé au sens allégorique que Camoëns veut donner à sa Fable. Mais rien n'arrête Duperron de Castera, & voici ce qu'il *maintient* puissamment.

“ Voici l'un des endroits du Camoëns, où les Lec-
,, teurs doivent être le plus en garde contre la précipi-
,, tation qui pourrait régner dans leurs jugemens : au
,, premier coup-d'œil, cette comparaison semble dé-
,, mentir l'allégorie de la Lusiade ; car la Vénus qui

„ inspira tant d'amour à Didon pour Enée, n'avait
„ rien de commun avec la Vénus céleste, puisque les
„ fruits de cet amour furent criminels : ainsi l'on pourrait conclure, ou que notre Portugais n'a pas représenté la Religion Chrétienne sous le personnage
„ de Vénus, ou bien que s'il a voulu le faire, il
„ manque de prudence en comparant sa Déesse avec
„ celle qui suborna le cœur de Didon : l'objection paraît forte, c'est un labyrinthe ; mais cependant on
„ en peut sortir sans le fil d'Ariane. Il faut savoir que
„ Virgile fait tantôt agir la Vénus du Ciel, & tantôt
„ la terrestre ; c'était la coutume des Anciens : ils
„ alliaient souvent les plus sublimes idées de leur théologie avec les fables vulgaires, & ils avaient leurs
„ raisons pour cela, comme l'a remarqué l'illustre Père
„ Thomassin dans sa Méthode d'étudier les Belles-Lettres, Part. III, Liv. 1, Chap. 2. Je maintiens que
„ c'est la Vénus céleste qui, dans le premier livre de
„ l'Enéïde, prépare les Carthaginois & leur Reine à
„ traiter favorablement les Troyens échappés du naufrage ; mais dans la suite, lorsqu'il s'agit de corrompre l'innocence de Didon, c'est la Vénus terrestre
„ qui s'en mêle ; c'en est assez pour justifier la comparaison de notre Auteur, & pour montrer qu'il mérite l'éloge qu'Horace donne à Homère. „

Nil molitur ineptè.

Il ne se permet pas la moindre négligence,
Par-tout on voit briller son art & sa prudence.

Et ailleurs,

" Cupidon dans l'allégorie de cet Ouvrage représente
„ l'amour de Dieu, le Saint-Esprit qui n'est autre chose
„ que Dieu même ; or la Divinté n'admet point de distinction des tems, un seul de ses regards embrasse

„ le passé, le présent & l'avenir; tout est présent pour
„ elle . . . .

“ J'entends les Critiques s'écrier: Mais si vos Né-
„ réïdes représentent les Vertus, certainement elles
„ n'ont pas conspiré la perte des Voyageurs Portugais,
„ que votre Poëte nous dépeint si vertueux; ainsi el-
„ les ne doivent pas se repentir de cette conspiration
„ dont elles ne sont point coupables. Pour résoudre cette
„ objection, il faut distinguer avec les Théologiens
„ deux espèces de vertus, les unes surnaturelles, qui
„ nous viennent immédiatement de Dieu; savoir, la
„ Foi, l'Espérance & la Charité: en personnifiant cel-
„ les-ci, un Auteur ne doit jamais les faire tomber dans
„ aucune faute, leur caractère tout divin ne le leur per-
„ met pas: les autres sont des vertus humaines, des
„ vertus acquises par la réflexion & par l'habitude, tel-
„ les que la Prudence, la Valeur, &c. Elles se sentent
„ toujours de leur origine, on les voit sujettes à l'er-
„ reur & à la prévention, s'écarter souvent du sentier
„ qu'elles doivent suivre. Les vertus surnaturelles &
„ quelques-unes des humaines, ont travaillé dans tout
„ le Poëme en faveur des Portugais: rien n'empêche
„ l'Auteur de supposer que d'autres vertus du second
„ ordre se sont déclarées contr'eux, & qu'elles ont
„ prêté leur ministère aux tempêtes & aux persécutions
„ qu'ils viennent d'essuyer: d'ailleurs, j'ai remarqué
„ touchant l'endroit où les Dieux marins soulèvent les
„ ondes pour submerger la flotte; j'ai remarqué, dis-
„ je, qu'ils ne forment là qu'une riche peinture de plu-
„ sieurs causes physiques rassemblées par le Démon, à
„ dessein d'exciter un grand orage; ainsi ces Néréïdes,
„ dont il s'agissait alors, ne sont pas les mêmes que
„ celles d'à-présent, & si l'Auteur paraît les confondre,
„ c'est pour donner plus de liaison au merveilleux de
„ de sa Fable: la Fable est un champ libre où les Poë-
„ tes peuvent prendre toutes leurs commodités. „

Il

Il faut bien que l'érudition vienne au fecours des preuves morales, & le nom de la Nymphe Ephire fournit à Duperron de Caftera de nouvelles démonftrations qui doivent fubjuguer l'incrédulité la plus décidée.

" Autre attention de l'Auteur pour nous faire entendre, qu'il n'eft ici queftion que de voluptés pures, & que les Néréïdes repréfentent les Vertus: dans le fixième Chant il dépeint Léonard d'un caractère entièrement oppofé à celui de Fernand Vélofe; c'eft un jeune homme qui ne refpire que l'amour, un cœur fenfuel que fon tempérament porte au plaifir: lorfqu'enfin il fe tourne vers la vertu, elle lui réfifte longtems, elle le fuit avec plus de légèreté que toutes fes compagnes ne fuient les autres Portugais, parce qu'elle veut le punir d'avoir tant tardé à lui rendre hommage, & de s'être livré aux folles paffions qui égarent la jeuneffe: l'orthographe dont l'Auteur fe fert dans le nom d'Ephire, prouve encore que cette Nymphe eft une vertu, car il ne l'écrit point par un *y*, comme fait Virgile, Georg. liv. 4.

Atque Ephyre, acque Opis & Afia Deïopeia.

" Dans ce fens le nom d'*Ephyre* dérive de φυρω, *j'arrofe*, & pour lors il ne fignifie qu'une Naïade fabuleufe, ou pour mieux dire une qualité de l'eau: mais en écrivant par un *i* fimple, comme en ufe notre Poëte, il vient du mot ἐφιρεία, *confécration*, ou *afpiration aux chofes facrées.* Ainfi lorfque le Camoëns nous dit que Léonard courait après la belle Ephire, c'eft la même chofe que s'il nous difait, que ce Cavalier déteftant fes premières erreurs, & voulant mener déformais une vie plus fage, confacra fes travaux à Dieu dans l'île d'Anchédive. Effectivement Barros & Caftaguéda racontent que Gama & fes Compagnons, en revenant de Calicut, firent célébrer les

„ myſtères de notre Religion ſur les bords de cette île ;
„ rien n'empêche de croire que dans cette ſolemnité ,
„ le bon exemple des autres Portugais toucha le cœur
„ de Léonard. „

Fin des Notes du neuvième Chant.

LA LUSIADE
DE
CAMOËNS.

CHANT DIXIÉME.

ARGUMENT.

Dans un feſtin que Thétis donne aux Portugais, une Syrène annonce à Gama les brillantes deſtinées & les conquêtes de ſa Nation dans les Indes. Enſuite Thétis met ſous les yeux de l'Amiral la figure, la diſpoſition & les mouvemens des Sphères céleſtes & des différentes parties de l'Univers. Elle finit par une deſcription abrégée du Globe de la Terre & des Peuples qui l'habitent. Les Portugais mettent à la voile & retournent dans leur Patrie.

LA LUSIADE DE CAMOËNS.

CHANT DIXIEME.

Le char de l'Amant de Coronis penchait vers l'Occident. Les zéphirs agitaient doucement les ondes paiſibles, & rafraîchiſſaient les fleurs altérées, lorſque les filles de Nérée, conduites par leurs Amans, montèrent au palais de Thétis. Son ordre ſouverain les y appellait. Elle avait fait dreſſer des tables & préparer un feſtin pour rendre aux Portugais leurs forces épuiſées. Ils s'aſſéient deux à deux, l'Amant à côté de ſa Maîtreſſe, ſur des ſièges de cryſtal. La Déeſſe des eaux & l'illuſtre Gama s'étaient placés ſur des ſièges d'or. Les mets ſucculens & délicieux étaient ſervis dans des plats d'or, tirés des tréſors de la mer Atlantique. Tout ce que la Renommée raconte des feſtins de Cléopâtre n'approche pas de la magnificence de ce repas céleſte. Les vins dont l'odeur égale celle de l'ambroiſie (1) pétillent dans des vaſes de cryſtal incorruptible, & la fraîcheur de l'eau qu'on y mêle ajoute encore à la douceur de ce breuvage divin. La gaieté, la ſaillie brillante, les propos enjoués & flatteurs règnent parmi ces heureux convives.

Autour d'eux retentiſſent des concerts harmonieux, pareils à ceux que fit entendre Orphée dans les Enfers, & qui ſuſpendirent les tourmens des Ombres criminelles. Une Sirène accorde ſa voix mélodieuſe au ſon de ces inſtrumens. Elle chante, & les vents ſe taiſent, les eaux n'ont plus qu'un léger murmure, & les habitans des forêts s'endorment dans leurs demeures. Sa voix charmante élève juſqu'aux cieux les Héros que doit enfanter la Luſitanie. Prothée avait vu ces grandes deſtinées dans un globe diaphane qu'il avait reçu en ſonge de Jupiter. Les habitans de la mer avaient entendu ſes prédictions. La Sirène les avait retenues dans ſa mémoire, & les répétait dans ſes chants. Ces chants, dignes du cothurne, ſurpaſſaient ceux que Démodocus fit entendre chez les Phéaciens, & Iopas à Carthage. Je t'invoque ici, Calliope, daigne me prêter ton ſecours dans ce dernier de mes travaux. Ranime mes forces & mon courage; car mon génie m'abandonne, & je m'efforce en vain de le rappeller. Mes années s'accumulent, mes beaux jours ſe ſont éloignés, mon eſprit eſt affaiſſé ſous le poids de l'infortune, & j'ai perdu juſqu'au déſir de le ranimer. Je n'attends plus rien de lui. Mes chagrins me conduiſent au fleuve du noir oubli & au ſommeil éternel. Soutiens-moi donc, ô Reine des Muſes! & donnes-moi la force de payer ce dernier tribut à la gloire de ma Nation.

La belle Sirène annonce dans ſes chants que des bords du Tage, il viendra dans ces mers, dont la route a été ouverte par Gama, des flottes formidables qui ſubjugueront les rivages que baigne l'Océan Indien, & humilieront la tête des Rois

idolâtres ſous le joug du Portugal. Un des Souverains du Malabar (2), qui joint le Sacerdoce à l'Empire, s'unira par une étroite alliance avec les Luſitaniens, & plutôt que de conſentir à la violer, il verra ſes Villes détruites par le fer & par le feu, & s'expoſera aux fureurs & aux cruautés du Samorin. Du port de Bélem partira le grand Pachéco, l'Achille du Portugal, Pachéco qui ſemble ignorer lui-même tout ce qu'il vaut & tout ce qu'il peut; mais la mer en le recevant ſur ſon ſein, connaîtra le dépôt qu'on lui confie; elle ſentira le poids du Héros (3), quand le vaiſſeau qui le porte s'affaiſſera en gémiſſant juſqu'à la ſurface des ondes. Arrivé dans les Indes au ſecours du Roi de cochin, de ce fidèle allié, il diſſipera devant lui les Naïres de Cambaye. Il jettera la terreur dans tout l'Orient; & glacera le courage de cette foule d'ennemis conjurés contre le Portugal. En vain le Samorin raſſemblera de nouvelles forces; en vain les Rois de Vipour & de Tanor deſcendront des montagnes de Narſingue, & deux Nations oppoſées dans leur croyance, les Mahométans & les Indiens idolâtres, rapprochées par la même haine, ſe réuniront entre Calicut & Cananor, & couvriront la terre & les flots; l'intrépide Pachéco terraſſera toute cette multitude impuiſſante, aux yeux du Malabar étonné, & le Samorin au déſeſpoir adreſſera des plaintes & des reproches inutiles à ſes Dieux qui ne l'entendront pas. Indigné de voir ſes places brûlées & ſes temples renverſés, il appellera de nouvelles troupes pour environner ces guerriers infatigables. Mais la victoire volera devant eux, & fera tomber à

leurs pieds leurs innombrables ennemis. Le Samorin lui-même, descendu sur le champ de bataille pour encourager les siens par sa présence, se verra couvert de sang dans son magnifique palanquin, & s'enfuira épouvanté du bruit des foudres Portugaises. Au défaut de la force, il aura recours à la trahison. Mais la protection du Ciel confondra ces trames perfides. Il retournera au combat pour la septième fois, & cherchant, la vengeance, il ne trouvera que la honte. Ses énormes machines de guerre, ses navires enflammés (4), ne pourront rien contre le génie de Pachéco, & tout ce grand appareil retombera sur ses inventeurs. Grèce mémorable, & toi Rome victorieuse des Nations, pardonnez-moi toutes deux! mais quel est celui de vos Héros qui puisse s'égaler à Pachéco? Ni la multitude des Perses dissipés dans les champs de Marathon, ni les Termopiles défendues par trois cens Spartiates contre une armée entière, ni ce pont où Coclès arrêta toutes les forces d'Etrurie, ne se peuvent comparer à tant de batailles gagnées avec cent soldats contre toutes les Nations de l'Inde, & les exploits de Pachéco paraîtront à la postérité ou des fables enfantées par l'imagination, ou des miracles opérés par la Puissance Eternelle.

(5) Ici la Nymphe abaissant sa voix, couverte par le bruit des instrumens, prend un ton faible & plaintif, comme si elle eût eu honte de chanter l'ingratitude. " O toi! poursuit-elle, illustre „ & malheureux Bélisaire, qui sera toujours cé-„ lébré dans les chants des Filles de mémoire, „ vois dans Pachéco ton égal en gloire & en in-

„ fortune. Vous avez tous deux conquis des
„ Royaumes, & vous mourez tous deux ſur le
„ lit de la miſère & de l'indigence. Voilà ce
„ qu'on doit attendre des Rois lorſqu'ils écou-
„ tent des flatteurs. Les diſcours ſéduiſans d'U-
„ lyſſe obtiennent les récompenſes dues à la va-
„ leur d'Ajax. Mais que la vertu ſe conſole, ce
„ n'eſt pas à elle d'envier les faveurs prodiguées
„ à la baſſeſſe, elle coûtent trop à ce prix. Pour
„ toi qui traitas ſi indignement un grand Hom-
„ me, Roi qui ne fus injuſte que cette fois, la
„ poſtérité ſe ſouviendra toujours que Pachéco
„ t'avait donné des Etats, & que tu le laiſſas
„ mourir dans un cachot.

„ Un autre Héros (6) vient après lui ſur les
„ bords du Gange, décoré du titre de Viceroi.
„ Il amène avec lui ſon fils, ſon digne fils, qui
„ ſignalera ſa valeur & ſon nom ſur les mers,
„ tous deux châtieront les perfidies du Tyran de
„ Quiloa, & feront aſſeoir ſur le trône un Sou-
„ verain plus digne de l'être. Montbaſe, victime
„ de leur juſte vengeance, verra tomber en cen-
„ dres ſes ſuperbes édifices. Les mers de l'Inde,
„ couvertes d'un appareil formidable qui mena-
„ cera les Portugais, feront le théatre de la
„ gloire du jeune Laurenzo : elles retentiront
„ du bruit des tonnerres d'airain, lancés des
„ vaiſſeaux de ce jeune Guerrier ſur les vaiſſeaux
„ ennemis, & les mâts, les voiles, les gouver-
„ nails voleront en éclats. Lui-même ſautera
„ dans la capitane, & l'épée à la main moiſſon-
„ nera quatre cens Maures. Mais enfin arrivera
„ le moment fatal déterminé par les décrets di-
„ vins, où ni la force ni la prudence ne pour-

„ ront le défendre contre les flottes d'Egypte &
„ de Cambaye. Il tombera près de Chaul, & les
„ flots feront teints de fon fang. Revenez, Hé-
„ ros des fiécles antiques, voyez un nouveau
„ Scéva qui percé de coups, déchiré de bleffures
„ ne faurait confentir à être vaincu. Mutilé par
„ la foudre, & perdant fes membres l'un après
„ l'autre, il fe défend avec fon feul courage,
„ jufqu'à ce qu'enfin la mort vienne rompre les
„ liens qui attachent fon ame indomptable aux
„ débris de fon corps fanglant. Il meurt, &
„ cette ame s'envole victorieufe. Va dans le fé-
„ jour de la paix, ame héroïque; éloigne-toi
„ d'un champ de carnage; emporte l'efpoir d'une
„ prompte vengeance. Le cadavre mis en pièces,
„ dont tu viens d'être féparée, eft pour tes Con-
„ citoyens le gage certain de la victoire. Déja
„ gronde fur les guerriers de Cambaye &
„ fur les cruels Mamelucs l'horrible tempête
„ des pierriers, des canons & de toutes les
„ machines déftructives qui fervent la fureur
„ des humains. Déja s'avance l'infortuné père
„ de Laurenzo. La rage & la douleur font dans
„ fon ame. Des larmes brûlantes tombent de
„ fes yeux. Le fang va ruiffeler fous fes coups.
„ Le Gange entend le bruit de fes menaces,
„ l'Inde en frémit, le Nil en eft épouvanté. Sem-
„ blable au taureau jaloux & furieux qui prélude
„ au combat en effayant fes cornes menaçantes
„ contre le tronc d'un chêne noueux ou d'un
„ robufte hêtre, Alméïde, avant de fe jetter
„ dans le golfe de Cambaye, effaie fa fureur fur
„ l'opulente Ville de Daboul, dont il humilie
„ l'orgueil. C'eft de-là qu'il vole aux rives de

„ Diu, que tant de ſièges & de combats doivent
„ rendre à jamais mémorable. Il diſperſe la flotte
„ de Calicut qui s'enfuit avec ſes rames briſées
„ & ſon artillerie détruite. Il enſevelit dans la
„ profondeur des eaux les vaiſſeaux de Maleck-
„ azz. Ceux de Mirhuſſein qui oſent l'attendre
„ ſont bientôt couverts de débris. Des yeux des
„ Portugais, animés par la vengeance, ſortent
„ des étincelles. La flamme des vaiſſeaux embra-
„ ſés éclaire au loin les mers qui retentiſſent de
„ cris & de gémiſſemens, & d'épais tourbillons
„ de fumée roulent dans les airs. Mais hélas !
„ il ne jouira pas long-tems de ſa gloire. Il ne la
„ portera pas dans ſa patrie. C'eſt en vain qu'il
„ ſe flatte de revoir les bords du Tage (7). Le
„ Cap des Tempêtes doit recevoir ſes cendres,
„ & les ſabres noircis au feu du Caffre groſſier
„ & ſauvage pourront ce que n'ont pu les armes
„ de l'Inde & de l'Egypte. O impénétrables ju-
„ gemens du Très-Haut ! des hommes vains &
„ trompés vous appellent mauvais Deſtin, For-
„ tune ennemie, & vous êtes la Sageſſe Eternelle.

„ Mais quelle nouvelle lumière vient me frap-
„ per, dit la Nymphe en élevant la voix : quel
„ aſtre nouveau brille ſur les côtes ſanglantes de
„ Mélinde ? C'eſt ce Guerrier vainqueur de La-
„ mo, d'Oja & de Brava, le valeureux Triſtan
„ d'Acugnia dont le nom vivra toujours ſur les
„ rives de Madagaſcar & dans les îles du Midi.
„ Je vois étinceler les armes du grand Albuquer-
„ que, le conquérant d'Ormus, le favori du
„ Tout-Puiſſant. Les fleches parties de l'arc des
„ Perſes retournent en ſifflant ſur ceux qui les
„ ont lancées, tant l'Eternel ſe plaît à protéger

„ ceux qui combattent pour lui ! Les rivages
„ de Calayat & de Mascate seront jonchés de
„ morts, jusqu'à que le Perse s'abaisse sous le
„ joug & promette en tribut les perles de Baha-
„ rem. Que de palmes entrelacées par la vic-
„ toire ornent le front de ce grand homme !
„ Forcé d'abandonner Goa qu'il vient de sou-
„ mettre, il y retourne plus terrible, enfonce
„ la lance à la main les bataillons des Infidèles.
„ Ses soldats, semblables à des lions affamés ou
„ à des taureaux furieux, renversent tout ce qui
„ se présente. Goa cède au vainqueur, & subit
„ pour jamais la domination Portugaise. Et toi,
„ Malaca, cité fière & opulente, qui t'élèves au
„ milieu des mers de l'Orient, tu n'éviteras pas
„ le joug du grand Albuquerque; ni tes fleches
„ empoisonnées, ni tes crics (8) meurtriers, ni
„ les cimeterres des Malais & des Javans, ne
„ pourront te garantir. Tu céderas à la fortune
„ du Portugal. „

La Nymphe aurait poussé plus loin les louanges d'Albuquerque; mais elle se souvint qu'une colère aveugle, une sévérité injuste avait terni la renommée de cet illustre Capitaine. La valeur, le génie, les succès ne suffisent pas à la gloire d'un Général; il faut qu'il soit le père plutôt que le juge de ses soldats; & lorsqu'ils sont exposés sans cesse à tous les maux, à toutes les fatigues, à la faim, à la soif, aux rigueurs des saisons, aux influences des climats, aux menaces de la mort, il est trop dur & trop inhumain de punir par le dernier supplice, non un abominable inceste, non un viol infame, mais une faute, une faiblesse (9) que l'amour rend excusable. Alexan-

dre uſa de généroſité envers Appelles (10), amoureux de Campaſpe. Apelles obtint la Beauté qu'il idolâtrait. Cyrus ne traita pas avec moins de douceur le téméraire amant de Panthée (11), qui ſe vantait d'être au-deſſus du pouvoir de l'amour; & le père de la belle Judith (12), le Roi Charles, la mit dans les bras de ſon amant Baudouin.

La Sirène continuant ſes chants, célébra les exploits de Soarez, qui devait planter les drapeaux Portugais ſur les rives de l'Arabie. Médine & la Mecque en trembleront. Jedda, Barbora & & les dernières plages de l'Abyſſinie craindront de voir s'étendre juſque ſur elles les flammes qui dévorent Zéïla. Alors Céïlan, l'antique Taprobane, nom ſi célèbre autrefois, aujourd'hui fameuſe par cette plante odoriférente qui enrichit ſes forêts, dépoſera ſes richeſſes entre les mains des Portugais ſes nouveaux dominateurs. Séguéïra, fendant les ondes Erytrées, ouvrira une route nouvelle vers cet Empire, qui ſe glorifie du nom de Candace, Reine de Saba. Il découvrira Mazua qui reçoit l'eau du ciel dans des citernes, & le port d'Arguim qui en eſt voiſin, & d'autres îles éloignées qui offrent aux humains des merveilles & des richeſſes juſqu'alors inconnues. Ménézès, dont le bras s'eſt déja ſignalé dans l'Afrique, doit punir Ormus de ſa rébellion orgueilleuſe, & lui impoſera un double tribut. Et toi, Gama, aujourd'hui ſi éloigné de ta Patrie, tu reviendras avec de nouveaux titres & de nouveaux honneurs (13) commander dans ces pays que tu as découverts, juſqu'au moment où l'inévitable néceſſité, la mort, viendra mettre un terme à toutes les illuſions de la gloire & de

la vie. Un second Ménézès, distingué par sa prudence dans l'âge de la témérité, viendra prendre les rênes du Gouvernement. Il vaincra les Malabares & détruira les murs de Panane & de Coulet. Mais il remportera une victoire encore plus belle sur les passions & les voluptés, les plus dangereux ennemis de l'ardente & impétueuse jeunesse.

Quand les cieux auront rappellé ce vertueux Commandant, tu lui succéderas, intrépide Mascarénas; & si l'injustice te ravit le commandement (14), on ne te ravira pas ta gloire: je la publierai pour confondre tes ennemis. C'est toi qui venges Malaca des maux que lui ont faits les Peuples de Bantam pendant dix siécles. Les dangers multipliés, les boulevards menaçans, les passages, les détroits dangereux à franchir, les lances, les fléches, les canons, rien ne pourra t'arrêter. Il t'est donné de tout braver & de tout vaincre. L'envie, qui ne pourra nuire à ta renommée, te suscitera des chagrins. Mais quoi de plus méprisable que le pouvoir de faire du mal? Ce n'est pas là un vrai triomphe, il n'y a de victoire que dans la justice. Cependant Sampayo qui usurpera ton rang, ne laissera pas de l'illustrer par sa valeur. Il fera périr des milliers d'ennemis. Il portera la terreur & le carnage dans Bacanor, & détruira la flotte du Maure Cutial, pendant que sous ses auspices Hector de Silvéïra, nommé le fléau des Guzarates, comme autrefois l'Hector Troyen l'était des Grecs, submergera les navires innombrables qui sortis du port de Diu venaient porter dans Chaul le ravage & l'épouvante.

Le ſucceſſeur de Sampayo, le généreux d'Acugnia (15), tiendra le gouvernail d'une main ferme & triomphante; il élevera les hautes tours qui domineront les Peuples de Chaul. Il s'emparera de Baçaïm, en forçant les retranchemens défendus par le fier Malekazz. Aprés lui Noronha chaſſe les féroces Rumiens (16) loin des remparts de Diu, Diu qu'Antoine de Silveyra doit défendre avec tant de courage & de bonheur. Il ſera remplacé par ton fils Etienne, ô magnanime Gama! ſes talens brilleront dans le Gouvernement, & ſon nom répandra la terreur dans la mer de l'Arabie. Un homme auſſi grand dans la guerre que dans la paix, le fameux Alonze, viendra prendre des mains d'Etienne les rênes de l'Empire. La défaite des Pirates Français ſur les côtes du Bréſil a été le premier eſſai de ſa valeur. Commandant des mers de l'Inde, il eſcalade Daman, Ville opulente & forte; il l'emporte d'aſſaut, & franchit le premier les remparts au milieu des fleches & du fer. C'eſt à lui que le Roi de Cambaye donnera la fortereſſe de Diu pour obtenir que l'on défende ſes Etats contre la puiſſance du Mogol. Il ira s'oppoſer au paſſage du Samorin, qui ſe retirera vaincu & couvert de ſang, entraînant tous les ſiens dans ſa fuite. Il détruira la Ville de Répélim, & fera eſſuyer à la flotte de Calicut la honte d'une nouvelle défaite près du Cap de Comorin. Ainſi vainqueur de tous côtés, il gouvernera l'Inde pacifiée, & tiendra les ennemis du Portugal dans la crainte & la ſoumiſſion.

Son ſucceſſeur ſera digne de lui: c'eſt Jean de Caſtro. Alonze avait donné une fortereſſe à

Diu; Caſtro ſaura la ſauver dans ce ſiège, qui ne ſera jamais oublié (17). Là ſe raſſemblent mille nations barbares, différentes de mœurs, de figure & d'habillement. Les Perſans, les Abyſſins, les Rumiens s'indignent qu'une poignée d'hommes défendent les remparts de Diu contre une ſi grande multitude d'aſſaillans. Dans la fureur qui les tranſporte, ils jurent d'enſevelir tous les Portugais ſous les ruines ſanglantes de leur ville. Les canons, les pierriers & les coulevrines tonnent ſans ceſſe. On allume ces feux ſouterrains, inſtrumens d'une deſtruction inévitable; mais rien n'ébranle le brave commandant de Diu, Maſcarénas. Ses compagnons & lui ſe dévouent à une mort qu'ils regardent comme certaine. Caſtro fait marcher ſes enfans à leur ſecours. Il ſacrifie à Dieu & à la Patrie ces jeunes & tendres victimes; Ferdinand, l'un des deux, digne fils d'un tel père, eſt emporté par le feu d'une mine qui éclate avec un fracas épouvantable. Ses membres ſont diſperſés dans les airs & retombent au milieu des débris. Alvare ſon frère court le venger. Les tempêtes & les frimats de l'hiver qui rendent la mer impraticable ne l'intimident pas un moment. Il triomphe des flots, de l'hiver & des vents, & ſe rend dans les murs de Diu. Enfin arrive Caſtro lui-même avec la flotte de Portugal. Il a franchi toutes les barrières que la mer lui oppoſait, & renverſe celles que lui oppoſent les bataillons ennemis. Le Roi de Guzarate, l'audacieux Hidalcan, voit ſes troupes miſes en fuite, les murs de Daboul renverſés, ceux de Pada réduits en cendre, & Diu délivré.

Tous

Tous ces Héros, ſignalés par tant d'exploits, & regardés comme des prodiges, viendront un jour dans cette île qui a reçu les Portugais, & y trouveront les mêmes récompenſes.

Ainſi chantait la Sirène prophéteſſe, & toutes les Nymphes marquaient leur allégreſſe par des applaudiſſemens unanimes. Généreux enfans de Luſus, diſaient-elles, quels que ſoient les mouvemens de l'inconſtante roue de la Fortune, jamais le tems n'obſcurcira votre nom. Après que les Luſitaniens eurent goûté le repos néceſſaire pour reprendre leurs forces, & eurent entendu les grandes deſtinées que la Nymphe leur annonçait, Thétis, pour mettre le comble aux merveilles de ce jour brillant, dit à Gama : " Il-
„ luſtre & ſage Capitaine, venez voir ce que
„ la vaine ſcience des mortels s'efforce en vain
„ d'expliquer. Armez-vous de force & de cou-
„ rage, vous & vos Compagnons, & marchez
„ ſur mes pas à travers l'épaiſſeur des forêts. „
Elle dit, & les conduit dans les ſentiers d'une montagne eſcarpée & preſqu'inacceſſible aux humains. Lorſqu'ils eurent atteint le ſommet, ils ſe trouvèrent dans une prairie émaillée de diamans, d'émeraudes & de rubis. On eût dit que ce terrein merveilleux ne devait être foulé que par les pas des immortels. Ils découvrent alors dans les airs un globe immenſe (18) que pénètre de toutes parts une lumière pure depuis ſon centre juſqu'à tous les points de ſa circonférence. On ne ſauroit diſtinguer quelle en eſt la matière, mais on reconnaît l'ouvrage d'un Artiſan divin. Soutenu par ſon poids, & occupant toujours le même eſpace, il ne ſe hauſ-

se ni ne s'abaiſſe jamais, quoique pluſieurs cercles, dont il eſt composé, ſoient dans un mouvement rapide & continuel. Gama, ſaiſi d'étonnement, admire cet immenſe édifice & l'Architecte qui l'a créé. La Déeſſe lui dit: " Je mets
„ ici ſous vos yeux le tableau abrégé de l'uni-
„ vers. Voilà la machine du monde, telle que
„ l'a composée l'Intelligence Suprême qui exiſte
„ dans l'éternité. C'eſt le Très-Haut qui en a
„ marqué les limites, & qui ſeul en embraſſe
„ l'étendue. On peut vous expliquer cet ou-
„ vrage, mais nul ne peut expliquer ſon Au-
„ teur. Ce premier orbe qui contient tous les
„ autres, & qui jette une lumière ſi vive que
„ l'œil humain n'en peut ſupporter l'éclat, c'eſt
„ le ciel empirée; c'eſt là que les ames inno-
„ centes jouiſſent du bonheur que diſpenſe le
„ Dieu qui en eſt la ſource. Au-deſſous du ciel
„ empirée, qui n'a point de mouvement, roule
„ ſans ceſſe, avec une extrême vîteſſe, l'orbe
„ qui emporte tous les autres cieux & que l'on
„ nomme le premier mobile. C'eſt en ſuivant
„ ce mouvement qu'on lui imprime, que le ſo-
„ leil marque les jours & les nuits. Sous cet
„ orbe ſi léger & ſi rapide tourne lentement le
„ ciel criſtalin, qui ne fait qu'une révolution,
„ pendant que l'aſtre qui prodigue la lumière
„ renouvelle deux cens fois ſon cours. Regar-
„ dez au-deſſous le firmament émaillé d'étoiles.
„ Voyez-le revêtu d'une large ceinture d'or,
„ où les douze maiſons du Soleil & une foule
„ d'autres conſtellations ſont repréſentées ſous
„ la figure de différens animaux. Voici les deux
„ Ourſes du Nord, Andromède & ſon père, le

„ Dragon des Hefpérides, l'orgueilleufe Caffio-
„ pée, le turbulent Orion, le Cygne amou-
„ reux de Léda, le Lièvre favorifé par Mercu-
„ re (19), le Vaiffeau des Argonautes & la
„ Lyre d'Orphée. Sous fon vafte dôme le Fir-
„ mament voit tourner l'antique Saturne; en-
„ fuite Jupiter; enfuite Mars, le génie des
„ batailles; puis l'Aftre éclatant qui eft le flam-
„ beau du monde; après lui Vénus, la mère
„ des Amours; plus bas Mercure, le père de
„ l'Eloquence; & enfin la Divinité qui a trois
„ noms & trois vifages. Toutes ces fphères cé-
„ leftes marchent d'un pas différent, tantôt
„ plus rapide, s'éloignant tour-à-tour & fe rap-
„ prochant du centre, fuivant les loix immua-
„ bles de l'Arbitre de la nature. Il a placé au
„ milieu de tous ces globes la demeure des hu-
„ mains, la terre qui les nourrit, & la mer
„ dont ils ofent braver l'inconftance. Vous
„ pouviez voir d'ici les différentes régions qu'ils
„ habitent & les barrières qui les féparent. Cha-
„ cune a fes Souverains, fes Mœurs & fes Loix.
„ Vous voyez l'Europe, la première contrée de
„ l'univers, & qui l'emporte fur toutes les au-
„ tres par la religion, la politique & la valeur.
„ Voici l'Afrique pauvre & inculte, & ce cap
„ que vous n'aviez pas encore vu, & cette vafte
„ étendue de terres ftériles, peuplées de Na-
„ tions barbares. Mefurez de l'œil le grand
„ Empire du Monomotapa, dont les Habitans
„ font noirs & nuds. Leurs maifons n'ont point
„ de portes. Eux & leurs enfans fe confient
„ dans la protection de leur Roi & dans la pro-
„ bité de leurs voifins. C'eft là que germe le

„ métal brillant & funeste dont tous les Peu-
„ ples sont avides. Là s'étend le grand lac de
„ Zembre, d'où sort le Nil, dont les sources
„ ont été inconnues aux Anciens. Ce fleuve
„ superbe qu'habite le crocodile, arrose le pays
„ des Abyssins, adorateurs de Jésus; qui sans
„ murailles & sans remparts savent repousser
„ leurs ennemis. C'est dans ces régions que
„ Gonzalès recevra la couronne du martyre.
„ C'est là que le vaillant Pédre Annaya défen-
„ dra la forteresse de Sofala, que les barbares
„ viendront environner en foule, semblables à
„ une nuée noire d'oiseaux de rapine. Vous
„ voyez l'île de Méroé, célèbre dans l'antiqui-
„ te, & que les Habitans du Pays appellent au-
„ jourd'hui Néba. Vers ces contrées lointaines,
„ un de vos fils, cher Gama, Dom Christoval
„ s'acquerra un nom immortel en combattant
„ contre le Roi de Zeyla. Mais on ne peut évi-
„ ter sa destinée, & dans ces mêmes lieux rem-
„ plis de sa gloire, hélas! il trouvera aussi la
„ mort.

„ Ici s'élève sur la côte d'Afrique Mélinde,
„ où vous avez reçu un accueil si favorable.
„ Plus loin le cap d'Aromate, aujourd'hui Guar-
„ dafou, placé à l'entrée du golfe Arabique,
„ semble la borne posée par la nature pour sé-
„ parer l'Afrique de l'Asie. Au fond de cette
„ mer qui doit son nom à la couleur de ses eaux,
„ voyez Suez, autrefois la ville des Héros, le
„ centre de la puissance maritime de l'Egypte.
„ Voyez les flots au travers desquels Moïse s'ou-
„ vrit autrefois une route merveilleuse; le mont
„ Sinaï, tombeau de la Vierge Catherine; Tor

„ & Jedda que ne rafraîchit jamais l'eau du
„ Ciel, & les portes du détroit fermé par le
„ port d'Aden près des arides montagnes d'Ar-
„ zire; les trois Arabies, fertiles pépinières
„ d'hommes belliqueux & de chevaux guerriers,
„ si légers à la course, s'étendent jusqu'au pro-
„ montoire de Fartaque. Dofar fournit le par-
„ fum précieux qui fume sur les autels. Jettez
„ les yeux sur la côte d'Ormus qui sera décou-
„ verte, lorsque le vaillant Castelbranco dissipera
„ les flottes Ottomannes; l'île stérile de Géron;
„ celle de Baharem, renommée pour la pêche
„ des perles; le cap de Mozande, nommé par
„ les Anciens *Azabore*; le Tigre & l'Euphrate
„ qui viennent se jetter dans le golfe Persique;
„ enfin ce noble Empire de Perse, dont les
„ Habitans exercés à la guerre & toujours à
„ cheval, dédaignent encore l'usage des foudres
„ de l'Europe. Là Philippe de Menezès signa-
„ lera sa valeur, lorsqu'avec un petit nombre
„ de Portugais il triomphera d'une multitude
„ de Persans. Là les Habitans de Lare tombe-
„ ront sous le tranchant de l'épée du brave
„ Dom Pédre de Souza, déja vainqueur des
„ Peuples d'Ampaza & du Zanguebar. Passez
„ le promontoire de Carpelle peu favorisé de
„ la nature, nommé autrefois *Caramanie*. Ar-
„ rêtez vos yeux sur l'Indus, & sur les mon-
„ tagnes où ce beau fleuve prend sa source voi-
„ sine de la source du Gange. Entre ces deux
„ fleuves sont placées des Nations nombreuses,
„ les unes livrées au culte des Idoles, les au-
„ tres soumises à la loi de Mahomet. Voyez le
„ Royaume de Narsingue qui possède les pré-

„ cieux reſtes de l'Apôtre Thomas. Là s'élevait
„ la grande & fameuſe ville de Méliapour (20),
„ à qui ce Diſciple de Jéſus-Chriſt a donné ſon
„ nom. Il y vint après avoir traverſé cent pays
„ divers où il avait porté la lumière de la foi.
„ Il rendait la ſanté aux malades & la vie aux
„ morts, lorſqu'un jour la mer jetta ſur le ri-
„ vage un morceau de bois d'une grandeur pro-
„ digieuſe. Le Roi voulut l'employer à ſes bâ-
„ timens, ne doutant pas qu'à force d'hommes,
„ de machines & d'éléphans on ne parvînt à
„ le mouvoir; mais cette maſſe énorme ſemblait
„ attachée à la terre, & quelques efforts que l'on
„ fît pour la remuer, elle demeurait toujours
„ immobile. L'Envoyé de Jéſus ſe ſouvenant
„ de cette Parole de ſon divin Maître, qu'avec
„ une foi vive on peut tranſporter les monta-
„ gnes, attache un cordon à ſa ceinture, &
„ tire à lui ce poids immenſe juſqu'au lieu où
„ il ſe propoſait d'élever un Temple au Dieu
„ des Chrétiens. Le Peuple eſt ſaiſi d'admira-
„ tion. Les Bramins humiliés frémiſſent, dans la
„ crainte de perdre leur empire ſur le Peuple.
„ Pénétrés d'une jalouſie infernale, ces Prêtres
„ idôlatres conſpirent la perte de Thomas. Que
„ ne peut l'atroce hypocriſie? Cette cruelle en-
„ nemie de la vertu outrage la nature pour ac-
„ cabler l'innocence. Le Chef des Bramins
„ égorge ſon propre fils, & accuſe Thomas de
„ ce meurtre abominable. Opprimé par de faux
„ témoignages, l'innocent eſt condamné. Dans
„ cette extrémité il implore le ſecours du Tout-
„ Puiſſant. Nul témoin ne pouvant dépoſer en
„ ſa faveur, il oſe demander à Dieu d'inter-

„ rompre les loix de la nature pour lui en ſuſci-
„ ter un. Il fait apporter devant lui le corps
„ du jeune Indien, lui ordonne de revivre &
„ de déclarer quel eſt ſon aſſaſſin. Le jeune
„ homme obéit à ſa voix. Il ſe lève, rend gra-
„ ces à Thomas qui lui a rendu la vie, & au
„ Dieu qui a donné ce pouvoir à ſes fidèles Diſ-
„ ciples. Enfin il déclare que c'eſt ſon père qui
„ lui a ôté le jour. Frappés de ce miracle, le
„ Prince & un grand nombre de ſes Sujets de-
„ mandent à être régénérés dans l'eau ſainte.
„ Les uns baiſent les vêtemens de Thomas; les
„ autres chantent les louanges du Dieu qui l'en-
„ voie. La rage des Bramins monte à ſon com-
„ ble. Ils profitent de leur empire ſur un Peu-
„ ple groſſier & crédule pour préparer la perte
„ du ſaint Apôtre, & Dieu qui lui réſervait la
„ gloire du martyre, ne s'oppoſa point à leur
„ deſſein. Un jour que Thomas parlait au Peu-
„ ple, une troupe de furieux, animée par des
„ Prêtres, fit voler ſur lui des pierres & des
„ traits, & l'un d'eux mit fin à ſon ſupplice en
„ lui perçant le cœur d'un coup de lance. Sage
„ Thomas, le Gange & l'Indus te pleurèrent.
„ Le deuil remplit toutes les régions que tu
„ avais parcourues. Les ames que tu avais ame-
„ nées à la foi te payèrent un tribut de douleurs,
„ tandis que les Anges te recevaient dans les
„ Cieux en chantant des hymnes de joie. Du
„ haut des demeures céleſtes, ſois notre protec-
„ teur, ô Thomas! & favoriſe toujours le
„ Royaume de Luſitanie.

„ En ſuivant la côte de Narſingue, vous
„ trouvez le golfe de Bengale, où le Gange

„ vient porter ſes eaux à la mer, & la côte opu-
„ lente d'Orixa. Les Peuples voiſins de ce fleuve
„ célèbre s'y baignent avant que de mourir,
„ perſuadés que ſes ondes ſacrées enlèvent tou-
„ tes les ſouillures de leur ame. Voyez le
„ Royaume d'Arracan, & l'heureuſe ſituation
„ du Pégu, dont les Peuples inſenſés ſe van-
„ tent d'être iſſus de l'union monſtrueuſe d'une
„ femme & d'un chien. Une de leurs Reines
„ voulant les détourner d'un amour infame &
„ du penchant à la débauche, les força par une
„ loi de porter un grelot de fer (21), obſtacle
„ continuel à leurs plaiſirs monſtrueux.

„ Voyez la Ville de Tavaïs ſur les confins du
„ grand Empire de Siam; la côte de Ténaſſe-
„ rim; celle de Quéda qui produit le meilleur
„ poivre de ces contrées; Malaca dont vous
„ ferez le centre & le dépôt des richeſſes de
„ l'Orient, Malaca que l'on croit être l'ancien-
„ ne Ophir. On dit que l'impétueux Océan
„ s'ouvrant un paſſage (22) entre cette ville &
„ l'île de Sumatra, ſépara ces deux contrées,
„ qui réunies enſemble formérent la fameuſe
„ Cherſonèſe d'or, nom qu'elle devait à ce ri-
„ che métal qu'elle portait dans ſon ſein.

„ Voyez Cingapour ſur cette langue de terre
„ qui ſe recourbe & ſe dirige vers l'Orient:
„ voyez les Royaumes de Pahang & celui des
„ Patanes, & les vaſtes dépendances de Siam
„ arroſées par le fleuve Ména qui ſort du grand
„ lac de Cuama; toutes ces Nations inconnues
„ juſqu'ici au reſte du monde; les Royaumes
„ de Lao & d'Ava; les Brames, dont le pays
„ eſt défendu par une longue chaîne de monta-

„ gnes ; les Guéens, Peuples antropophages qui
„ se peignent le corps avec la pointe d'un fer
„ ardent. Au travers des plaines de Cambaye
„ coule le Méhon, qu'on appelle le Roi des fleu-
„ ves : il en reçoit un grand nombre dans son sein,
„ & souvent ses débordémens, pareils à ceux du
„ Nil, épouvantent les habitans de ces contrées,
„ hommes si stupides qu'ils croient l'ame des
„ bêtes immortelle. Fleuve secourable (23),
„ tu recevras sur tes bords le Chantre du Por-
„ tugal échapé d'un funeste naufrage, poursuivi
„ par la haine & l'injustice, apportant sur tes
„ rives plus de gloire que de bonheur, souffrant
„ tous les besoins & exposé à tous les dangers.

„ Voyez la côte de Champa couverte de fo-
„ rêts odoriférantes ; la Cochinchine peu re-
„ nommée, & l'Anse inconnue d'Hénant ; en-
„ fin le superbe Empire de la Chine, fameux
„ par sa fertilité & ses richesses, & qui s'étend
„ depuis le Tropique brûlant jusqu'à la Zône
„ glacée. Voyez cette grande muraille, édifice
„ incroyable qui s'élève entre la Chine & les
„ Barbares du Nord, monument de la gran-
„ deur & de la sagesse de ses Souverains. Là les
„ enfans du Monarque ne succèdent point à leur
„ père (24) : la couronne est donnée à la vertu,
„ à la science & à la bravoure. Jettez les yeux
„ sur ces îles éparses dans l'Océan, lieux où la
„ nature a signalé le plus de merveilles. La
„ mienne où vous êtes aujourd'hui & que vous
„ ne connaissez pas, regarde les rivages de la
„ Chine : c'est le Japon (25) qui produit des
„ mines d'argent, & qu'un jour éclairera la foi
„ des Chrétiens. Voyez les Moluques, Tidor,

„ Ternate & ſes volcans qui vomiſſent des tour-
„ billons de flamme, & ſes arbres précieux qui
„ portent le gérofle, acheté au prix du ſang des
„ Portugais, & ſes oiſeaux de couleur d'or qui
„ ne deſcendent jamais des régions de l'air (26)
„ & ne touchent la terre qu'après leur mort.
„ Voyez les îles de Banda émaillées des différen-
„ tes couleurs dont brillent les fruits de leurs ar-
„ bres, & le plumage de leurs oiſeaux qui ſau-
„ tant ſur les branches viennent piller la noix
„ muſcade; Bornéo qui tire ſes richeſſes de ces
„ précieuſes larmes que diſtille l'arbre qui pro-
„ duit le camphre; Timor d'où vient le bois
„ ſalubre & odoriférant de Sandal; la Sonde où
„ coule cette fontaine miraculeuſe (27) qui
„ (ſi l'on en croit les Habitans du Pays) pétri-
„ fie le bois qui tombe dans ſes eaux; Sumatra
„ dont les montagnes ont auſſi des volcans,
„ mais qui ſe glorifie de ſon huile bienfaiſante
„ (28) & du benjoin dont le parfum l'emporte
„ ſur celui qu'exhale en Arabie la fille de Cynire;
„ Sumatra qui joint à ces riches productions la
„ ſoie blanche & l'or pur; Ceïlan & cette mon-
„ tagne qui s'élève au-deſſus des nues que les Ha-
„ bitans révèrent comme ſainte, parce qu'on y
„ voit la trace du pied d'un homme (29) em-
„ preinte ſur un rocher; les Maldives, où la
„ nature fait éclore du ſein des eaux une plante
„ regardée comme un puiſſant antidote (30)
„ contre les poiſons les plus violens & les plus
„ dangereux; Zocotora ſituée vis-à-vis le détroit
„ de la mer Rouge & renommée par ſon aloës,
„ & toutes ces îles répandues ſur les côtes ſa-
„ blonneuſes de l'Afrique qui ſubiront un jour

„ les loix du Portugal, & lui enverront en tri-
„ but l'ambre que Neptune jette ſur leur ri-
„ vage.

„ Ce ſont là les portes de l'aurore, & c'eſt
„ vous qui les avez ouvertes au monde. Un
„ autre Portugais (31), qui mécontent de ſon
„ Souverain offrira ſes ſervices à la Couronne
„ de Caſtille, ouvrira la route de l'hémiſphère
„ occidental. Voyez ce vaſte Pays qui s'étend
„ depuis l'Ourſe juſqu'au pôle Antarctique &
„ qu'enrichiſſent les mines de ce métal précieux
„ qui imite la couleur de la chevelure d'Apollon;
„ il tombera ſous la domination Eſpagnole;
„ mais les Portugais y poſſéderont auſſi une
„ grand étendue de terrein, & le Pays où naiſ-
„ ſent ces arbres (32) dont le bois a la couleur
„ de la pourpre. C'eſt le long de cette côte que
„ naviguera votre illuſtre concitoyen, Magel-
„ lan, & au milieu de cet eſpace qui s'étend
„ entre l'Equateur & le Pôle du Sud, il trouve-
„ ra le Pays habité par les Patagons à la taille gi-
„ganteſque, & le détroit fameux qui portera
„ ſon nom, ce détroit qui conduit dans l'Océan
„ Pacifique, & vers les régions ſituées ſous les
„ froides aîles du Midi.

„ Illuſtres enfans de Luſus, voilà tout ce qu'il
„ m'eſt permis de vous révéler. J'ai levé une
„ partie du voile qui couvre les ſiècles à venir.
„ Ici le voile s'abaiſſe & les faibles yeux des mor-
„ tels ne peuvent le pénétrer. Je vous en ai dit
„ aſſez pour animer vos cœurs d'un courage in-
„ domptable, digne de vos épouſes immortelles,
„ & des couronnes qu'elles vous préparent. Le
„ vent eſt favorable, & la mer tranquile; re-

„ montez ſur vos vaiſſeaux, & revoyez votre Pa-
„ trie qui vous attend. „

Ainſi parla la Déeſſe, & les Portugais abandonnent ſoudain cette île heureuſe. Ils montent ſur leurs vaiſſeaux, amenant avec eux les Nymphes qui leur ont promis de ne les quitter jamais. Ils fendent la mer paiſible, ſans éprouver ſon inconſtance, ni le courroux des vents. Enfin ils arrivent ſur les bords chéris du Tage, qu'appellaient depuis ſi long-tems leurs ſoupirs, & le Roi dont ils ont augmenté la gloire & la puiſſance, les comble de récompenſes & d'honneurs.

Arrêtons-nous, Muſe, ma lyre n'eſt plus d'accord, & ma voix ſe laſſe de chanter pour des ingrats. Hélas! par quelle fatalité ma Patrie eſt-elle inſenſible aux louanges! Pourquoi mes Concitoyens n'ont-ils point cet orgueil des grands cœurs, qui ſe plaiſent à entendre les récits de leur gloire! Pourquoi dédaignent-ils le talent qui les célèbre! C'eſt donc à vous que je m'adreſſe, Prince que le Ciel a placé ſur le Trône de Portugal. Conſidérez ce que vous êtes, & ce que ſont vos Sujets. Ils ſont prêts à ſe dévouer pour vous à tous les périls & à tous les maux. Sur vos pas ils iraient combattre les Démons & vous rendraient vainqueur de l'enfer. C'eſt à vous d'honorer tant de zèle & de fidélité. Accordez les grandes places à la ſageſſe & à l'expérience, & la protection à tous vos Sujets. Diſtinguez cette valeureuſe Nobleſſe qui va prodiguer ſon ſang pour vous dans les climats les plus éloignés. Laiſſez aux Miniſtres des Autels le ſoin de prier le Ciel pour la félicité de votre Empire. Car un digne Prêtre de Dieu ne recherche ni le

pouvoir ni les trésors. Pour moi, quoique le moindre de vos Sujets, j'ai pour vous servir un bras exercé à l'usage des armes, & pour vous chanter un esprit livré aux travaux des Muses. Il ne manque à mes talens que vos regards propices, qui doivent les encourager. Accordez-moi cette grace, & quand vous aurez tenté quelque noble entreprise digne d'être transmise aux races futures, & telle qu'on doit l'attendre de votre courage & de votre puissance, quand l'Atlas du haut de ses sommets verra fuir devant vous les Guerriers de Maroc & de Tarudant, alors je répandrai vos louanges dans l'univers, & vous serez un autre Alexandre qui n'enviera pas le bonheur d'Achilles.

Fin du dixième & dernier Chant.

NOTES
SUR LE DIXIEME CHANT.

Note 1.

LES *vins dont l'odeur égale celle de l'ambroiſie, pétillent dans des vaſes de cryſtal.* Ici le goût dominant de Duperron de Caſtera pour les allégories ſe manifeſte encore. Voici ce qu'il dit à propos de l'ambroiſie. "Comme „ les Portugais firent leurs dévotions ſur les rivages de „ cette île, je me perſuade que le Camoëns n'affecte „ de préférer les mets qu'ils y goûtèrent au nectar & à „ l'ambroiſie des Dieux de la Fable, qu'afin de nous „ inſinuer que ces mets étaient ſacrés, & qu'ils com- „ poſaient l'auguſte feſtin de nos autels. „

Note 2.

Un des Souverains du Malabar, *qui joint le Sacerdoce à l'Empire.* C'était le Roi de Cochin, *Trimumpara*, le premier allié qu'aient eu les Portugais dans les Indes & le plus fidèle. Tributaire & vaſſal du Samorin de Calicut, il crut qu'il était de ſon intérêt de ſe joindre avec les ennemis de ce Prince. Cette alliance penſa lui coûter ſon Royaume. Il fut aſſiégé dans ſa Capitale par le Samorin & vit tous ſes Etats ravagés. Les Portugais furent d'abord ſes vengeurs & ſes protecteurs, & enſuite dominèrent dans ſes Etats, comme dans ceux de tous les Souverains de l'Inde qui avaient reçu de force ou de gré ces Etrangers avides & impérieux.

Note 3.

Elle sentira le poids du Héros, quand le vaisseau qui le porte s'affaissera en gémissant. Cette figure poétique est imitée de Virgile, qui dans l'Enéïde fait gémir la barque de Caron, lorsqu'elle reçoit le grand Enée.

> *Simul accipit alveo*
> *Ingentem Æneam : gemuit sub pondere cimba.*

Ces exagérations poétiques devaient naturellement appartenir à des siècles, où la grandeur & la force du corps étaient des qualités essentielles à l'héroïsme. Mais on peut observer que dans tous les tems la Poésie a flatté l'imagination en aggrandissant les objets, ou en exprimant des idées morales par des images physiques. On sent bien que le vaisseau de Pachéco ne s'affaissa point réellement sous lui ; mais on aime à voir dans ce mensonge poétique le caractère de la domination que le Conquérant Portugais venait exercer sur les mers d'Orient. L'éloquence même, moins audacieuse que la Poésie, s'est emparée plus d'une fois de cette espèce de figure. Bossuet, dans l'Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre, a peint magnifiquement l'Océan *courbant toutes ses ondes sous la Dominatrice des mers.*

Note 4.

Ses navires enflammés. Après avoir perdu six batailles, le Samorin, *jouant de son rang*, à ce que dit Duperron de Castera, vint attaquer Pachéco avec deux ou trois cent barques qui ne valaient pas trois de nos vaisseaux de guerre. Des bateaux plats liés ensemble portaient de grands châteaux armés d'une grosse artillerie qu'on ne savait ni placer ni diriger, & qui n'avait point d'effet. Enfin l'on avait mis sur d'autres bâtimens des piles de bois enduit de goudron & de bitume. On poussait contre les vaisseaux Portugais ces pyramides enflammées, dont l'effet dépendait absolument de la direction du

vent, & qui pouvaient faire autant de mal aux Indiens qu'aux Portugais. Pachéco diſſipa tout avec un appareil plus impoſant que formidable, avec cent vingt ſoldats, deux vaiſſeaux & quelques chaloupes. Il y avait cependant un grand courage à braver avec ſi peu de forces cette multitude, qui à la vérité manquait d'art, d'expérience & d'armes, mais qui ſe battait avec fureur. Les Maures qui montaient cette flotte étaient beaucoup plus braves que les Indiens.

Note 5.

Ici la Nymphe abaiſſant ſa voix, couverte par le bruit des inſtrumens, prend un ton faible & plaintif, comme ſi elle eût eu honte de chanter l'ingratitude. C'eſt dans ces mouvemens naturels & intéreſſans qu'on trouve l'ame d'un Poëte. Cette tournure amène très-heureuſement la diſgrace de Pachéco, qui ne fut pas en effet plus heureux que Béliſaire. Après tant de conquêtes, dont il n'avait retiré qu'une très-médiocre fortune, ſes ennemis l'accuſèrent de concuſſion auprès du Roi Emmanuël. Il mourut ſelon les uns dans un hôpital, & ſelon les autres dans un cachot. Son petit-fils, réduit à une extrême indigence ſous le règne de Catherine, alla trouver le premier Miniſtre de cette Princeſſe, nommé Gillianès d'Acoſta. Il lui repréſenta ſa pauvreté & les ſervices de ſon grand-père. Le Miniſtre, homme ſenſible & vertueux, alla ſur le champ ſe jetter aux pieds de la Reine, en lui demandant une grace. Quand il en eut obtenu la promeſſe, Madame, lui dit-il, je vous demande pour le petit-fils d'un des Héros du Portugal la Commanderie que vous m'avez accordée pour mon fils. La Reine voulut d'abord exiger que le fils du Miniſtre gardât la Commanderie, & promit la première vacante pour le petit-fils de Pachéco. Madame, repliqua le Miniſtre, mon fils peut attendre, & le petit-fils du Conquérant des Indes n'eſt pas en état de ſupporter le moindre délai. La Reine ſe rendit à ſes prières. Nous avons cru

cru devoir remettre ici ce trait de générofité, que Duperron de Caftera a emprunté des Hiftoriens du Portugal, & qu'il a mis dans fes notes. Elles vaudraient beaucoup mieux, s'il avait fouvent fubftitué des morceaux de ce genre à fes differtations froides ou ridicules.

Note 6.

Un autre Héros vient après lui fur les bords du Gange, décoré du titre de Viceroi. C'eft Dom Francifco d'Alméïde. Il fut le premier Viceroi Portugais dans les Indes, & ce fut l'un des plus braves & des plus vertueux.

Note 7.

C'eft en vain qu'il fe flatte de revoir les bords du Tage. Cette mort d'Alméïde eft déja prédite dans le cinquième Chant par le géant Adamaftor, mais avec moins de détail qu'ici. On a pu voir dans les notes de ce cinquième Chant que le Viceroi, à qui des Dévins du Pays avaient prédit qu'il ne pafferait pas le Cap de Bonne-Efpérance, fut tué près de ce Cap, dans la baye de Saldagnia, par des Caffres avec qui les Portugais prirent querelle. Un des gens de la fuite du Viceroi avait infulté fort mal-à-propos les habitans de la côte qui le maltraitèrent. Il vint demander vengeance à fes camarades, qui prirent auffi-tôt les armes, malgré les avis & les remontrances du Viceroi. Il l'entraînèrent lui-même au combat où il fut tué d'un coup de fleche. Il femblait qu'en y allant il prévit fa deftinée. Eh! mes amis, leur difait-il, où menez-vous un homme de foixante ans, qui a défait tant de flottes & tant d'armées?

Son fils Laurenzo, dont le Poëte décrit la mort courageufe, était un jeune homme de la plus grande efpérance. Il fut attaqué près de Chaul par une flotte de

douze vaiſſeaux Egyptiens que commandait Mirhuſſen, Amiral du Soudan d'Egypte. Cette flotte était tout autrement redoutable que les almadies Indiennes. Elle était réunie avec la flotte de Cambaye, compoſée de quarante navires, ſous la conduite d'un Maure plein de courage & d'eſprit, nommé Maleckazz, l'un des plus dangereux ennemis des Portugais. Laurenzo fut obligé de ſe battre dans une poſition déſavantageuſe & avec le vent contraire. Un boulet de canon lui emporta la cuiſſe. Il ſe fit attacher au mât de ſon vaiſſeau, & là tenant toujours ſon épée, il donnait ſes ordres & exhortait les ſiens au combat. Un autre boulet lui fracaſſa l'épaule & acheva ſa mort. C'eſt dans le tems où ces grandes actions étaient communes parmi les Portugais, qu'ils ſe rendirent maîtres des Indes. Le Poëte compare avec raiſon l'indomptable Laurenzo au Centurion Scéva, dont la mort eſt décrite dans la Pharſale de Lucain, & ſuffiſamment connue par le récit de pluſieurs Hiſtoriens.

Note 8.

Tes crics meurtriers. C'eſt ainſi qu'on appelle une eſpèce de poignard dont ſe ſervent les Malais. Il s'allonge en ſerpentant, & les bleſſures en ſont très-dangereuſes. Avec cette arme terrible, trente de ces Malais, les plus féroces de tous les Inſulaires des mers d'Orient, vont dans une barque attaquer un vaiſſeau à l'improviſte avec une fureur inconcevable, & quelquefois poignardent tout l'équipage avant qu'on ait ſongé à les repouſſer.

Note 9.

Non un viol infame, mais une faute, une faibleſſe que l'amour rend excuſable. Albukerque avait dans ſon palais une fort belle eſclave Indienne; un ſoldat

Portugais eut la hardieſſe d'entrer dans l'appartement du Général, & de force ou de gré il obtint les faveurs de cette femme. Albukerque inſtruit de cet attentât, fit prendre ſur le champ le téméraire Portugais. Peu de gens croiront avec Camoëns que cette action flétriſſe la gloire d'Albukerque. C'eſt à ceux qui ont commandé les armées à juger s'il fut trop ſévère.

Note 10.

Alexandre uſa de générosité envers Appelles. L'hiſtoire d'Appelles & de Campaſpe eſt très-connue : elle a été embellie de tous les charmes de la Poéſie dans une pièce de M. de Saint-Lambert, intitulée *le Triomphe d'Alexandre.* Campaſpe ſervit de modèle à ſon amant dans le tableau qui a paſſé pour ſon plus bel ouvrage: c'était une Vénus ſortant des flots. Mais le Peintre en avait conçu l'idée en voyant la célèbre Phriné, le jour de la fête de Vénus, ſe baigner ſur le rivage en préſence de tous les Grecs & ſortir toute nue de la mer en preſſant de ſes deux mains ſa belle chevelure.

Note 11.

Cyrus ne traita pas avec moins de douceur le téméraire amant de Panthée. C'eſt une des hiſtoires morales de la Cyropédie de Xénophon. Cyrus craignait de voir Panthée, veuve du Roi de Suſiane, dont la beauté était célèbre. Un de ſes Courtiſans nommé Araſpe ſe mocqua de ſes craintes, & ſe vanta d'être à l'épreuve de tous les charmes de cette Reine. Il conſentit même à être condamné à la mort, s'il ſuccombait à la ſéduction. Il vit Panthée, en devint amoureux, & Cyrus lui pardonna.

Note 12.

Et le père de la belle Judith, le Roi Charles, la mit dans les bras de son amant Baudouin. Baudouin, surnommé Bras-de-Fer, Grand Forestier de Flandres, enleva Judith, fille de Charles le Chauve. Ce Prince en témoigna d'abord un vif ressentiment, & finit par consentir à leur mariage.

Note 13.

Tu reviendras avec de nouveaux titres & de nouveaux honneurs. Vasco de Gama fut le sixième Gouverneur des Indes, & ne jouit de cette dignité que pendant trois mois.

Note 14.

Et si l'injustice te ravit le commandement. Mascarénas avait été nommé successeur de Ménézès. En son absence on confia l'administration des affaires à un Officier nommé Sampayo, qui jura de se démettre dès que Mascarénas paraîtrait. Mais loin de tenir sa parole, il le fit emprisonner ; exemple d'oppression assez commun parmi les Vicerois Portugais.

Note 15.

Le généreux d'Acugnia. Il était de la famille de cet illustre Tristan d'Acugnia, dont le Poëte a déja fait un si grand éloge, & il méritait d'en être. Ce nom est un des plus fameux dans l'histoire des Vicerois de l'Inde.

Note 16.

Les féroces Rumiens. Nom qui désigne les Egyptiens.

Note 17.

Siège qui ne sera jamais oublié. La Ville de Diu soutint deux sièges également célèbres dans l'Histoire de Portugal. Dans le premier, elle fut défendue par Silveyra, & dans le second, par Mascarénas. C'est à ce dernier que Jean de Castro vint apporter du secours, après avoir défait les assiégeans sur terre & sur mer.

Note 18.

Un globe immense. Une fiction à-peu-près pareille se trouve dans la Poëme de Milton. L'Ange Michel mène Adam sur la plus haute montagne du Paradis Terrestre, & lui fait voir toutes les contrées de l'univers. Voici le morceau de Milton littéralement traduit. " L'Ange „ Michel & Adam montèrent dans la *Vision* de Dieu; „ c'était la plus haute montagne du Paradis Terrestre, „ du haut de laquelle l'hémisphère de la terre s'étendait „ dans l'aspect le plus ample & le plus clair. Elle n'était „ pas plus haute, ni ne présentait un aspect plus grand „ que celle sur laquelle le Diable emporta le second „ Adam dans le désert pour lui montrer tous les Royau- „ mes de la terre & leur gloire. Les yeux d'Adam pou- „ vaient commander de-là sur toutes les Villes d'an- „ cienne & de moderne renommée; sur le siège du „ plus puissant Empire, depuis les futures murailles „ de Combalu, Capitale du Grand Kan du Catai & de „ Samarcande sur l'Oxus, Trône de Tamerlan, à Pé- „ kin, des Rois de la Chine; & de-là à Agra, & de-là „ à Lahor du Grand Mogol, jusqu'à la Chersonèse d'or, „ ou jusqu'au siège du Persan dans Ecbatane & depuis „ dans Ispaham, ou jusqu'au Czar Russe dans Moscou, „ ou au Sultan venu de Turquestan dans Bisance. Ses „ yeux pouvaient voir l'Empire du Négus jusqu'à „ son dernier port, Ercoco, & les Royaumes mariti- „ mes, Monbaza, Quiloa & Mélinde, & Sofala, „ qu'on croit Ophir, jusqu'au Royaume de Congo &

„ Angola plus au Sud. Ou bien, de-là il voyait depuis
„ le fleuve Niger jusqu'au mont Atlas, les Royaumes
„ d'Almanzor, de Fez & de Maroc, Sus, Alger, Tré-
„ mizen, & de-là l'Europe à l'endroit d'où Rome de-
„ vait gouverner le monde. Peut-être il vit aussi en
„ esprit le riche Mexique, siège de Motézume, & Cusco
„ dans le Pérou, plus riche siège d'Atabalipa, & la
„ Guianne non encore dépouillée, dont la Capitale est
„ appellée Eldorado par les Espagnols. „

L'idée de ce morceau de Milton & de celui de Camoëns est évidement empruntée de l'Enéïde.

Virgile fait annoncer à Enée les destinées de ses descendans; mais qu'il y a loin de l'original aux imitations! On a déja vu ce qu'il fallait penser de cet épisode de la Lusiade. Celui de Milton est encore bien plus blamable. On sent combien il est absurde de prétendre voir toute la terre du haut d'une montagne. Michel veut prédire le destin des enfans d'Adam. C'est prendre pour son sujet l'Hstoire Universelle, & l'épisode est vaste. Au surplus il ne s'étend que sur le Peuple Juif. A l'égard du morceau géographique qu'on vient de citer, rien n'est plus froid ni moins poétique. Mais ce qui suit est dégoûtant. Après avoir fait paraître tant de Royaumes aux yeux d'Adam, on lui montre un Hôpital, & l'Auteur ne manque pas de dire que c'est l'effet de la gourmandise d'Eve. " Il vit un Lazaret où gissait un nom-
„ bre de malades, spasmes hideux, empreintes dou-
„ loureuses, maux de cœur, d'agonie, toutes les sor-
„ tes de fièvre, convulsions, épilepsies, terribles ca-
„ thares, pierres & ulcères dans les intestins, dou-
„ leurs de coliques, frénésies diaboliques, mélancolies
„ soupirantes, folies lunatiques, atrophies, maras-
„ mes, peste dévorante au loin, hydropisies, asthmes,
„ rhumes, &c. „

Dans l'Arioste, Astolphe monté sur l'hypogriphe voit en volant tout ce qui se passe sur les frontières de l'Eu-

rope & dans toute l'Afrique. Cette fiction du moins ne choque point les règles de la vraisemblance physique. On peut voir en volant plusieurs Royaumes l'un après l'autre. Mais pour voir toute la terre du haut d'une montagne, il faut absolument supposer une représentation fantastique d'un globe qui tournant sur lui-même découvre successivement toutes ses faces. Au reste dans toute cette description des corps célestes, de leur disposition & de leur mouvement, Camoëns a suivi l'ancien système des Péripathéticiens qui admettaient onze globes & la terre au milieu. Le dixième ciel, qu'ils appellaient le premier mobile, tournait sans cesse d'Orient en Occident & entrainait dans son mouvement tous les autres cieux. Cette doctrine était reçue du tems de Camoëns dans l'Université de Coïmbre, à ce que dit Duperron de Castera pour justifier les erreurs physiques de Camoëns, qui n'a pas besoin qu'on le justifie d'avoir ignoré avec toute la terre les vérités éternelles que Newton nous a depuis enseignées.

Note 19.

Le Lièvre favorisé par Mercure. C'est le Lièvre qu'Orion poursuivit à la chasse & qui lui échappa par le secours de Mercure. Les Anciens le placèrent dans les cieux. L'histoire des autres constellations dont parle ici le Poëte est généralement connue.

Note 20.

Méliapour. C'est la Ville que les Européens nomment Saint-Thomé, d'après les traditions adoptées en cet endroit par le Poëte Portugais. C'est une opinion reçue que l'Apôtre Saint Thomas précha la Foi dans l'Orient, & reçut la couronne de Martyr dans le Coromandel. Les Portugais prétendent avoir trouvé son corps au milieu des ruines de l'ancienne Ville de Méliapour. Cette Ville qui était à douze lieues de la mer fut ce-

pendant inondée. On avait bâti plus loin la nouvelle Méliapour, dont les Portugais s'emparèrent. On fait d'ailleurs que nos Historiens appellèrent Chrétiens de Saint-Thomas tous ceux de l'Egypte & de l'Afrique qui professaient une espèce de rit Grec mêlé de Judaïsme.

Note 21.

Les força par une loi de porter un grelot de fer. Les Voyageurs racontent que les Peuples du Pégu étant enclins à la sodomie, une de leurs Reines établit chez eux l'usage de leur attacher entre le prépuce & la chair une petit morceau de fer rond, qui a la forme & le bruit d'un grelot. Il faut concevoir comment ce grelot qui était un obstacle à l'union antiphysique n'en était pas un à l'amour naturel & légitime. Les Voyageurs ne s'expliquent pas là-dessus, & nous nous en rapportons sur ce point aux conjectures des Lecteurs.

Note 22.

On dit que l'impétueux Océan s'ouvrant un passage entre cette ville & l'île de Sumatra, sépara ces deux contrées, qui réunies ensemble formèrent la fameuse Chersonèse d'or. Cette opinion, qui est très-vraisemblable, est la même qu'avaient les anciens sur l'Italie & la Sicile, & qui est exprimée dans ces beaux vers de Virgile, dont ceux de Camoëns semblent imités.

Hæc loca vi quondam & vastâ convulsa ruinâ
Dissiluisse ferunt : cum protinus utraque tellus
Una foret, venit medio vi pontus, & undis
Hesperium siculo latus abscidit, arvaque & urbes
Littore diductas angusto intelruit æstu.

Note 23.

Fleuve ſecourable, tu recevras ſur tes bords le Chantre du Portugal. Camoëns toujours intéreſſant quand il parle de lui-même, trouve ici une occaſion fort heureuſe de rappeller ſon naufrage ſur les côtes de Cambaye, lorſqu'il revint de la Chine, où il avait été exilé par le Viceroi des Indes.

Note 24.

Là les enfans du Monarque ne ſuccèdent point à leur père. Cette erreur hiſtorique, une des plus groſſières que l'on puiſſe commettre, prouve l'ignorance où l'on était encore des mœurs de ce vaſte Empire de la Chine, qui avait reçu quelques Négocians d'Europe ſur ſes côtes. Il eſt bien vrai que les Empereurs Chinois ſont maîtres de nommer leur ſucceſſeur ; mais ils le choiſiſſent toujours parmi leurs enfans : ainſi les droits naturels ſont reſpectés, ſi l'ordre de la progéniture ne l'eſt pas. Mais il ne fallait qu'un ſeul fait mal interprété pour abuſer des hommes qui n'avaient jamais pénétré dans l'intérieur de la Chine.

Note 25.

C'eſt le Japon. Apparemment l'Auteur aura choiſi cette île comme l'une des moins connues de l'Orient, pour en faire le rendez-vous fabuleux de Thétis & des Néréïdes.

Note 26.

Et ſes oiſeaux de couleur d'or qui ne deſcendent jamais des régions de l'air & ne touchent la terre qu'après leur mort. On les appelle oiſeaux de Paradis. Leur

plumage eſt mélangé d'or, de pourpre & d'azur. Ils font leurs nids dans des endroits élevés & preſque inaccessibles ; & comme ils ſe laiſſaient rarement approcher, & qu'il était très-difficile de les prendre, l'opinion s'était répandue qu'ils ne ſe poſaient jamais à terre.

Note 27.

La Sonde où coule cette fontaine miraculeuſe qui, ſi l'on en croit les Habitans du pays, pétrifie le bois qui tombe dans ſes eaux. Les Naturaliſtes nous aſſûrent que nous avons auſſi en Europe des fontaines qui ont cette propriété attribuée à l'exceſſive froideur de leurs eaux.

Note. 28.

Sumatra, qui ſe glorifie de ſon huile bienfaiſante. C'eſt une eſpèce de liqueur ſulphureuſe, dont on trouve des ſources dans les campagnes, & qui ſert de remède contre pluſieurs maladies.

Note 29.

On y voit la trace du pied d'un homme. Dans l'île de Ceïlan s'élève une montagne haute de ſept lieues. Sur ſa cîme on trouve une pierre platte qui porte l'empreinte du pied d'un homme. Les Orientaux diſent que c'eſt un veſtige d'Adam. D'autres prétendent que c'eſt la trace d'un Solitaire Indien. Mais tous ont un profond reſpect pour cette montagne, où l'on fait beaucoup de pélérinages.

Note 30.

Une plante regardée comme un puiſſant antidote. C'eſt le coco des Maldives, eſpèce d'arbre qui par ſa

forme & ſon feüillage reſſemble aſſez au palmier. Il s'élève du fond des eaux juſqu'au-deſſus de leur ſuperficie. Son fruit eſt revêtu d'une écorce dure, dont on fait des vaſes fort eſtimés, parce qu'ils émouſſent la force des poiſons que l'on y met.

Note 31.

Un autre Portugais, qui mécontent de ſon Souverain, offrira ſes ſervices à la Couronne de Caſtille, ouvrira la route de l'hémiſphère occidental. C'eſt Ferdinand Magallaëns, que nous nommons Magellan, Gentilhomme Portugais. Le Roi Emmanuël refuſa d'augmenter ſes appointemens de cinq réales par mois. Il ſe retira auprès de Charles-Quint, & ſe fit même naturaliſer Eſpagnol. Perſonne n'ignore qu'il découvrit, vers la pointe méridionale de l'Amérique, la terre de Feu & le détroit qui porte encore le nom de Magellan.

Note 32.

Et le pays où naiſſent ces arbres dont le bois a la couleur de la pourpre. C'eſt ce qu'on appelle le bois du Bréſil. Alvarès Cabral découvrit le premier la côte du Bréſil, où il fut jetté par la tempête en 1501, ne ſachant pas qu'il avait touché le continent de l'Amérique. Les Portugais ne laiſſèrent pas de s'y établir dans la ſuite, malgré les Eſpagnols devenus les maîtres du nouveau Monde.

Fin des Notes du dixième & dernier Chant.